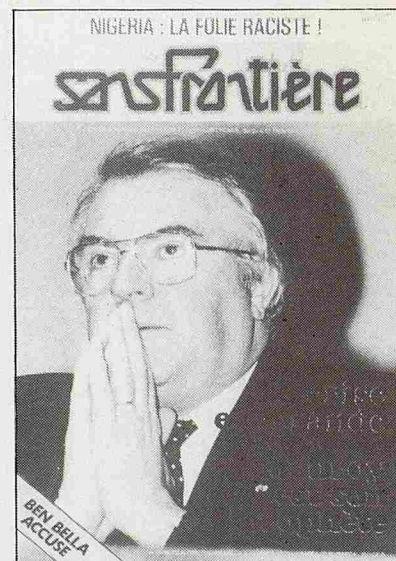


sans frontière

«QU'IL ME SOIT PERMIS DE DECOUVRIR ET DE VOULOIR L'HOMME, OU QU'IL SE TROUVE.» FRANTZ FANON.

**Issam Sertou
La mort d'un
franc-tireur**

**Les jeunes Algériens
de France :
Les doubles insoumis!**



12 numéros de l'hebdo au prix de dix. Prix : 50 F.
Des numéros historiques à garder...

Spécial Fanon :
15 F + port

Tous les numéros mensuels sont disponibles.
Commandez-les. 4 numéros au prix de trois. Prix : 20 F.

SOCIAL

Daniel LACERDA
Saïd BOUZIRI
Mamadou DIA

INTER

Raphaël CONSTANT
Farid AICHOUNE
Macodou N'DIAYE
Edouardo OLIVARES
Fatima BELHADI
Aline N'GOALA
Kamel BELARBI

CULTUREL

Mohamed NEMMICHE
Julien WEISS
Anne VALLET
Birham N'DIAYE
Mustapha AMMI
Nourredine BOUSFIHA

PHOTOS

Amadou GAYE

FABRICATION

Mustapha MOHAMMEDI
Nidham ABDI
PACO
Abdel BOUAKRA
Samira DOBALLAH
Françoise PLANCHAND
Bouziane DAOUDI
Farid MOUGHLAM

PUBLICITE

Amadou GAYE

ABONNEMENT

Driss MOURAD

Rédaction Paris : 33 Bd
Saint Martin Paris.
Tél : 278.44.78
Siège social : 35 rue
Stephenson 75018 Paris.
Fondateur de l'Association
« Editions Sans Frontière »
Louis Gallimardet
Rédacteur en chef : Méjid
Daboussi « Ammar ».

Directeur de publication :
Khali Hammoud.

C.C.P. : 420900F Paris.
Commission paritaire
n° 61715.

Diffusion N.M.P.P.
Pour tout courrier : 33 bd
Saint Martin 3°.

Imprimerie E.T.C.
76 Yvetot.

SOMMAIRE

SOCIAL

☐ LES JEUNES ALGÉRIENS DE FRANCE :

« Les doubles insoumis »

« Quitte ou double »

P.5 à 7

☐ REPORTAGE SUR LES JEUNES DE LYON :

« Les Minguettes au grand jour »

P.8 à 12

☐ BEAUBOURG :

« Des travailleurs sans emploi »

P.16 et 17

INTERNATIONAL

☐ GABON :

« le pays des mirages »

P.24 à 26

☐ SÉNÉGAL :

« Le pays des mirages »

P.29

☐ SERTAOUI :

« La mort d'un fran-tireur »

P.30 et 31

☐ ILLAN HALÉVY :

« Un Jeanson Israélien ? »

P.32

CULTURE

☐ LITTÉRATURE :

« Interview de Mehdi Charaf »

P.36 et 37

« Le radeau de Mahomet »

P.38 et 39

☐ MUSIQUE :

« Echos du Tam-Tam »

P.42 et 43

AGENDA — SERVICES

« Vie associative, cinéma, musique »

P.52 à 59

TARIF D'ABONNEMENT P.15

« L'air du temps »

Il reste trois ans pour ... avancer !

Il reste trois ans pour avancer... Ils sont venus. Ils sont tous là. De Françoise Gaspard à Dubedout. Tous les militants, les responsables du P.S. se sont donné une journée de réflexion sur l'immigration le 16 avril dernier. Très peu d'informations ont filtré de cette réunion. Le discours de Lionel Jospin, ayant semble-t-il lancé le débat. C'est Jean Perraudeau qui aurait répondu aux arguments de « *l'air du temps* ». Une des phrases rapportées situait bien les problèmes : « *on ne peut être pour et contre les immigrés. Il faut choisir* », aurait conclu le directeur du FAS.

Mais les arguments de « *l'air du temps* » étaient présents dans la tête de tous. Les municipales ne sont pas loin. Les dégâts sont dans toutes les têtes, même au plus haut niveau de l'état.

Ne raconte-t-on pas que le matin même du remaniement ministériel du gouvernement Mauroy III, le Secrétariat d'Etat aux Immigrés était passé sous le contrôle du Ministère de l'Intérieur. Mais la réaction très vive des militants du P.S. contre cette initiative a fait que le Secrétariat d'Etat a pratiquement « *glissé* » dans les bras de Georgina Dufoix dans l'après-midi, quelques heures avant l'annonce de la composition du gouvernement.

Le débat sur cet aspect des choses n'ayant pas été public, il ne faut donc pas s'étonner du fait que seul le P.S. ait réagi, puisqu'il était le seul à avoir été au courant. Mais la réaction de nombre de militants situe bien le débat actuel. Il traverse d'une manière certaine les rangs de la gauche.

Ce débat nous semble salutaire, car le temps presse. Il reste trois ans à la gauche pour réunir ses projets. Son projet sur l'immigration, s'il était net au temps de l'opposition, l'est un peu moins aujourd'hui.

Pourtant, les propositions ne manquent pas, même si la concertation semble piétiner...

La dernière proposition en date, vient de Stanislas Mangin, qui au cours d'un débat à l'émission Mosaïque le Dimanche 17 avril, souhaite voir créer une commission nationale, qui supprimerait une fois par an, un certain nombre d'inégalités constatées entre Français et immigrés. Cette idée, si elle pouvait être reprise ferait évoluer la situation vers une plus grande égalité des droits, qui reste, je l'espère, l'objectif des socialistes et qui correspond largement aux vœux de centaines de milliers d'immigrés.

Cette commission pourrait être aussi le lien de concertation entre le milieu associatif et le gouvernement, chaînon indispensable s'il en est, afin d'éviter que le fossé ne s'élargisse entre eux d'une part et entre les immigrés et le gouvernement d'autre part.

Car l'attente est énorme. Tout le monde ayant intériorisé le fait qu'il ne faille rien faire un an déjà avant les municipales.

Il est à craindre que les prochaines élections arrivent aussi rapidement. La droite, immigrés en tête, fonçant dans le tas, remettant la gauche sur la défensive... Il reste très peu de temps, et pourtant à l'heure où nous bouclons, vendredi 22 avril, le cabinet de Mme Dufoix n'est pas encore constitué. Seul M. Alain Gillette est nommé directeur de cabinet. Christian N'Guyen et Alain Delpont sont semble-t-il maintenus... Il est vrai qu'on vient de les déménager de leurs anciens locaux. Mais il est non moins vrai que tout le monde attend des décisions qui devaient être prises quelques mois plus tôt, n'eût été ces sacrées municipales.

La dernière décision de François Autain ayant été semble-t-il, la nomination de Mr François Martin, comme responsable des problèmes de communications auprès de l'ADRI.

Mme Dufoix est responsable de la famille, de la population et des... travailleurs immigrés.

L'immigration traverse bien sûr les questions de famille et de population. Mais il n'en demeure pas moins que la reprise du mot « *travailleurs immigrés* » dans la dénomination du Secrétariat d'Etat, ne soit pas simplement un accident et qu'il obéisse aussi à « *l'air du temps* ».

Par MÉJID AMAR

DOSSIER

Nationalité et service militaire

Quitte ou double ?

C'est l'ambassadeur d'Algérie en personne, Mr Djamel Houhou qui a annoncé la nouvelle à « Mosaïque ». L'accord entre la France et l'Algérie est conclu, sur la question du service militaire des jeunes Algériens-Français.

Nous publions ici des témoignages de jeunes sur la question du service militaire. Ils sont bien évidemment subjectifs.

Mais c'est aussi une manière de faire le point sur la question, même s'il manque le point de vue des jeunes favorables au service. A vos plumes.

Deux ans de négociations, de rumeurs et d'incertitude, c'est ce qu'il a fallu — et ce n'est pas fini — pour régler le problème du service militaire des jeunes nés de parents algériens après le premier janvier 1963.

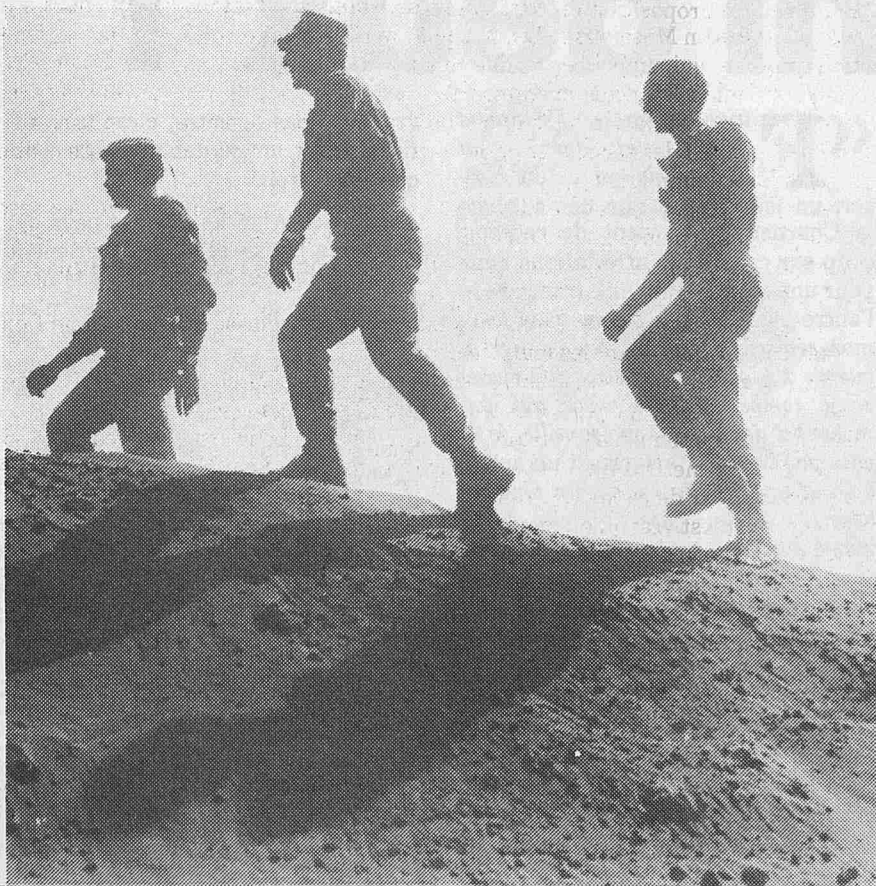
Considérés par El Djazair comme algériens à part entière, ils sont aux yeux de la législation française, citoyens français.

A l'origine de cette situation, une disposition du Code de la Nationalité, l'article 23, qui stipule : « *Est Français, l'enfant légitime ou naturel, né en France, lorsque l'un des parents y est lui-même né* » ; c'est le cas des parents de ces jeunes puisque l'Algérie était avant l'indépendance un département français.

C'est ainsi qu'à partir du premier janvier 1979, des milliers de fils et filles d'immigrés algériens vont découvrir, en se présentant aux préfectures, pour demander leur carte de résidence (obligatoire à partir de 16 ans) qu'ils sont, à la différence de leurs aînés nés avant le premier janvier 1963, français.

Le problème deviendra encore plus crucial à partir du premier janvier 1981. La première vague de ces jeunes a atteint alors l'âge de la majorité, et les garçons doivent, comme tout jeune français, se faire inscrire sur les listes de recrutement en vue du service militaire en France, au moment même où les autorités algériennes demandent aux jeunes d'effectuer leurs obligations militaires... en Algérie. 200.000 à 300.000 jeunes se trouvent ainsi doubles nationaux de fait et astreints donc, au service militaire dans les deux pays.

Pour beaucoup d'entre eux, cette nationalité française obligatoire apparaît comme une sorte de violation d'une identité en émergence. C'est ainsi que l'on assistera à des dépôts, individuels ou collectifs, de demandes de libération des liens d'allégeance. Procédure qui permet à un citoyen français de renoncer à sa nationalité. Ce mouvement, discrètement encouragé parfois par les autorités consulaires algériennes, allait en s'amplifiant. Le directeur du cabinet de M. François Autain, nous déclarait ainsi en juin dernier que les milliers de demandes en ce sens étaient en instance. Le problème se posera aussi à des milliers de jeunes lors des diverses démarches administratives. La sous-



DOSSIER

information aidant, on arrivera ainsi à des situations compliquées, à l'occasion, par exemple, de l'inscription à l'Agence Nationale de l'Emploi. Nombre de jeunes se font inscrire comme algériens, mais ne peuvent fournir alors la carte de résidence que la préfecture refuse de leur délivrer puisqu'ils sont français. Dès l'arrivée des socialistes au pouvoir, ce problème sera au menu des négociations franco-algériennes et il faudra deux ans pour qu'une solution soit ébauchée.

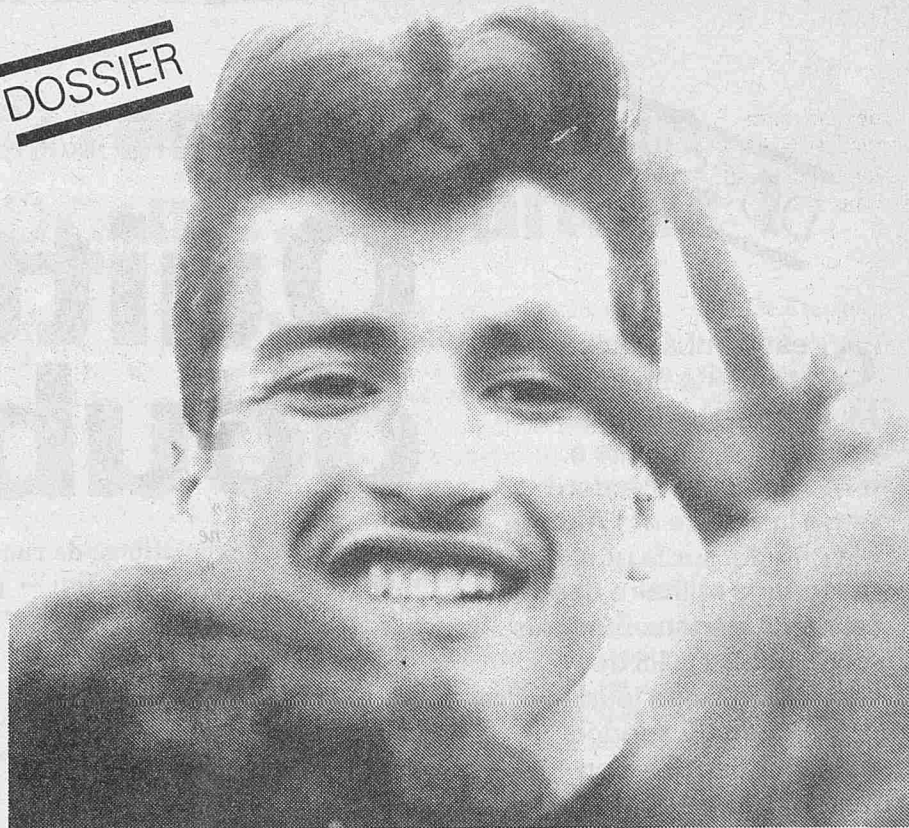
Pour arriver à cet accord, « dont la signature interviendra dans quelques jours, ou au plus, quelques semaines », les négociateurs ont distingué le problème du service militaire de la question de la nationalité. « Il se confirme que tout jeune qui effectuera son service militaire dans l'un des deux pays sera dispensé de le faire dans l'autre ».

Cette solution, que l'administration française pratiquait en fait depuis plusieurs mois est maintenant acquise pour les deux pays, même si aucune des deux capitales n'abandonne sa revendication sur la nationalité, et il est peu probable qu'un accord intervienne sur cette question. Pour l'Algérie, il n'est pas question pour le moment de renoncer à cette position, hautement symbolique.

Admettre publiquement que des descendants d'émigrés algériens renoncent, s'ils le veulent à la nationalité de leurs parents, c'est admettre en fait que le discours officiel sur « la réinsertion » est loin des réalités de l'immigration. Les autorités algériennes hésitent encore à sauter le pas, même si certains officiels admettent en privé qu'une bonne partie de l'immigration est appelée à rester en France.

Du côté français, on estime aussi qu'il est impossible d'accepter que des milliers de « citoyens français » puissent renoncer à leur nationalité et l'on rappelle que la France a signé une convention européenne sur la réduction du statut de la double nationalité. A l'image des accords signés entre la France et d'autres pays l'accord franco-algérien qui va intervenir permettra donc de résoudre la question du service militaire, tout en octroyant aux jeunes concernés par ce problème une double nationalité de fait, ce qui n'est pas, à certains égards, si inconfortable.

Driss El Yazami Khammar



Ni une ni deux !

« **F**aire un an en France et deux ans en Algérie, c'est de la folie » nous dit Nasser, un jeune de la cité des 4000 de la Courneuve qui vient de recevoir coup sur coup deux affectations l'une pour une caserne militaire française et l'autre algérienne. « Tu me vois faire mon service. Il ne faut pas oublier la guerre d'Algérie. Si je vais chez eux et si je tombe sur des mecs qui ont massacré des gens de ma famille, je ne vais pas les rater » reprend un autre. « Deux ans en Algérie au fin fond du désert, c'est une galère, je t'en cause même pas. De plus les mecs du bled ils sont profondément racistes, ils détestent les immigrés. De toute façon je ne cause pas le beur et je n'irais pas dans ce pays qui n'a jamais rien fait pour nous. On n'a même pas eu de bourse pour étudier de leur part » s'exclame Abdel sur un ton colérique.

Endosser l'uniforme français est psychologiquement dur, donner deux ans de sa vie pour un pays qui n'est

vraiment pas le nôtre, c'est très difficile. C'est un véritable déchirement que nous vivons.

Partir en Algérie, pour ce pays qui ne nous a jamais assumé entièrement uniquement pour faire plaisir à la fibre nationaliste de nos parents ce n'est guère possible. Un pays qui avec ses 27 consulats et ses innombrables bureaux de l'Amicale des Algériens en Europe, n'a jamais préparé « ses » jeunes à connaître le pays de leurs parents. Je me souviens de ces fameux stages volontaires de la Révolution Agraire un échec. Nous allions travailler avec les paysans pendant un mois mais cela est devenu des vacances et de plus gratuites. On se retrouvait entre nous, jeunes de Lille, de Paris, de Bruxelles, de Toulouse et de Marseille, chacun avec son accent régional. Nous avions à l'époque, aux cours de maintes réunions, évoqué le problème de l'armée et on avait émis

des souhaits pour l'obtention de la double nationalité. Mais cause perdue, on nous a oublié... et avec le temps nous sommes devenus des insoumis et les vacances en Algérie impossible... de peur de ne plus revenir en France.

En France, considérés comme des citoyens de seconde zone, et du gibier à flic, nous ne voulons pas faire notre service militaire. « Dans ce pays qui est profondément anti-arabe, vous imaginez-vous avec l'uniforme français arrivant en permission chez nos parents, c'est la honte. Un million et demi d'Algériens morts, ça ne s'oublie pas facilement » commente Adelkader, jeune de 18 ans qui ne connaît pourtant que quelques fragments d'histoire de la guerre d'Algérie.

Doublément insoumis, nous le sommes pour ces deux pays. Notre rêve c'est de rester parias face aux deux armées.

Entre l'insoumission ou l'objection de conscience, il nous faudra trouver une troisième voie, qui serait celle du refus. L'Algérie et la France, doivent prendre leurs responsabilités à notre égard et surtout... trouver la solution.

Mohammed Nemmiche

Je ne m'appelle pas 'Migri'!

« **M**igri ! »
« Je ne m'appelle pas Migri ».

« Mais tu te reconnais c'est le principal ».

Immigré dans son propre pays ? Oui cela m'est arrivé pendant mes deux années de service national en Algérie.

Mes parents étaient repartis au pays en 1974 ; je suis resté seul en France, ils me manquaient tellement, qu'au bout d'un an je n'ai plus résisté à l'envie de les revoir, les embrasser. Jamais l'idée du service national ne m'avait effleurée. Je croyais que ce problème était interne au pays, que je n'étais pas concerné, que je pouvais effectuer mon service national dans ce pays que je ne connaissais que par l'in-

termédiaire de mes parents originaires d'un village perdu dans les montagnes, et par leurs récits.

Après deux mois de vacances parmi les miens, je décidais de reprendre l'avion. Mal m'en prit. Je fus arrêté à la douane, dirigé sur la caserne d'Ali Khodja à Alger, qui m'affecta d'office au centre d'instruction d'Arzew sans que personne ne me demande, si aucune obligation ne me retenait dans le civil. J'avais 19 ans, l'âge pour être incorporé sous les drapeaux, un point c'est tout.

D'origine Berbère, je n'entravais pas un mot de la langue arabe. Les premiers jours, je ne comprenais rien, je me retrouvais plongé dans une profonde léthargie, dans un univers



Quel choix feront ces jeunes « Migri » ? : Peut-être celui du Rock'n Roll !!!

DOSSIER



complètement inconnu. J'avais l'impression de vivre la vie de quelqu'un d'autre. J'avais du mal à imaginer ce qui m'arrivait. Je n'avais pas assez de patience pour simuler un mal, une folie quelconque qui m'aurait peut-être valu la réforme. Un sentiment de haine était né en moi. Mon refus d'obéir aux ordres, mes désertions répétées m'avaient donné une sérieuse réputation. La prison ne me faisait pas peur. Au contraire, c'était pour moi une façon d'échapper aux contraintes de la vie militaire. Après 4 mois d'échauffourées, j'avais pris de sérieux contacts au port d'Oran pour une éventuelle traversée clandestine sur un bateau, moyennant finances en devises françaises.

Je fis part de mes projets à mes parents qui me supplièrent de ne rien faire. Je n'aurais jamais pu remettre les pieds dans mon pays et n'aurais pu les revoir avant longtemps. Leur « chantage affectif » a marché, et j'ai abandonné le projet d'évasion.

Ma compagnie avait fait un stage de sous-officiers, et l'on crut bon de me donner une nomination aussi au grade de sergent, grade que j'ai toujours refusé de porter, ce qui me valut par la suite quelques jours d'arrêt.

Pour me remercier de mes bons et loyaux services durant l'instruction on

m'affecta à ... Tindouf. Je ne savais pas où c'était. Horreur, quand je découvris ma nouvelle unité, les conditions dans lesquelles vivaient les gars. Une chaleur accablante, 45° tous les jours ; les dortoirs étaient des casemates de fortune, infestées de rats et de scorpions, une bouffe dégueulasse avec comme seule viande les mouches affamées qui tombaient dans la soupe, l'hygiène inexistante, les W.C. étaient le sable environnant. Les officiers, eux, avaient des casemates de cinq pièces, des cuisiniers particuliers, une douche, et tous les avantages autres. Les privilégiés, « ya moh ».

A peine débarqué, on me remit une « Kalachnikov », des balles pour, me dit-on, protéger l'intégrité territoriale de mon pays que je ne connaissais pas contre l'envahisseur marocain.

- « Tu aimes ta mère ? me demande l'armurier.

- « Quel rapport ? »

- « Ton arme doit représenter plus que ta mère. Tu fais une bêtise, ta mère saura toujours te pardonner, mais si tu perds une pièce, ou n'entretiens pas ton arme, l'armée ne te pardonnera pas ». Charmante perspective.

On m'apprit que j'avais atterri dans une unité disciplinaire, et la meilleure façon de te faire respecter était de te

servir de tes poings. Je m'en suis d'ailleurs servi plus d'une fois, notamment contre des sous-officiers d'active (engagés) qui croyaient trouver en nous jeunes appelés, des brebis, des larbins et des... femmes. 20 mois j'ai vécu dans cette ambiance, dans ce Sud algérien qualifié par des dépliants touristiques locaux de pittoresque ; j'ai eu droit pour pimenter ce séjour à quelques incursions dans le Sahara Occidental.

Jamais au grand jamais, je ne me suis senti aussi loin de ce que je vivais, aussi étranger dans un milieu. Dans ce monde militaire, j'ai appris à mentir sans rougir, à voler, à trafiquer... comme anti-chambre de la délinquance, on ne fait guère mieux. Je ne peux passer sous silence les préjugés moraux, les insultes récoltées ça et là, l'abrutissement progressif... et j'en passe.

J'ai mis un an à m'en remettre. Pendant quelques temps, le fait d'entendre le mot Algérie réveillait en moi ce sentiment de haine que je croyais enfoui. Puis le temps, maître de tout apaisa tout cela mais c'est difficile d'oublier cette expérience. Je n'encourage aucun jeune à vivre ce que j'ai vécu, mais de là à l'en dissuader... Nuance. A chacun sa vie, non !

Hocine (27 ans)

La Villette en fête

Enfin, la musique prend ses quartiers dans Paris avec l'ouverture en 1985 d'une salle de grande capacité à la Porte de Bagnole. Elle accueillera 6 à 10.000 personnes. En attendant, une autre salle d'une capacité de 3 à 6.000 places préfigurera le projet de Bagnole, sur le parc de la Villette. Ouverture en 1983. Cette salle, mobile, sera transférée en Province après la construction de celle de Bagnole. Ces deux initiatives seront présentées par Jack Lang au cours d'une conférence de presse qui se tiendra sous le chapiteau de la Villette, Porte de Pantin.

En effet, pour annoncer l'ouverture de ces deux salles sous l'égide du Ministère de la Culture, une grande fête est organisée à la Villette, du 6 au 10 mai. Au programme : Rory Gallagher, Léo Ferré, Font et Val, Ait Menguel et, Nass El Ghiwan, Abdullah Ibrahim et Bernard Lavilliers (voir les dates des concerts en agenda). La journée consacrée à la musique maghrébine (8 mai, 16-22 heures) sera patronnée par « Sans Frontière » et « Média Soleil ». Cette programmation (Ait Menguel et, Nas El Ghiwan et, plus tard, Abdullah Ibrahim) est l'occasion, pour les organisateurs, de souligner le large éventail d'expression musicale qu'accueillera la salle :

« Les musiques maghrébines et africaines sont rarement programmées pour ces manifestations de grande envergure. C'est dommage car cette attitude, outre qu'elle exclut une large frange de l'immigration, ne tient pas compte de l'immense popularité d'une expression culturelle que les français commencent à découvrir. Nous avons voulu réparer cet oubli ».

Cette salle sera principalement destinée aux spectacles de chansons et de musique populaire. L'espace scénique pourra atteindre 2000 m². un projet ambitieux qui rendra au spectacle sa vocation populaire.

F.M.

Aït Menguel et

Un troubadour

Lounis Ait Menguel et, né en 1950 à Ighil Bwammas, en grande Kabylie, a commencé à chanter devant un public à l'âge de 17 ans, au cours d'une émission de Cherif Kheddam. A travers les thèmes classiques de la chanson algérienne, Ait Menguel et a cultivé un style original, enrichissant la chanson dite de variété d'un souci constant de composition musicale et de qualité littéraire. Son premier succès (qui lui gagne d'abord le public Kabyle puis toute l'Algérie) privilégie la poésie et la tendresse (laissez mon âme versifier).

Il chante l'amour, non pas comme quelque rêve lointain, mais situé dans son contexte social, politique, historique. Ainsi « Mazal Tlam » où il analyse la déchirure de l'exil, quand l'homme part aux confins de la

solitude et la femme reste, murée dans le silence. Amour et Immigration :

« En tout ce que je chante

Faites l'effort de me comprendre

Ce n'est pas pour une telle, désirée

qu'en vain je me consume !
Mon propos qui me tourmente,
sachez le bien
est tout autre... »

Lounis se préoccupe aussi des grands débats qui agitent l'Algérie d'aujourd'hui : la « modernité » (je comprends que des voies nouvelles t'appellent ; sera-ce en mieux ou en pire ? »), l'émigration et son corollaire, la mort en terre étrangère, l'aliénation religieuse.

Tradition et modernité, qualité poétique et musicale, confèrent à Ait Menguel et, une vibrante popularité.

F.M.



Cette interview a été réalisée dimanche 3 avril alors que les jeunes du quartier de Montmousseau de la ZUP des Minguettes, à Vénissieux, en étaient à leur septième jour de grève de la faim.

Depuis, leur grève a été arrêtée le vendredi 8 avril après avoir obtenu partiellement satisfaction.

Mr Figeat de la commission Dubedout a tenu une réunion avec les grévistes avant que ces derniers n'arrêtent leur mouvement.

Affaire à suivre...



Les jeunes grévistes des Minguettes

On espère que ça va changer

SANS FRONTIERE : *Qu'est-ce qui s'est passé exactement le 21 mars dernier ?*

REPONSE : C'est d'abord un ras-le-bol des jeunes. Il y a trop de provocations de la part de la police, ils nous prennent vraiment pour des moins que rien ! C'était vers sept heures du matin, un fourgon de flics est arrivé dans le quartier parce que — soit-disant — il y avait du matériel volé dans la tour : ils prétendaient avoir vu des voitures décharger des fourrures volées à Chambéry. Ils disent qu'ils se sont ramassés des pierres d'un étage de la tour... ça, on ne sait pas si c'est vrai. Mais une demi-

heure après, au moins dix fourgons de flics en tenue et en civil ont débarqué. Nous on était là, on s'est rassemblé mais on n'a pas bougé ; deux fourgons de flics sont venus à la tour n° 10 : ils voulaient perquisitionner, et ont fait tous les étages pour essayer de trouver les objets volés. Sous prétexte que les jeunes qui leur avaient lancé des pierres s'y cachaient, ils sont entrés chez des familles en défonçant les portes, sans mandats de perquisition : ils ont frappé une mère de famille, et c'est je crois, ce qui a tout déclenché. Il faut dire que nous, on n'avait pas encore bougé, qu'ils se mettaient déjà à nous jeter des

grenades lacrymogènes. Au cours de la perquisition, les flics ont trouvé une fourrure, qui, paraît-il, provenait de ce vol à Chambéry. Nous, on a su qu'ils avaient manqué de respect à nos mères et aux personnes âgées : c'était trop, vraiment trop, et là on a réagi ! La castagne a duré jusqu'à une heure de l'après-midi. A la sortie des écoles, à 11 heures, les mères de famille avaient peur pour leurs gosses, qui chialaient à cause des trucs lacrymogènes. Ce qui n'a pas été dit dans les journaux, c'est qu'on a retrouvé des douilles de balles à blanc par terre, et que donc ils avaient tiré. Il aurait suffi qu'un jeune ait un

pétard, et c'aurait été vraiment un massacre : il y avait à peu près trois cents flics, et en face on était une cinquantaine, pas plus. Il y avait beaucoup de monde autour, mais ceux qui se sont affrontés avec les flics étaient peu nombreux.

S.F. : Il paraît que les policiers ont essayé d'investir votre local ?

REPONSE : Oui, les flics croyaient qu'il y avait du matériel volé dans le local, ils ont défoncé la porte, sont entrés et ont vu qu'il n'y avait rien du tout.

S.F. : Qu'est-ce qui a mis fin à l'affrontement avec les flics ?

REPONSE : C'est leur départ. Juste après on est descendu à la mairie pour poser des questions au maire, mais on ne nous a pas reçu : là encore, il y avait des flics, et même le préfet en

état il est actuellement ! Alors on attend depuis deux ans au moins, mais il n'y a rien eu.

S.F. : Quelles sont les revendications qui motivent votre grève de la faim ?

REPONSE : C'est d'abord la libération de notre copain Tunch, qui a été condamné suite aux événements du 21 mars. Ils n'ont ramassé que lui, et ils l'ont accusé d'être le meneur, alors que ce n'est pas vrai : nous sommes tous meneurs, il faut qu'ils emprisonnent tout le monde ou personne. Ensuite, comme le disait le copain tout à l'heure, il y a cette promesse de rénovation du quartier Montmousseau : on attend toujours, et on veut qu'il y ait des jeunes du quartier qui soient embauchés en priorité sur ces chantiers. Enfin, il y a

REPONSE : Parce que si nous le faisons actuellement, ça ne porterait pas ; ils diraient même qu'on est des meneurs, des têtes brûlées, notre parole ne servirait à rien. Alors on a choisi des personnalités reconnues par tout le monde et sensibilisées à nos problèmes et à nos revendications, en espérant qu'elles seraient mieux écoutées, et qu'elles auraient plus de poids. Et puis il y a aussi le fait qu'on ne sait pas ce qui va se passer après la grève de la faim ; les flics risquent de réagir très mal et d'emmerder le plus possible ceux qui seraient apparus parmi nous comme les porte-paroles. C'est pour ça par exemple qu'on ne reçoit pas n'importe quels journalistes, et qu'on ne donne pas nos noms.

S.F. : En disant cela, est-ce que



personne. Ils n'ont pas voulu discuter avec nous calmement, les flics devenaient agressifs, on a eu peur, alors on est remonté au quartier.

S.F. : On sait par ailleurs que la mairie, à l'issue de l'été 81, vous avait fait des promesses. Est-ce vous pouvez les rappeler et dire où ça en est ?

REPONSE : Il y a eu en effet des promesses pour du travail sur la cité dans le cadre de la rénovation du quartier. Ils nous prennent pour des incapables, alors qu'on leur a prouvé qu'on pouvait et qu'on voulait travailler. Tu connais le local qu'on nous a filé, il était complètement pourri, et c'est nous qui l'avons entièrement retapé. Tu vois dans quel

ce contrôle policier tous les jours qui nous fout en boule, on en a marre d'être contrôlé et souvent insulté par des flics et des CRS ; c'est pas qu'on ne veut pas de la police, mais on veut une police juste, et égale pour tout le monde, et qu'on cesse de nous provoquer, on ne supporte plus ça. Il y a des flics qui ont des comptes à régler avec nous, comme ça, gratuitement, et qui sont prêts à tirer. Nous, ce qu'on demande, c'est du travail, et de vivre en paix, c'est pas grand-chose, non ? Nos revendications ne sont pas difficiles à satisfaire, on espère aboutir.

S.F. : Pourquoi avoir désigné des intermédiaires pour négocier vos revendications, pourquoi pas vous ?

vous ne partez pas un peu perdants ?

REPONSE : Non, pas du tout, les choses vont évoluer, c'est sûr. Mais ce qu'il faut que les gens sachent, c'est que nous on est connus par les flics du coin, et que comme chaque été ils vont essayer de trouver des prétextes pour trou pour qu'il n'y ait pas trop de bordel. Alors si on la ramène trop maintenant, tu peux être sûr qu'ils vont essayer de trouver des prétexte pour nous mettre au trou cet été. Mais si on n'est pas seuls, si on est soutenus par beaucoup de monde, ça risque de changer, et ça on l'espère vraiment.

Propos recueillis par
Adil Jazouli

La société française dans son ensemble est impliquée dans la confrontation violente entre jeunes, police et justice. Elle doit en conséquence faire preuve de bonne volonté, rechercher des solutions négociées avec toutes les parties, et donc avec les jeunes. Tel est en substance le message de la grève de la faim des Minguettes à Pierre Mauroy. Mais, alléchés par la perspective de pouvoirs étendus en matière de police et de justice, les maires, à l'unisson de leurs nouveaux conseils à la proportionnelle, ont sauté sur les recommandations de la commission Bonnemaison sur la Sécurité. Restés dans l'expectative pendant la grève et faisant peu de cas des revendications avancées, ils passent à la contre-offensive, sur fond de journées « portes fermées » et de « légitime défense » : Bonnemaison viendra lui-même inaugurer la commission communale de prévention où jeunes et associations n'auront qu'un rôle consultatif. Hernu, maire de Villeurbanne et ministre de la Défense réunit en mai l'ensemble des maires de l'Est lyonnais et se rendra à Matignon... Reste que l'étau s'est desserré pendant la grève et qu'une dynamique positive interne au quartier existe désormais...

Mogniss

Journal d'une grève de la faim

Les Minguettes au grand jour

la fête à Monmousseau.



Lundi 21 mars, 18h. C'est l'effervescence à « La clé des champs », un local mis à la disposition des jeunes de Bron, dans l'Est lyonnais, pour une réunion de protestation contre la libération de Lopez, le meurtrier du jeune Ahmad Boutellja (cf. Sans Frontière n° d'octobre 82). La cour d'appel, statuant sur une demande de mise en liberté provisoire au lendemain des municipales a pris fait et cause pour « cet homme travailleur, honnête et pacifique ». Qu'importe s'il a tiré douze balles pour tuer ! La famille Boutellja quant à elle est placée sous surveillance policière et le quadrillage de la ville renforcé.

Cependant, un autre événement alimente de très vives discussions : l'édition du soir du Progrès titre sur « Vénissieux, bagarre autour d'une tour » et verse dans le sensationnel, photo pleine page

à l'appui : « des policiers blessés, un de nos collaborateurs blessé ». Une photo sur la double page centrale attire plus particulièrement l'attention : prise derrière des policiers casqués qui semblent pris de panique, elle montre de face quelques jeunes lançant à visage découvert des projectiles. Mais plus étrange, d'autres jeunes sont paisiblement assis sur la pelouse et un groupe de femmes regarde la scène, sans aucun signe de panique. Les jeunes des Minguettes venus à Bron racontent : « ils sont arrivés en force dès 7h du matin et ont essayé de défoncer la porte de notre local, en bas de la tour 10. On s'est défendu tandis que les guetteurs, notre service de sécurité à nous, ont alerté les rats de Monmousseau et de la Démocratie. Les Hanoucha ont fait venir des renforts avant de perquisitionner la tour et c'est quand ils sont entrés en force chez nous, en insultant et bousculant nos

mères, qu'on a réagi. Putain ce qu'ils ont ramassé ! Ils savaient plus où donner de la tête et se rentraient même dedans. Le cirque a duré jusqu'à midi, après on est allé manifester devant le commissariat pour qu'ils restituent les papiers de Tunch qu'ils avaient essayé d'embarquer et pour exiger l'évacuation des forces de police ».

Toute la semaine, la presse régionale se fait l'écho des réactions des syndicats de police qui menacent les pouvoirs publics de mener des actes d'indiscipline (demande de mutation en masse, dépôt des armes,...) s'ils n'obtiennent pas gain de cause. Ils exigent « la reprise des expulsions, des peines exemplaires pour les meneurs et leurs complices, des opérations systématiques de police avec de nombreux effectifs équipés des moyens de maintien de l'ordre, le quadrillage de la commune, etc. » et misent sur une opération d'envergure aux Minguettes pour « interpellier les meneurs et malfaiteurs connus — et reconnus sur le terrain lundi — pour qu'ensuite la justice prononce des peines sévères ».

Prémonitoire, la photo de lundi ! Un jeune est mystérieusement blessé par balle au cou ; « Tunch » est arrêté alors qu'il se soumettait volontairement à un contrôle judiciaire. Tous deux sont reconnaissables sur la photo ! Désormais, les jeunes se sentent dangereusement visés par des « képis qui veulent imposer leur propre loi ». La tension atteint son paroxysme avec l'arrivée d'un convoi de CRS qui stationnera devant la mairie tandis que les routes d'accès aux Minguettes sont quadrillées, en particulier à Saint-Fons. Du haut de la Butte Monmousseau, les jeunes et leurs familles scrutent le moindre mouvement des forces de police. Depuis l'annulation de la réunion publique prévue jeudi à la Maison du Peuple, les rumeurs annoncent pour

les tout prochains jours le débarquement de 4.000 flics qui vont, comme autrefois à Olivier de Serres (Villeurbanne), démonter la tour et embarquer tout le monde. On pense que le préfet de police, Bernard Grasset est monté à Paris pour avoir le feu vert...

• **Vendredi 25** : Christian Delorme et Jean Costil, les deux protagonistes de la grève de la faim d'avril 81 contre les expulsions, lancent un appel au réseau d'amis de l'époque : « ne laissons pas la communauté maghrébine toute seule » écrivent-ils ; cependant, le père Delorme monte en solitaire à l'aide des jeunes, s'attirant les foudres de partout. Côté jeunes, c'est le grand flip quand soudain quelqu'un lance : « Et si on faisait une grève de la faim ? »

• **Samedi 26** : Une manifestation d'environ 700 personnes organisée par la dite « Coordination des jeunes immigrés » parcourt sans incidents les artères entre la foire internationale de Lyon et le palais de justice. Les gars de Vénissieux sont là, moins nombreux toutefois que d'autres quartiers, dont Vaulx-en-Velun.

• **Dimanche 27** : Fin d'après-midi : la décision est prise lors d'une réunion en présence de Delorme et de Ganozi, un « établi » très actif sur la ZUP, de débiter dès le lendemain une grève de la faim illimitée : « Avec cette grève de la faim, nous voulons prouver que la volonté de violence n'est pas de notre côté. Nous voulons crier notre

refus d'être toujours qualifiés de « Loubards ». Nous voulons affirmer notre dignité d'hommes qui ont droit au respect dû à tout être humain. Nous réclamons l'égalité des chances et des droits... » « Nous ne voulons plus vivre avec le risque quotidien d'être humiliés, emprisonnés ou tués... Si la justice veut poursuivre notre camarade Tunch (qui risque de payer pour tout le monde), qu'elle poursuive toutes les personnes qui étaient présentes sur les lieux des incidents... »

« Ce que nous recherchons c'est l'apaisement, et la condamnation rapide de notre camarade n'arrangera rien. Pour ces mêmes raisons nous demandons aussi que soient changés d'affectation les policiers qui ont un contentieux personnel avec plusieurs d'entre nous ».

Les grévistes de la faim au nombre de onze, immigrés et français, veulent également « l'ouverture dans les semaines qui viennent, d'un grand chantier où seront employés les jeunes chômeurs, français et immigrés » et que « soit reconnu le droit de chacun à être logé convenablement... L'existence de 2.500 logements vides aux Minguettes est un scandale, alors que tant de familles sont mal logées ». Le texte introductif à la grève rédigé par Delorme se termine par un appel à quatre personnalités locales (Mme Marie-Jo Sublet, M^e Bouchet, F. Cordier et Mgr. Decourtray) à qui il est demandé d'être négociateurs auprès du premier ministre, M. Pierre Mauroy car « c'est

Jeudi 6 : conférence de presse des grévistes de la faim à Paris.



de lui que nous attendons des réponses concrètes ».

• **Lundi 28 :** « *Welcome to Monmousseau* », le local de la tour 10 est aménagé pour accueillir les gens tandis que matelas et couvertures affluent dans la pièce du fond où s'installent les onze grévistes. Dans l'improvisation la plus totale, les jeunes entament leur opération « *désenclavement* ». Symbolique oblige, le bombage « *Zone Interdite* » est effacé. La presse ? Revenez mercredi.

• **Mardi 29 :** La mairie distribue très largement sur la ZUP une déclaration de Houël à propos des incidents du lundi 21 mars qui dénonce « *certaines individus bien connus de nous qui, au lieu de rechercher la modération attisent le feu, incitent à la haine et tentent de dresser contre les élus que nous sommes la communauté maghrébine* ». De son côté, le préfet de police, M. Bernard Grasser, évoque un « *contentieux personnel avec chacun des délinquants* ». Une manière intimidante de couvrir ses hommes mis en cause par les jeunes.

• **Mercredi 30 :** Deux grévistes craquent sous la pression des familles qui pourtant soutiennent les revendications des jeunes, bourrent la caisse de solidarité avec leurs économies, mais qui ne veulent pas voir leurs fils s'épuiser. L'ambiance mourroir, contrastant avec la va-et-vient incessant de visiteurs occasionnels, a quelque chose de sinistre, d'absurde. A la conférence de presse du matin, les porte-paroles annoncent d'ailleurs la création de l'association « *SOS Avenir Minguettes* », qui pourrait devenir l'ossature de l'après-grève. Le soir même, les médiateurs acceptent publiquement, lors d'une réunion à Léo Lagrange, d'intercéder en faveur des jeunes qui introduisent « *une rupture dans l'engrenage de violence et de racisme mis en route par la droite* », dit Mme Marie-Jo Sublet, députée-maire.

Mais le lendemain, jeudi, Antonio Manunta, dit « *Tunch* » est condamné en saine directe à cinq mois de prison dont trois avec sursis. Malgré la volonté commune de faire reporter ce procès, il a eu lieu à la sauvette. Il y a de la magouille dans l'air et plusieurs jeunes sont furieux : « *Nous on fait grève pour « Tunch » avant tout. Y'en a marre de tous ces gratteurs qui*

profitent de notre action pour incruster leurs salades. Y'en a qui veulent trimer à la pelle et à la pioche ici ? Je leur laisse ma place ! » rage un gréviste peu soucieux de crever la dalle pour se retrouver manard.

• **Vendredi :** Les porte-paroles ont un entretien avec le directeur des polices urbaines, M. Respau, à la mairie. Il y est question de la mise sur pied d'une commission communale de prévention et de réunions jeunes-police... Tard dans la soirée, Mgr Decourtray rend visite aux grévistes après avoir réuni une centaine de chrétiens des Minguettes. Son appel au dialogue est largement repris par les médias qui, directement interpellés par les jeunes couvrent de manière à



peu près satisfaisante le mouvement.

Avec le week-end pascal, les visiteurs se font plus rares. La réunion de samedi matin avec M. Olivier Philippe, le préfet de région, est diversement appréciée : si des promesses concernant le chantier et le logement sont faites pour les 3 mois à venir, le préfet se déclare incompétent par rapport à la justice. Il s'engage cependant à communiquer l'ensemble des revendications au Premier ministre.

Les jeunes ont le sentiment que la commission d'enquête sur la police et la justice passe à la trappe. M. Bouchet et Delorme sont introuvables.

L'isolement encore...

En début de semaine, 5 grévistes arrêtent pour raison de santé, mais le ballet diplomatique continue, à Paris cette fois. Les jeunes des Minguettes sont reçus à Matignon et à l'Elysée Une première. Mais c'est à Lyon que Dominique Figeat, mandaté par Mauroy, apportera du concret lors d'une réunion marathon, jeudi 7 avril à la préfecture. Après l'annonce de l'arrestation du petit Fouad, la veille, l'affaire de la photo du 21 mars rebondit. Fouad était sur la photo, accroupi. Les grévistes jouent alors leur va tout, amènent la mère de Fouad avec eux, et exigent de Figeat une réponse concernant la fin des poursuites. Après une suspension de séance de 3/4h pour demander au téléphone l'avis de Paris, Figeat affirme impossible d'arrêter les poursuites, mais tous les droits de la défense seront garantis. Dérisoire « *acquis* »... Déclarant au terme de cette réunion que « *la grève ne doit pas se terminer sur un échec* », Figeat a promis « *de favoriser la création d'une structure économique pour traiter collectivement des problèmes des jeunes* », demandant à la Courly et à la municipalité une plus grande volonté pour faire appliquer l'accord passé avec la commission Dubedout en juillet 82, tant pour l'attribution de logements, en particulier aux jeunes ménages immigrés, que pour la réhabilitation de la ZUP...

• **Vendredi :** « *Au 12ème jour de notre grève de la faim, nous avons décidé d'interrompre notre grève. Les propositions concrètes de M. Dominique Figeat et les rendez-vous obtenus à Paris témoignent que notre geste pacifique a été compris par le gouvernement. Beaucoup de choses ont en effet avancé. En revanche, nous sommes conscients que notre principal problème, à savoir nos relations avec la police et la justice n'a pas beaucoup évolué. D'autres moyens d'action sont donc à mettre en oeuvre. D'ores et déjà, nous avons créé l'association SOS Avenir Minguettes, et nous demandons à nos médias et à ceux qui nous soutiennent de rester à nos côtés pour la poursuite du mouvement* ».

• **Dimanche 10 avril :** C'est la fête à Monmousseau. Un millier de personnes écoutent un dernier message de remerciement des grévistes, qui cèdent la place aux groupes de musique... Le bilan sera pour plus tard...

Mogniss H. Abdellah

Il y a mille raisons de lire Sans Frontière



Il y a mille moyens de
voir le monde sans
oeillères

**Abonnez-vous,
abonnez vos amis !**

TARIF D'ABONNEMENTS

A L'ORDRE DE «SANS FRONTIERE» 33bd SAINT MARTIN 75003 PARIS - C.C.P. 420900 F PARIS

soutien à partir de 400francs

en francs français.	1an	6mois
FRANCE.	220f	120f
EUROPE, AFRIQUE.	280f	160f
PAR AVION.	320f	170f

ABONNEMENT ☐ REABONNEMENT ☐ CHEQUE ☐ CCP ☐

NOM PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL. VILLE.

Centre Pompidou



Les travailleurs de La Prévoyante dans les couloirs du Centre Pompidou, lors de la grève de l'hiver passé.

Les employeurs fantômes

Un an après la grève de l'hiver dernier, le Centre Beaubourg a de nouveaux problèmes avec ses nettoyeurs.

Les démêlés à répétition du Centre G. Pompidou avec la « *Prévoyante* » société de nettoyage et ses salariés, illustrent à la caricature le dossier explosif de la sous-traitance. Trois données simples pour un problème qui ne l'est pas : un organisme, (le centre Beaubourg en l'occurrence), qui ne demande qu'à tourner sans histoires, une société de nettoyage sous-traitante en fin de contrat et pleine de problèmes, trois sociétés de nettoyage alléchées par la perspective d'un nouveau marché. Au milieu : les salariés.

La « *Prévoyante* » d'abord. Société de nettoyage comme les autres, c'est-à-

dire au fonctionnement et à la gestion pour le moins nébuleux. Fondée par Claude Bain, reprise par la propre femme du fondateur à la suite de problèmes trésoriers, grosse de 300 salariés, la « *Prévoyante* » accumule les marchés importants : nettoyage de l'Hôtel de Ville, contrats de prestation avec la SFP (la fameuse grue de Latche, c'est elle) nettoyage du Centre Pompidou, entre autres. Tous contrats passés indifféremment sous l'étiquette de « *La Prévoyante* » ou celle de « *Locatour* », prestataire sise à la même adresse, avec le même numéro de téléphone.

« *La Prévoyante* » acquiert pourtant rapidement une réputation d'irresponsabilité et perd progressivement tous ses marchés : la Ville de Paris rompt après quelques dégradations dans les locaux de l'Hôtel de Ville, la SFP après le ratage de la grue de Latche, enfin,

dernier en date, le Centre Pompidou, pour non-renouvellement de contrat.

Tout commence fin janvier lorsque les ouvriers immigrés de « *la Prévoyante* » découvrent que leurs salaires sont tirés sur des chèques sans provision. Sommé de s'expliquer, Jean-Claude Tonneau, nouveau PDG et ex-comptable de la société a une réponse lapidaire : « *Je ne peux pas payer* ». Le 6 février, il est « *séquestré* » dans les locaux du Centre Beaubourg. En désespoir de cause, il paye les salaires. Le mois suivant, les chèques n'arrivent pas du tout. Le délégué syndical CGT, El Madji, rencontre J.C. Tonneau le 7 mars et demande des explications. Le PDG invoque le mode de paiement du Centre Beaubourg : « *Ils nous paient 45 jours en retard pour l'instant, je n'ai toujours rien. Il faut attendre* ». Réponse du Centre Culturel : « *Le délai de 45 jours est parfaitement légal et coutumier.* »

J.C. Tonneau doit être capable d'y faire face. Ce n'est pas de notre faute s'il a des problèmes de trésorerie.

A qui s'adresser ? En dernier argument, le PDG propose de payer, dans un premier temps, l'équipe de l'après-midi. Refus net du délégué. Sous le regard ébahi de la délégation syndicale, J.C. Tonneau ramasse alors ses dossiers, et ... met la clé sous la porte, plantant là ses salariés. Qui décident alors de s'approprier les lieux, organisant des permanences et couchant sur place.

Le 28 mars au soir, après plusieurs menaces téléphonées, un « commando mystérieux » assiège et attaque le local occupé, à coup de grenades lacrymogènes. La police une fois sur place, ne pourra que constater les dégâts.

Parallèlement, les nettoyeurs continuent leur travail au Centre Pompidou, condition impérative de non-licenciement. En effet, ces péripéties interviennent au moment où (le 31 mars) le contrat liant Beaubourg et « la Prévoyante » touche à sa fin. Un contrat que la direction du Centre n'a pas l'intention de renouveler, préférant répartir le marché entre

trois nouvelles sociétés : « La Prévoyante », « Aigle-Azur », et « G.M.S. ». Cette dernière sous-traitant elle-même les travaux de plomberie par une quatrième société : « C.G.S.E. ». Argument officiel invoqué par le centre en faveur de cette division : l'économie.

Pour l'inspectrice du travail, pourtant, « le fait de diviser le marché ne fait pas faire d'économies, au contraire ». En revanche, selon le secrétariat même de Mr Milland, chef du personnel du Centre Beaubourg, « cette solution permet d'éviter bien des problèmes ». Une grève par exemple.

Dans le domaine de la sous-traitance, où l'économie est de rigueur, le marché offert échoit en général à ce que l'on nomme « le moins-disant ». En clair, celui qui prend le moins à l'organisme client, donc qui paye le moins. Si le Centre choisit la solution la plus coûteuse pour lui tout en voulant faire des économies, et si les entreprises pressenties veulent arracher le marché, il leur faut donc « dire » encore moins que d'habitude. Et, par voie de conséquence, jouer sur les salaires, ou licencier une partie du personnel de

l'ex-« Prévoyante ». La seconde solution s'avère impossible, en raison de l'article 122-12 du code du travail, prévoyant la poursuite de l'activité pour les salariés présents au moment de la fin du contrat, c'est-à-dire leur réembauche automatique.

Le problème se complique ici du fait que J.C. Tonneau avait déclaré embaucher 64 personnes, alors qu'il en employait 71. Difficulté annexe pour le Centre : incorporer 7 personnes supplémentaires.

Enfin, le noeud du problème de cet imbroglio : Les ouvriers ne se laissent pas faire, demandant à leurs nouveaux employeurs potentiels une augmentation de 11% de salaires et le 13ème mois.

Aucun accord n'ayant pu se faire à ce jour, les ouvriers en sont bientôt à leur deuxième mois de travail sans salaire et sans la moindre assurance, avec un patron en fuite et quatre employeurs qui refusent d'être patrons. Ils envisagent de former une coopérative ou de s'organiser de façon indépendante. En attendant, pas de panique : le Centre Pompidou reste propre...

Marc Weitzmann

TRAVAILLEURS TUNISIENS POUR VOS VACANCES D'ETE EN TUNISIE



Réservez dès que possible votre place.



Evitez les périodes d'extrême pointe, les fins de semaine, les fins de mois.



Un seul bagage est accordé en cabine.



Veillez à ce que vos bagages de soute soient bien conditionnés.

AIR FRANCE MET A VOTRE DISPOSITION DE NOMBREUX VOLS

PARIS - TUNIS 2 vols quotidiens

PARIS - DJERBA 1 vol le dimanche

Vols au départ de Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Nice, Strasbourg, Mulhouse, Metz, Lille à destination de Tunis.

Lyon et Marseille sont reliées à Djerba tous les dimanches.

N'OUBLIEZ PAS QU'UN BILLET ALLER-RETOUR
FACILITE VOTRE VOYAGE.



Miroirs déformants

Quand les médias s'interrogent sur nos problèmes

L'après-municipales voit-il l'immigration devenir nouveau phénomène médiatique ? Un dossier spécial dans le « Matin » une série d'émission sur France-Inter, un débat aux nouveaux vendredis, entre autre, après un numéro spécial de l'Express et un dossier dans le Point.

Les deux exemples les plus significatifs de ce débat qui s'amorce peut-être sont, aux antipodes : l'un de l'autre, l'émission « *Mœurs en direct* », récemment diffusée sur A2, et les sept pages que consacre l'hebdo du Parti Socialiste « *l'Unité* » sur l'immigration.

« *Mœurs en direct* », d'abord. Une émission en deux parties, conçues par Pascale Breugnot, sur des reportages réalisés par Patrik Blenquet.

Les réalisateurs choisissent une forme résolument originale pour un sujet rabattu en ces lendemains de campagne municipale où l'émission est diffusée : *l'insécurité*.

1er épisode : « *Une victime en colère* ». Michèle, mère de famille, fleuriste de son état s'est faite agressée dans sa boutique par quatre adolescents. Première audace de l'émission : l'agression est reconstituée devant la caméra, avec la victime dans son propre rôle, et quatre jeunes figurants engagés pour l'occasion. Précision : sur les quatre jeunes, trois sont visiblement d'origine maghrébine.

Michèle, ensuite interviewée, s'en prend successivement à la suspicion des policiers à son égard, au laxisme de la justice, à celui des éducateurs de rue. Seconde idée, plus intéressante :

te : Patrik Blenquet accompagne Michèle chez quatre représentants des institutions mises en cause, et l'aide à mener sa propre interview.

Au contraire : dans la seconde partie, P. Blenquet prétend vouloir donner la parole aux « *jeunes délinquants* ». Prototypes choisis : trois jeunes Maghrébins, un Sénégalais et un jeune d'origine guyanaise. Et visiblement, Patrick Blenquet est moins à l'aise ici qu'avec Michèle. En guise de dialogue, la discussion tourne surtout sur les mille et une façons de réaliser un casse, l'effet que ça fait d'aller en prison, et — fin du fin — « *quand vous avez une copine, ça ne vous passe pas l'envie de voler ?* ».

Les seuls moments réellement intéressants, celui où les jeunes, réagissant enfin, récusant énergiquement l'étiquette de

délinquant (« *Moi, j'ai pas d'étiquette sur le front* » « *Qui est délinquant ?* ») voient le journaliste paniquer et s'énervé à mesure. (« *Enfin quoi, soyons sérieux ! Vous faites des bêtises* »). Le reste suit avec quelques considérations délirantes sur « *la seconde génération* » comme ces longs travellings inquiétants sur une vingtaine de mômes, avec en filigrane la question en forme d'évidence : « *Et eux, les plus jeunes, quant ils seront grands, ce sera pire ?* ».

Pourtant, officiellement, à A2, on explique que le sujet du reportage était « *la jeune délinquance* ». Pas « *la seconde génération* ». Si les jeunes choisis ont tous le teint bronzé « *c'est pur hasard* » répond-on. « *De toutes façons, c'est vrai que beaucoup de délinquants sont des jeunes d'origine* ».



immigrée ». Quant à savoir si une telle émission, au lendemain de la campagne que l'on sait, ne risque pas d'avoir d'incidence inquiétante, A2 a cette réponse fulgurante : « On n'y a pas pensé ».

Aux antipodes, la revue du PS, « L'Unité ». Ici, l'originalité est moins dans l'audace de la forme, que dans le fond. Tenter d'appréhender, à travers une série de reportages et de papiers de fond les réalités de l'immigration. Sursaut du PS face aux aspects les plus caricaturaux de la campagne municipale ou réelle tentative de réflexion, il est encore trop tôt pour le dire.

L'Unité ouvre son dossier avec des chiffres : « 44,4% dans le bâtiment, 37,1% dans la branche hygiène, bref, une main d'œuvre indispensable ». Arithmétique peut-être fastidieuse, mais qu'il semble nécessaire, hélas, de rappeler. Suit un reportage sur la « première génération » de la Goutte d'Or, et surtout un long article de Françoise Gaspard sur la montée du racisme.

Une réflexion lucide sur la gauche : « En vérité, nous n'avons pas à ce jour au niveau national de discours et lorsque nous en avons un, il est abstrait et inefficace. Mais les immigrés c'est une réalité concrète et diverses. Ce sont 4,2 millions de femmes, d'hommes et d'enfants. Ils sont là. Et la première chose à dire, c'est que pour la grande majorité d'entre eux, ils resteront là... »

Face à cette réalité, il n'y a eu ni discours, ni débat... Pourquoi ? Il y a, au sein de nos sections (du PS) et chez nos sympathisants une inégale compréhension de la réalité de l'immigration et de son avenir. Des militants de gauche partagent certaines des analyses de la droite... Face à cela, il y a eu un silence coupable du Parti et du gouvernement, une espèce de consigne tacite : moins on en parle, mieux ça vaut... Il y a donc urgence d'un discours et de mesures gouvernementales ».

Enfin, cet extrait : « Il est urgent, à travers notamment les rédactions de chaînes de télévision et de radios nationales d'avoir un regard particulier sur la place de l'immigration dans les grands médias. Cette réalité aujourd'hui n'est présentée qu'à travers le misérabilisme ou la violence. Aucune image positive... ».

Messieurs-dames d'Antenne 2, on vous parle !... Ecoutez un peu pour une fois...

M.W.

Quarante ans après

Du ghetto de Varsovie à Beyrouth

Quarante années se sont écoulées depuis que les juifs de Varsovie se sont courageusement soulevés contre les nazis. Bien peu ont survécu à cette dramatique insurrection.

Le dimanche 17 avril à Paris, l'événement fût commémoré par la communauté juive à laquelle s'unissaient des non-juifs, solidaires de la souffrance passée de tout un peuple.

Monsieur Théo Klein, président du CRIF, prit la parole et... Que demanda-t-il au gouvernement français ? Que celui-ci refuse la tenue, cet été dans la capitale, de la conférence sur la Palestine !

Ainsi donc, au sein d'un rassemblement duquel le souvenir et le recueillement étaient attendus, c'est l'attaque belliqueuse et la méchanceté exacerbée qui surgissent par la voix d'un homme dont la règle de vie se doit être l'amour et le respect des peuples, la paix et l'harmonie entre ces peuples !

Parallèlement, à Jérusalem, on célébrait le trente-cinquième anniversaire de la naissance de l'Etat d'Israël. Les drapeaux étaient en berne, les participants avaient une expression grave : on rendait hommage aux soldats morts durant les guerres, notamment la dernière, celle menée au Liban pour... sauvegarder le nouvel Etat !

Ces deux événements longuement relatés et commentés par les médias. Nous eûmes même droit, pour nous instruire et nous édifier, à l'histoire apologue de Golda Meir, en quelques épisodes romancés et télévisés Made in U.S.A.

De l'assassinat de Issam Sartou à

N.D.L.R. : Il y a pire. Sur Antenne 2 le soir même de la commémoration en Pologne de la révolte du ghetto de Varsovie, Christine Okrent, journaliste célèbre du petit écran se fend d'une petite remarque assassine sur le geste du représentant de l'OLP à Varsovie qui venait de déposer une gerbe de fleurs.

« PARADOXALE » dit-elle avec un sourire qui doit en désarmer plus d'un et des moins sensibles que nous. Mais allez lui expliquer qu'on peut-être Palestinien sans être pour autant anti-juif.

La paradoxe en cette affaire est plutôt lié au fait qu'on reconnaisse à Christine Okrent un talent certain, même si c'est notre sensibilité qui est trop souvent foulée à ses petits pieds... Allons Christine, pitié pour les basanés !

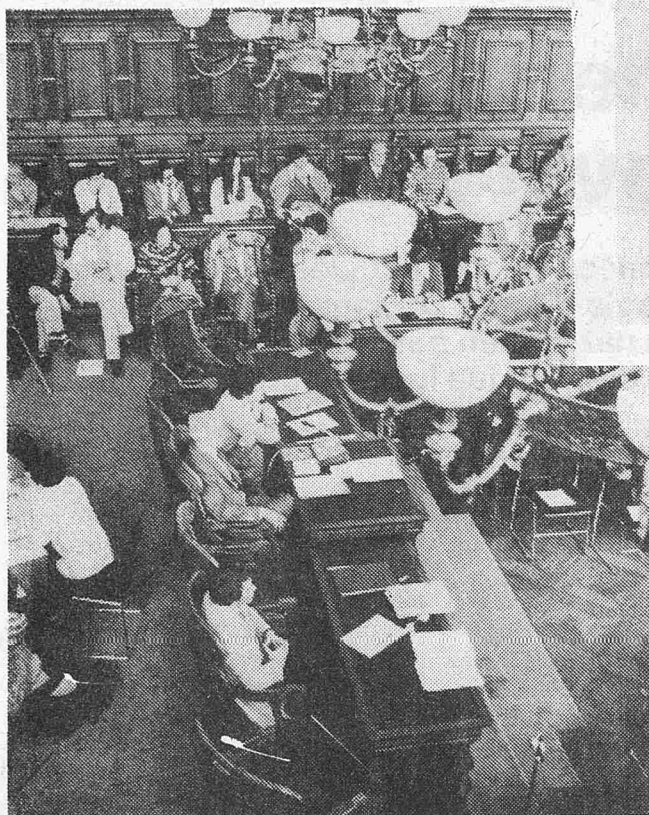
Albufeira, il fût question, aussi, le 10 avril et les jours suivants, lors des informations sur les ondes et dans la presse écrite. Mais le ton était différent de la part des journalistes : du sensationnel plutôt que de l'émotion, du spectaculaire (le visage ensanglanté du dirigeant sur lequel s'attarde la caméra) non de l'indignation et de la tristesse.

Monsieur Cheysson doit bien se réjouir, lui qui déclarait sèchement, il y a peu sur une chaîne nationale, que la France ne participera pas à la conférence sur la Palestine dont il ne voit d'ailleurs pas l'utilité et dont il regrette que l'assemblée des Nations Unies ait décidé qu'elle se tiendra à Paris sans l'accord du gouvernement.

Cette antipathie de plus en plus affichée à l'égard du monde arabe en général et des Palestiniens en particulier, de la part de nos gouvernants, doit en contenter d'autres, ceux-là mêmes qui quémangent la sollicitude et la bienveillance pour ce qui les concernent tout en exigeant la soumission et l'avalissement de ceux qu'ils ont décidé d'évincer.

Le peuple palestinien n'est pas près de fêter l'anniversaire de la naissance — de la renaissance, devrait-on dire — de son Etat, tant s'acharnent contre lui les « démocrates » et les « progressistes » hypocrites, tout autant hélas, que les adeptes de Begin et de sa clique.

Françoise Hervé



RATP

 U - U
 2 SECTION URBAINE
 C2 REP METRO
 BUS
 A1902

Témoignage

Un trois février éternel

C'est à 9 heures que je dois être au tribunal de Grande Instance de Paris -tenez-vous bien de Grande Instance de Paris- cette grande ville, riche de son passé dont le monde entier doit s'en honorer...

Passons, car sûrement il y a des gens qui la considèrent comme une ville sale. Il m'arrive de glisser sur une crotte de chien, mais c'est insuffisant pour condamner Paris. La saleté comme qui dirait, elle est plutôt dans la tête des gens. Une remarque peut-être gratuite, en Suède on crache dans la rue aux yeux de tout le monde. On peut dire que c'est un autre monde.

Je reviens à ce jour de février, après avoir cherché pendant un petit moment dans ce labyrinthe d'escaliers et de couloirs de dimensions différentes, voilà une sorte de cour avec

Une salle qui me rappelle une chapelle où la croix est remplacée par un tableau où domine une belle femme avec un bonnet phrygien de couleur rouge. Une forte sonnerie a perturbé les chuchotements, tout le monde s'est levé, un homme entre par une porte du fond, suivi de cinq femmes. Ils ont tous le même costume noir avec une sorte de cravate blanche. Je n'ai pas identifié ce qu'il a dit, j'étais à la dernière rangée. Il faut s'asseoir comme les autres. Je sens mon cœur battre de plus en plus fort. Le gendarme vient jeter discrètement un regard sur mon sac, je fais semblant de l'ignorer.

Monsieur le Président commence à appeler ses « clients ». La première, c'est une fille qui a un problème avec la RATP, elle doit se tenir à la barre. Le Président a lu un texte. C'était ses réponses à la contrôlease « *Je m'en fous de votre amende, je vais partir en Amérique, moi !* ».

Un homme en robe est entré dans la chapelle, il va jusqu'au bout, à voix basse il parle à une fille de l'audience. Elle a consulté une grande feuille et dit oui d'un signe de tête. Il se retourne, des yeux et du stylo, il prononce mon nom précédé d'un « Monsieur » « *C'est moi, Maître* ». Il m'a invité à sortir. Je lui ai présenté mes documents avec quelques explications. « *On doit pouvoir s'arranger, tu as de*

grandes chances de t'en sortir, il faut rentrer et attendre notre tour ».

« *Moamet* »

Je vis ce que je n'ai l'habitude de voir qu'au cinéma. Dès la première question, Monsieur le Président était manifestement de mauvaise foi, il a commencé par une erreur sur mon âge, quand je l'ai corrigé, son rire a été cyniquement discret, la femme à sa gauche par son regard semblait me dire qu'il avait toutes les raisons de se tromper.

- *Qu'est-ce que vous faites ?*
- *Etudiant*
- *En quoi ?*
- *En sciences de l'éducation*
- *C'est quoi ça ?*

J'ai l'impression d'être attaqué par un groupe (comme dans les films de western) qui rit à chaque fois que je parle et écoute quand c'est son caïd qui parle.

La dame à sa gauche grimace tout ce que dit le Président. Quand il dit quelque chose contre moi, elle défronce les sourcils et les yeux grand ouverts, elle bouge la tête verticalement. Quand je me défends, elle fronce les sourcils, fait la moue et bouge la tête horizontalement. Mais tout cela ne lui va pas bien, un juge ne doit pas jouer, il doit être digne. Il faut dire que le Président est aussi visiblement sarcastique. Toujours est-



Tout cela pour avoir gommé le numéro de ma carte orange sur laquelle mon amie avait porté machinalement le sien et rectifié le dit numéro. La contrôlease m'a confisqué ce coupon le troisième jour du mois d'octobre 81 et je rappelle que c'est moi que lui ait demandé si on pouvait me le changer. Monsieur le Président ne m'a pas cru, même si je lui ai montré les chèques d'achat des deux coupons (le mien et celui de mon amie),

il que cette femme, la mère sur le front assortie à sa robe, continue son manège en fonction de ce que dit Monsieur le Président, lequel à son tour continue de dire des choses qui n'ont aucun rapport, mais vraiment aucun avec mon cas. Je n'ai droit qu'au mutisme. Ces femmes semblent toutes fatiguées. Quand mon avocat a proposé qu'on fasse écouter un témoin pour situer les choses, Monsieur le Président a refusé en quelques mots. L'avocat a re-proposé l'écoute de mon témoin, le Président l'a « refusée ». Il a plutôt envie de condamner. Mon avocat s'est tu. Celui de la partie adverse n'a rien demandé. Il n'était pas méchant, et sans commentaire il a sollicité deux cents francs. L'avocate générale, une femme d'un certain âge, somnolait on dirait qu'elle n'écoutait pas. Quand le Président l'a réveillée, elle a répondu : « Hum, je maintiens la peine Monsieur le Président » et elle a laissé tomber son corps fatigué par l'ennui car elle ne dit pas plus d'un mot par « client ». Mon avocat a voulu intervenir, Monsieur le Président a déjà fermé son dossier. Avec un geste angoissé mon défenseur m'a invité à le suivre.

« Voilà » dit-il « Vous voyez qu'il n'a rien voulu savoir, la correctionnelle est une machine de condamnation, il va te condamner. Vous pouvez partir, si par déférence pour le tribunal vous voulez assister à la lecture du jugement, restez ».

- « C'est ce que vais faire Maître ».

Il m'a serré la main en continuant à

me rassurer et peut-être en se rassurant lui-même.

- « Au fait, il faut interjeter l'appel, à la cour d'appel vous serez écouté ce n'est pas comme en correctionnelle où c'est expéditif. Et puis il faut le comprendre ce juge il n'a que des affaires mineures, il se venge... et puis... »

Après ce cérémonial, toujours entre ses femmes, Monsieur le Président lit les condamnations qu'il a décidé derrière le mur.

Je dois payer mille francs à la trésorerie, deux cents francs à la RATP et quinze jours de prison avec sursis.



j'ai dû en acheter un autre.

Six mois plus tard, la police m'a convoqué, j'ai été entendu. Dix mois plus tard, l'huissier m'envoie une convocation. Quand j'étais à son étude, après présentation de ma carte de séjour, une femme d'âge mûr me dit : « Vous avez été jugé par défaut, vous êtes condamné à quinze jours de prison ferme, plus mille francs d'amende et deux cents francs pour la RATP ».

Vous me condamnez, je relève de la correctionnelle... Je suis un escroc ».

« On dit que la justice se situe entre le droit et la clémence. Est-ce par droit ou par clémence que le prix du transport du mois d'octobre 1981 doit me coûter mille cinq cent quarante francs ? Est-ce parce que je suis étudiant ? Est-ce parce qu'on ne paye pas les études en France ou est-ce parce que la justice est ainsi faite ? Excusez-moi d'être prolixe, je sais que vous n'aimez pas cela, vous êtes pressé et vous avez beaucoup de travail. Je vais rentrer chez moi Monsieur le Président, sans jamais oublier ce trois février qui restera à jamais dans ma mémoire. C'est un jour éternel dans ma vie, si c'est ce que vous avez cherché, vous avez gagné ».

« La femme à votre gauche a toutes les raisons de rire et de grimacer quand les Mohamed présentent leur date de naissance qui n'a ni le jour, ni le mois, seulement l'année. Bonne année Monsieur le Président » !

Jemmah M'Hammed

Peut-on être Français de couleur ?

Par Isabelle Taboada-Léonetti

Telle est la nouvelle question que l'immigration pose aujourd'hui à la France.

Si jusqu'ici les immigrés avaient été considérés en termes de gestion de main d'oeuvre temporaire, l'arrêt de l'immigration et l'irruption sur la scène sociale des « *secondes générations* », nées en France et décidées semble-t-il à y faire souche, déplace le débat sur un terrain inédit ; celui de l'existence ou non d'une France pluri-ethnique et pluri-culturelle.

En effet, les dernières vagues migratoires viennent de régions de plus en plus éloignées de la France - culturellement et ethniquement -. Or, la France, qui a toujours eu vocation assimilationniste, est-elle prête à intégrer en son sein ces derniers arrivants de couleur ? Autrement dit, la question qui surgit aujourd'hui est bien : peut-on être un noir français, ou un musulman français, ou même, un métèque français ?

Ces questions avaient déjà été posées il y a quelques décennies, lorsque Césaire et Dumas revendiquaient leur négritude, et que Fanon se demandait ce que devenait la peau noire sous le masque blanc. Mais il n'y avait pas eu de réponse, ni même de débat, parce que le problème avait été circonscrit à la spécificité antillaise, et que l'on avait considéré ces Français noirs des Tropiques comme un avatar exotique de l'histoire. Aujourd'hui, l'immigration du Maghreb, de l'Afrique, ou même d'Asie, amène des interrogations similaires. Comment la France va-t-elle aborder dans les années à venir le débat sur ses minorités ethniques et sur le renouveau du racisme ?

Ces questions ne peuvent pas ne pas se poser car la nation française, dont le peuplement doit pourtant beaucoup aux migrations qui l'ont traversée depuis des siècles, s'est structurée - au

moyen d'un centralisme homogénéisant extrêmement efficace - autour d'une image d'elle-même unitaire qui ne supporte pas le pluralisme.

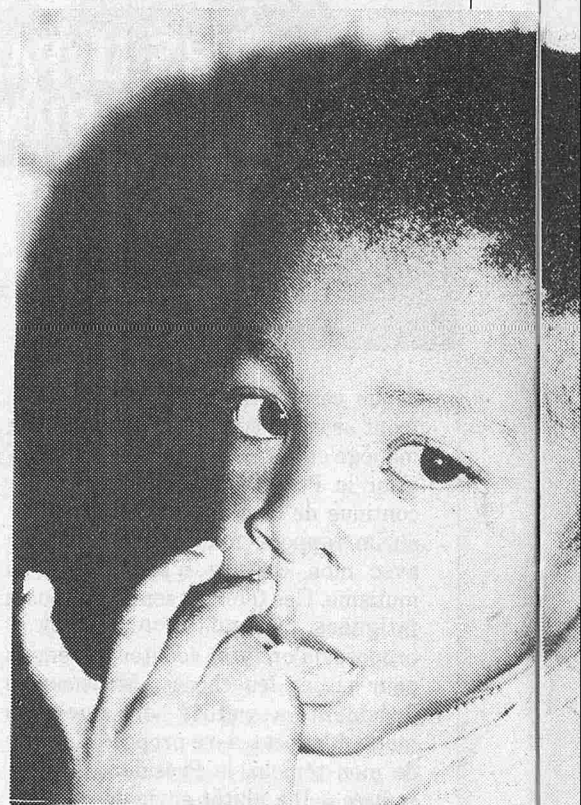
Ce centralisme, fondé sur les principes égalitaires hérités de la Révolution Française, avait comme objectif et comme justification la **justice sociale** : les mêmes institutions pour toutes les régions et toutes les confessions, une même école, une même langue, un même destin national et (dans la foulée) une même histoire nationale. C'est ainsi qu'ont disparu plus ou moins complètement les particularismes régionaux, les parlers, et même la mémoire collective des régions de l'hexagone. Jusqu'à ce que les militants autonomistes et les intellectuels les aient ressuscités.

« J'AI UNE CARTE
D'IDENTITE
FRANÇAISE... »

Cette politique assimilationniste s'est exercée, non seulement à l'intérieur (Bretons, Occitans, Corses, Immigrés européens) mais également à l'extérieur, au temps de la colonisation et de la départementalisation de certaines de ses colonies (Antilles, Réunion). Elle a fonctionné efficacement et apparemment sans trop de dommages psychologiques pour les minorités dont les racines plongeaient dans un passé commun européen, et dont l'apparence ethnique ne différait pas trop de celle des autochtones.

En tout cas, les différentes générations d'immigrés, les Polacs, les Ritals ou les Ruscoffs, tout comme les Bécassines bretonnes d'hier, se sont assimilés progressivement dans le « *creuset gaulois* », et leurs petits enfants ne se distinguent guère, si ce n'est par le nom patronymique, des autres mangeurs de baguette de steak-frites. Bien davantage que les Etats-Unis peut-être, la France a réussi l'amalgam du melting-pot.

Il en est tout autrement des



minorités de couleur, pour lesquelles le racisme semble une barrière infranchissable à l'assimilation ; barrière qui provoque à son tour le refus d'assimilation des intéressés. La France, c'est indéniable, rejette ces éléments qu'elle considère comme irréductiblement étrangers : les négros, les métèques, ne passeront pas.

Pourtant, la diversité des types ethniques en France est telle que l'on peut se demander quels sont les critères objectifs de reconnaissance d'un « français », et quel est le seuil de perception au-delà duquel on est vu comme différent. L'exemple des originaires de DOM, au phénotype plus « marqué » (c'est-à-dire, marqué par le regard de l'autre comme différent) permet d'aller jusqu'au bout de la logique raciale, et de démontrer les mécanismes de l'assimilation et du rejet.

La politique assimilationniste conduite dans les DOM a abouti à des résultats qui pourraient être considérés comme exemplaires. Le déracinement initial et l'esclavage qui avaient conduit des Africains jusqu'aux Antilles et à la Réunion ont effacé tout passé antérieur à la France. Par la suite, tout au long d'une histoire tumultueuse entrecoupée de révoltes et de répressions, la France n'a cessé de se définir comme une mère, comme la mère patrie hors de laquelle ces anciens esclaves ne pouvaient espérer ni passé ni avenir. Et, il est vrai que trois siècles d'existence dans le sein français ce n'est pas rien ; et c'est d'avantage en tout cas que ce dont peut se prévaloir le petit fils d'un immigré polonais arrivé en France il y a seulement 40 ans. Un Antillais ne peut-il revendiquer légitimement sa part d'histoire ou de culture française, et Danton, Molière, Sartre ou Fernandel, ne font-ils pas partie de son patrimoine ? Après tout, ils sont français de vieille souche...

Beaucoup l'ont cru, qui récitaient de bonne foi à l'école « Nos ancêtres les Gaulois aux longues tresses blondes... », selon la petite histoire qui avait fait beaucoup rire à certaine époque. Pour ceux-là, la migration en métropole a représenté un dur réveil, et la prise de conscience d'une spécificité irréductible. Malgré tout ce qui leur avait fait croire qu'ils étaient citoyens français -carte d'identité, formation scolaire ou universitaire, service dans l'armée, et même étrangers, parce qu'ils étaient noirs. métropole irrémédiablement étrangers, parce qu'ils étaient noirs. Le racisme conduit les Antillais et les Réunionnais à réaliser qu'ils ne sont que « Français sur le papier ».(1)

Certains pourtant -surtout parmi ceux qui ont réussi professionnellement- ont continué à s'identifier totalement à la France. Entreprise périlleuse semble-t-il, puisque bon nombre d'entre eux se sont retrouvés dans des asiles psychiatriques ; con-

fondant papiers d'identité et identité tout court ils ne parvenaient plus à distinguer le masque blanc de leur peau noire : parce qu'ils étaient Français, ils se croyaient devenus blancs. « Je ne suis pas une négresse, me disait une Réunionnaise, j'ai une carte d'identité française, je suis comme vous ».

Oublier ou refuser la couleur de son visage apparaît aux psychiatres comme un signe de maladie mentale. Pourtant, le déni de la couleur exprime-t-il une plus grande aliénation que, par exemple, le refus du parler maternel le certains petits immigrés algériens, ou la francisation du prénom ? Au contraire, on pourrait dire que le « Nègre blanc » a fort bien compris que la couleur, dans sa société coloniale forcément hiérarchisée, marque la position sociale ; il utilise cette

cosmopolites -comme celle du film « Blade Runner »- aura rendu caduque l'idée de race telle que nous la définissons aujourd'hui. Mais, en France et maintenant, les différences raciales gardent une importance fondamentale dans les rapports sociaux ; et on ne peut, sous peine de schizophrénie, dénier le regard de l'autre qui vous désigne comme différent.

Ainsi, chez les migrants des DOM, la couleur apparaît comme une barrière infranchissable à toute éventuelle intégration. Pourtant, une analyse plus approfondie met en évidence que l'apparence ethnique n'est que le signe visible d'une appartenance historique, une sorte de rappel perpétuel d'un passé conflictuel marqué par l'esclavage et la colonisation.(1)

Pour ces Français de couleur,



catégorisation en la prenant au pied de la lettre : je suis en tous points semblable aux Français -nationalité, langue, instruction, histoire, statut social, destin national...-, je suis donc « comme » blanc. Par effet de l'assimilation, la différenciation ethnique perd de son importance. C'est ce qui se passe dans certaines sociétés très métissées d'Amérique Latine où la couleur commence à avoir moins de pertinence que le statut social.

Ainsi, nos fous Antillais ou Réunionnais ont raison. Mais ils sont fous quand même, parce que en avance sur leur temps. On peut parier que dans un avenir pas si lointain le brassage des populations et des cultures dans les grandes villes

quelles sont les voies possibles à l'avenir ? J'en vois trois : l'aliénation s'ils tentent une impossible indénification à la France, la fuite en avant dans le militantisme nationaliste ; ou la création d'une identité spécifique de minorité culturelle dans l'espace français, si la France réussit à prendre conscience à temps des potentialités que ses minorités représentent. □

Isabelle Taboada-Léonetti -CNRS
Prochain article : « Peut-on être un Arabe Français ».

(1) cf. I. Taboada-Léonetti « De l'aliénation à la prise de conscience. Itinéraire de l'identité des migrants Réunionnais en métropole », Thèse de 3ème cycle, Paris 1975 ;

ou : I. Tal. « Les Réunionnais en France », ed. Entente, 1976.



Une manière de gouverner

La poudre aux yeux

Le 14 et 15 avril s'est tenu à Paris la commission mixte Franco-Gabonaise quelques mois après la visite de Mitterrand. Le moment opportun de faire le point sur un pays dont on ne parle pas beaucoup dans la presse en France. Et pour cause nous explique notre reporter.

Accueillant François Mitterrand, le 18 janvier dans la salle des fêtes du Palais Rénovation à Libreville, « Ek Hadj » Bongo se piquait à rappeler à son hôte que « *de tout temps, il était attaché à la défense des droits de l'homme* » et que pour lui « *la plus douce des vengeances est la clémence* ». La vingtaine de détenus du Moréna (mouvement de redressement national-opposition gabonaise au régime de Bongo), enfermés dans les sous-sols de la prison de Gros-Bouquet, s'attendait, de même semble-t-il que l'Elysée, à un geste présidentiel d'apaisement plus significatif que la mascarade d'amnistie posée par « *le grand* (Bongo) qui souffre maladivement de sa taille, adjoint ou fait adjoindre chaque fois qu'il le peut ce qualificatif à son nom *Camarade fondateur du Parti Démocratique Gabonais* ».

En décidant, le 15 mars de réduire de vingt à quinze ans les peines des principaux membres du Moréna, et en

ordonnant la libération immédiate des sept condamnés à de courtes peines, qui lors du procès en décembre dernier s'étaient vus condamnés alors que manifestement ni de loin ni de près, ils n'avaient été en contact avec les principaux instigateurs du Moréna, Bongo cherche à se donner une nouvelle virginité aux yeux, et de son peuple, et surtout auprès du gouvernement qui le soutient à bout de bras, depuis l'éviction de J.P. Cot du ministère de la Coopération, la France, notamment la cellule africaine de l'Elysée.

Et pourtant, le 18 janvier au soir, sous les lustres en quartz de Bohème, dans l'immense salle à manger toute en marbre rose de son bunker-palais, devant tout ce que comportait Libreville de notables, les Gabonais et la « *fine* » fleur des 28.000 Français du Gabon, « *El Hadj* » avait été formel : « *je pardonnerais à ces enfants qui se sont égarés* ». Il faut croire que l'ombre planante du Moréna, son influence, les tracts qui circulent à Libreville et les émeutes du lycée



technique Omar Bongo des 13 et 14 dernier, inquiètent sérieusement les dignitaires de la *Rénovation Nationale* pour que deux mois après les « promesses » faites à Mitterrand, la montagne accouche d'une souris. Bien sûr, le satrape de Franceville (la bourgade natale de Bongo dans le Haut-Ogooué à la frontière du Congo) a consenti quelques concessions aux défenseurs des droits de l'Homme qui s'inquiètent de la situation gabonaise, et surtout aux représentants dans son gouvernement de l'ethnie majoritaire au Gabon, les Fangs. Il est vrai que la majorité des inculpés du Moréna sont originaires du Wolen-Ntem, de Bitam en particulier sur la frontière camerounaise, comme le Premier ministre et l'élite intellectuelle gabonaise. Bien sûr, on ne fusillera plus sur les plages, devant le plus grand magasin de Libreville, des condamnés de droit commun, victimes expiatoires des lubies du Président. Le ministre de la Justice, qui selon les dires mêmes de Bongo « aurait ordonné les exécutions sans qu'il en soit informé » a été limogé. Mais il a été remplacé par un militaire, le troisième à faire son entrée au gouvernement (un général de gendarmerie), originaire comme il se doit de la province du président et lié à la famille de Joséphine, son épouse. L'amnistie octroyée par Bongo, cette décision

croupion est révélatrice du triple malaise actuel qui règne à Libreville : d'une part l'équipe présidentielle ne peut plus de renouveler et le départ d'un cacique du régime tel que le ministre de l'Orientation nationale, Auger, responsable du P.D.G. (le parti unique gabonais) est révélateur de l'étroitesse de la marge de manoeuvre du Palais. D'autre part le Morena, qui à ses débuts n'avait rien d'un parti d'opposition puisque en son sein se retrouvaient des dignitaires du régime, le président de l'université, le rédacteur en chef du quotidien national et d'autres encore, mais aussi des opposants de droite originaires du nord du pays et quelques opposants de gauche, est en passe de se structurer en un véritable parti. Il est à même actuellement de faire circuler à Libreville des tracts et de devenir une véritable alternative, aux yeux des Gabonais, au pouvoir de Bongo.

Le Gabon, avec le pétrole et l'uranium depuis 1975, a vécu sur la lancée d'une euphorie économique qui a atteint son point culminant en 1981. Depuis cette date, les pays du Nord se sont enfoncés dans la crise industrielle, et le Gabon à partir de la mi-1982 a été frappé de plein fouet. Les enlèvements pétroliers se sont réduits de moitié, et si le pays de

Bongo est membre de l'OPEP (un Gabonais en est même le secrétaire général et cela a coûté aux Gabonais très cher pour « acheter » cette élection), donc lié aux cours officiels, une partie du pétrole gabonais retrocedé par Elf à la compagnie appartenant au président (siège à Nassau) était vendu sur le marché libre de Rotterdam, début 1983, à 18 dollars le baril. Conséquence : tarissement de la ressource pétrolière. Avec le ralentissement industriel de l'Occident et aussi en liaison avec la chute des cours du pétrole sur les marchés mondiaux, l'uranium gabonais ne présente plus aucun attrait et là encore resserrement des sources de devises. Pendant les années d'euphorie économique au Gabon, et malgré une prévarication atteignant des niveaux inimaginables (détournement de fonds, de l'aide internationale, confusion entre les caisses de l'Etat et les cassettes privées de Bongo, son épouse et de ses ministres - Assélé et Rawiri en sont les meilleurs exemples -, les Gabonais bénéficiaient, malgré tout, des miettes de la richesse du pays : Plein-emploi artificiel par le gonflement des fonctionnaires (police, armée), infrastructures souvent délirantes, parfois utiles, grands travaux. Cette politique économique était doublée par une politique de fait habile de relations publiques menée par le Palais, et sur-

« Bien sûr, on ne fusillera plus sur les plages ... »



tout par le secrétaire d'Etat aux Relations publiques, « Abdel Aziz » Yangari, l'exécuteur des basses œuvres de Bongo. Elle poursuivait un seul et unique but : donner une image internationale valorisante du Gabon, rien de plus facile quand on est un pays pétrolier : la presse s'arrose surtout celle des pays du Nord et en particulier celle éditée en France. Ainsi dans le mois qui a précédé la venue de Mitterrand au Gabon, c'est plus de trois cent millions de Francs CFA qui ont été distribués soit à des journalistes, entre autres le spécialiste de l'Afrique d'un quotidien national français, à des hebdomadaires parisiens et étrangers. La « distribution », faite dans des enveloppes administratives ou dans des cantines (une cantine = 150 millions de FCFA) a aussi visé des hommes politiques français de l'Opposition et dans ces cas particuliers, c'est le chef du cabinet de Bongo Michel Essanyhé qui avait et a toujours la haute main dessus.

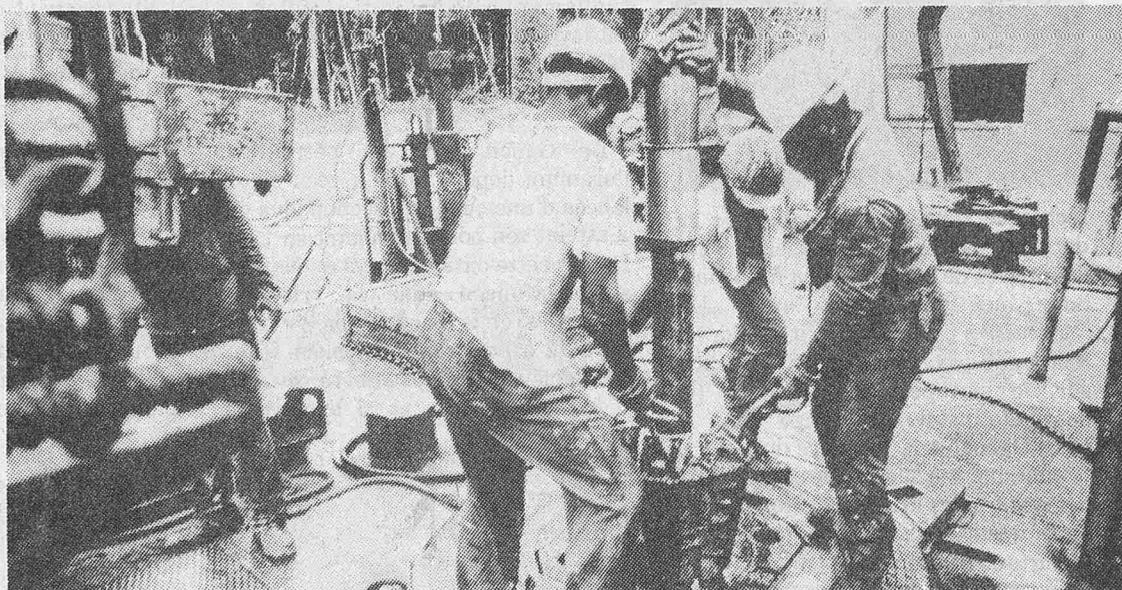
Avec la récession, cette politique d'achat des consciences reste la seule en vigueur à Libreville. Depuis près d'un an : arrêt de tous les travaux d'infrastructures, arrêt de la politique d'embauche et surtout blocage des salaires. Dans ces conditions le discours officiel de Bongo et de son équipe a de moins en moins de prise sur la population et en corollaire, les idées du Morena rencontrent de plus en plus d'écho.

Cette incapacité des dirigeants gabonais de pouvoir redéfinir une nouvelle politique, ce qui implique entre autre une remise en question totale de la part du Palais de sa gestion depuis les années 1970, l'incapacité pour le « clan des sudistes » (c'est à dire les originaires du Haut-Ogououé) de s'ouvrir et d'intégrer de nouvelles forces vives originaires des autres provinces du Gabon, s'est manifestée de façon patente lors des réunions du parti unique et du gouvernement au

complet dès la fin février. Depuis plus d'un an courait à Libreville des rumeurs d'un remaniement ministériel imminent. Fausse alerte fin décembre, « il serait remis au lendemain du passage de Mitterrand » indiquait des sources très proches du président. Mais voilà le hic, pour remanier il faut trouver des remplaçants et tous les ministériables potentiels se sont récusés préférant rester loin des allées du pouvoir, parmi ceux-ci l'actuel secrétaire général de l'ACCT, un Gabonais. La crise de confiance dans la direction du pays par Bongo a même atteint le bastion qu'est le parti démocratique gabonais. Lors de la réunion de son comité directeur, début mars, certains des participants et non des moindres tel que le maire de Libreville avaient demandé à Bongo,

nouveau reprend à son compte les thèses du Morena.

Il n'en reste pas moins vrai que Bongo est toujours président du Gabon et que même si l'influence de l'opposition grandit, sa place semble bien assurée. Une partie de son maintien est due à des interférences extérieures, et entre autre à l'importance stratégique que représente le Gabon dans la région. Les Américains s'intéressent fort à ce pays. Ne négocient-ils pas actuellement l'installation d'un relais pour *Ma Voix de l'Amérique*, et une participation dans le troisième tronçon du Transgabonais (le joujou de Bongo) ? Mais la principale raison du maintien de Bongo au pouvoir réside dans le changement de cap de la politique française dans ce pays. Entre le 10 mai 1981 et le départ



qu'il accorde une amnistie générale aux Morénistes et même qu'il intègre dans son gouvernement l'aile droite du mouvement d'opposition. Ces « opposants » de l'intérieur s'appuyaient sur les mots du président qui « prône le changement de mentalité ». Enfin le dernier coup de semonce est venu de l'épiscopat gabonais, qui dans une déclaration non publiée, début mars, met en garde Bongo et surtout fait

de Cot, la France avait pratiqué une politique de désengagement : maintien d'une coopération soutenue dans les secteurs éducatifs, mais retrait des coopérants dans les forces de sécurité et la police politique (le trop célèbre B2). Depuis lors, ces postes ont été à nouveau pourvus et point plus grave encore la cellule élyséenne africaine entend tout faire ou ne rien faire contre ce qui pourrait remettre en cause l'assise de Bongo. L'Amnistie du 16 mars une mesure d'apaisement ? Non, simplement une mesure qui perdure le monde habituel de gouvernement du Gabon : la poudre aux yeux. □

Reportage de
Abdu Aziz » « Ondo »



conseils
en voyages

FABBY TOUR

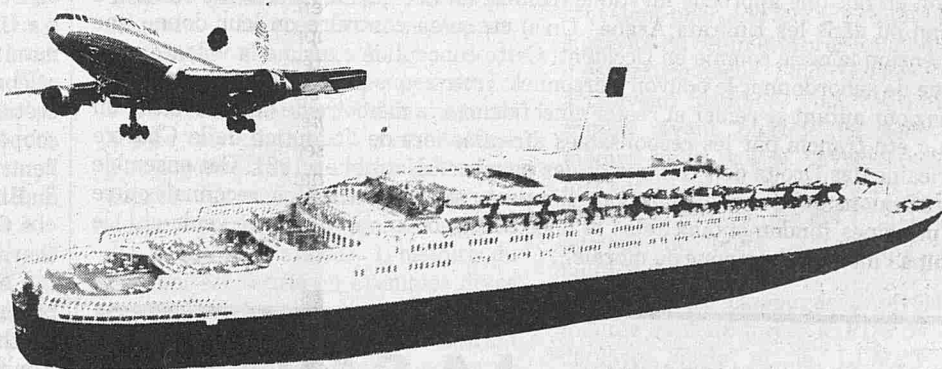
145, RUE DE TOLBIAC - 75013 PARIS - M° TOLBIAC
TEL : 584-49-67 TELEX : 204.713F

MAURICE Ramde - AUGUSTIN Ramde - JO Gavison -
BABACAR - VIVIANE - et les autres vous attendent

**VOYAGES VERS
L'OUTRE - MER**
ANTILLES - AFRIQUE
GUYANE- REUNION
MAGHREB - MAURICE
MADAGASCAR

**FRET VERS TOUS
PAYS**
AVION - BATEAUX

enlèvement et livraison à domicile



FABBY FRET

- UN ACCUEIL FRATERNEL
- DES CONSEILS ECLAIRES POUR VOUS SATISFAIRE AU MEILLEUR PRIX
- DES FACILITES DE PAIEMENT
- UNE EQUIPE DE SPECIALISTES AU SERVICE DES PARTICULIERS, SOCIETES, GROUPES, ASSOCIATIONS.

MALI/CÔTE D'IVOIRE/GUINEE/HAUTE-VOLTA/NIGER

Evènement : l'excision en question

Frère que tu sois Malinké, Soninké, Songhai, Mossi, Bambara, Toucouleur ou Baoulé ; que tu parles Jula ou Sarakolé, aujourd'hui grâce à *Sans Frontière*, tu pourras avoir un lien avec ta Terre, ta Communauté. Dans les pages qui nous sont consacrées dans chaque numéro, tu retrouveras un entretien avec une personnalité du Mali, de Côte d'Ivoire, de Haute-Volta, de Guinée, du Niger ou un sujet d'actualité (aujourd'hui : l'excision).

Une rubrique télégramme comprenant des nouvelles du pays et des compatriotes en France, une rubrique juridique où seront évoqués les problèmes de cartes de séjour, de travail mais aussi les conflits pouvant survenir sur le lieu de travail et enfin un flash culturel sur les événements passés ou à venir.

UNE APPROCHE DIFFERENTE

ébut avril, mourrait dans le Val d'Oise, une fillette âgée de 13 jours. Était-elle malade ? Non, elle venait de subir une excision. Sa mère a été entendue par la police et sera amenée devant le tribunal où elle sera jugée. Il y a eu mort d'enfant, cet accident aurait pu être évité de deux façons : soit si l'acte n'avait pas eu lieu, soit s'il avait réussi. Cependant pour bon nombre d'Africains l'excision est nécessaire. Cette pratique est dans nos sociétés traditionnelles du domaine mystique. Cependant en Occident, on pense que cet acte constitue une atteinte à l'intimité d'un être qui pourrait être assimilée selon les sensibilités à un viol en tout cas une grave entorse au Droit de l'homme. Certaines organisations telles : AMS (Association contre les Mutilations Sexuelles) affirment que les zones touchées par une forte mortalité infantile coïncideraient aux zones de pratique de l'excision. Comme vous devez le constater ces organisations se soucient du sort des défunt(e)s. Cela veut-il signifier qu'il y aurait des méchants Africains et des gentils Européens d'un côté, les Droits de l'homme des Africains et de l'autre ceux des Occidentaux ? Oser envisager une telle question serait parfaitement imbécile et n'irait pas vers une connaissance mutuelle des deux civilisations. Il n'y a en fait qu'une approche différente, une sensibilité différente au regard des Droits de l'Homme. Selon qu'on en fait une approche mystique (comme en Afrique ou au Yémen du Sud, à Oman ou dans les Emirats Arabes Unis) ou qu'au contraire on leur donne une dimension laïcisée comme en Occident. Cette conception exprime la volonté commune de subordonner le pouvoir personnel. Trouverons-nous un terrain d'entente sans pour autant se renier et rester ainsi fidèles à la mémoire de nos ancêtres ; un pas a été franchi par les responsables africains lors de l'adoption de la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des peuples à Nairobi en 1981. Cet ensemble de réflexions qui devra bien un jour s'imposer au Continent Noir reconnaît outre de principes fondamentaux tels : la liberté d'association, d'aller et venir et... le Droit à l'intégrité physique ou morale...

TÉLÉGRAMME

Honni soit qui mali panse : Dans une boulangerie industrielle près de Melun (région parisienne), un patron fonce avec sa camionnette sur



le piquet de grève malien faisant ainsi une quinzaine de blessés dont quatre particulièrement gravement et amenant ainsi des incapacités. On apprenait le 13 avril que le syndicat renonçait à soutenir les victimes.

- **CEAO** : Le 17 avril, la Communauté des Etats d'Afrique de l'Ouest a 20 ans.

- **HAUTE-VOLTA** : On reparle de plus en plus de « l'école nouvelle » pour Emmanuel Dadjouairi (ministre de l'Education) c'est « l'école de la liberté et de la responsabilité ».

- **MALI** : Adoption au cours du Conseil des ministres du 23 mars des documents relatifs à l'aménagement du Delta central de la 5^e région.

- **U.D.P.M.** a 4 ans, de nombreuses manifestations ont eu lieu pour célébrer l'évènement. Le 25 mars concrétisation de la poursuite de la coopération Tanzano/Malienne avec l'entretien Jumbé/Diallo Babacar Sgal du BEC.

- **GUINÉE** : Ambassadrices de charme avec les amazones.

- **NIGER** : Greffe du cœur en RCI pratiquée par un chirurgien américain. Le théâtre Kotéba fait un tabac avec Adama champion.

- **NIGER** : Nomination d'un civil comme Premier ministre : Oumarou Mamane, pour le 9^{ème} anniversaire de l'accession de Seyni Koutché celui qui a érigé le CNSD en Assemblée Constituante.

Publicité

RESTAURANT CAMEROUNAIS

LA SAVANE

Métro : Halles - Etienne Marcel -
Sentier - Réaumur Sébastopol
Tél. 233.83.77

7 rue Marie Stuart 75002 Paris
Ouvert de 18h à 6h du matin

FERME LE MARDI

Un désenchantement après les élections :

Vous avez dit ouverture ?

Après l'espoir, un certain désenchantement se fait jour aux lendemains des élections. La marge de manoeuvre de l'opposition est réduite. Que peut-elle faire ?

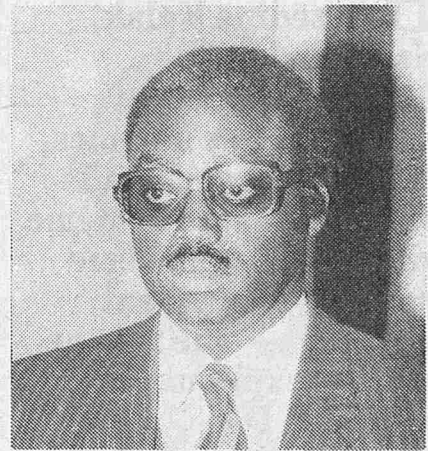
La formation du nouveau gouvernement sénégalais loin de symboliser le changement auquel les sénégalais étaient en droit de s'attendre après vingt ans de monolithisme et de politique d'abandon, renforce la puissance des groupes d'influence du PS. Le choix du Premier ministre, Mr Moustapha Niasse également ministre des Affaires Etrangères est révélateur à plus d'un titre. Homme du Sérail, ancien patron du mouvement des jeunes de l'U.P.S. (actuel PS) homme de confiance de l'ex-président Senghor dont il fut le directeur de cabinet, Mr Niasse qui a fait figure d'idéologue du socialisme senghorien a été longtemps la cible privilégiée de l'opposition. Avec Mr Djibo Ka actuel ministre de l'Information et patron des jeunes socialistes, il symbolise le clan des durs du PS hostiles à toute concession à l'opposition. D'aucuns chuchotent que le choix du premier ministre procède d'un choix tactique. Mr Abdou Diouf pour mettre en place des hommes à lui, a dû lâcher du lest et donner des gages au PS en la personne de son actuel premier ministre. Le président qui avait manifesté son désir de procéder à de réels changements a déclaré qu'il ne subissait aucune pression, que les nominations de certains membres du cabinet n'appartenant pas à la garde du P.S. étaient pour des raisons de

compétence personnelle.

Beaucoup d'intellectuels soi-disant de gauche avaient joué sur d'éventuelles divergences entre le président et son parti, c'est mal connaître le Sénégal et l'omni-présence du PS à tous les échelons de l'Etat. En réalité Mr Abdou Diouf qui comptait sur une représentation au Parlement de certains membres de l'opposition modérée qui observaient une certaine neutralité bienveillante à son encontre pour amorcer une timide ouverture destinée à calmer pour un temps le mécontentement populaire, a dû déchanter.

L'entrée dans le gouvernement de l'avocat Doudou N'Doye transfuge du PDS comme Garde des Sceaux a été ressentie comme une bravade par l'opposition.

Deux personnalités du monde universitaire font leur entrée au gouvernement : Mr Iba Der Thiam à l'Education Nationale, et Ibrahima Fall à l'Enseignement Supérieur. Le premier agrégé d'histoire est un syndicaliste qui connaît bien le monde enseignant. Il fut tout à tour instituteur, professeur avant de s'éloigner de la scène syndicale pour poursuivre des études d'histoire. S'il fut naguère hostile au régime, il ne bénéficie plus aujourd'hui du crédit qu'il avait auprès des enseignants qui le considèrent comme ayant trahi leur cause il y a quelques années. L'histoire du Sénégal est fertile en exemples de ce genre. En effet, beaucoup d'intellectuels font parler d'eux, en attirant l'attention quitte à tâter d'un peu de prison pour ensuite rallier le régime. Ce fut le cas notamment de Mr Babacar Sine qui fut agitateur dans les années 70 dans les milieux étudiants. Mr Sine qui est directeur du CESTI se veut le théoricien de la « Dynamique



Moustapha Niasse, l'actuel premier ministre.

Dioufiste » après avoir été celui du « compromis historique » à la sénégalaise.

Mr Fall le nouveau ministre de l'enseignement supérieur est un juriste de formation, ancien doyen de la faculté de droit de l'université de Dakar. On l'a vu le soir des élections faire l'éloge systématique de Abdou Diouf et se livrer à des analyses sur de soi-disants déplacements de voix pour expliquer l'explicite...

La nomination de l'ancien Premier ministre Habib Thiam à l'Assemblée Nationale fait figure de désaveu pour celui qui a conduit une si piètre campagne. Il y sera flanqué de neuf vice-présidents et pas des moindres, la plupart des barons Mr Assane Seck, Alioune Badara M'Bengue, André Guillaibert et Mamour Ousmane Ba. En fait le président a manifesté le désir de supprimer le poste de premier ministre, d'où une révision de la constitution dont le projet a été confié à la Cour Suprême.

Les Sénégalais s'ils se sont passionnés pour les élections, croyaient pour une fois sans doute à la sincérité du régime. Après un moment d'espérance déçue, l'indifférence s'est à nouveau installée. Tout continuera comme avant puisque ce sont les mêmes qu'ils voient revenir « on ne fait pas du neuf avec de l'ancien ».

Que va faire maintenant l'opposition puisque de toute évidence le jeu politique est bloqué ?

La dernière campagne a révélé la montée de deux forces le PDS de Abdoulaye Wade et la LDMPT de Babacar Sané, qui conserve une grande audience dans le milieu syndical. Devant l'absence d'alternative immédiate, il est à craindre qu'un jour le ton ne se mette de nouveau à monter ailleurs qu'au Parlement...

Macodou N'Diaye

Hier, Saïd Hamani, Azzedine Kalak, Naïm Khader. Aujourd'hui Issam Sartoui. Des hommes, des Palestiniens, qui ont en commun la même vie d'exilé et la même mort — totalement absurde — que rien ne saurait expliquer ni justifier. Des Palestiniens « faits de tous les Palestiniens, qui les valaient tous, mais que valait n'importe quel Palestinien » morts d'avoir voulu un jour vivre dans leur Patrie.

Ce que leur refusait Israël mais aussi certains pays arabes qui s'étaient fait, en d'autres temps les champions des refus en tous genres.

Ils sont donc morts de la conjugaison de ces deux refus. Morts d'avoir refusé la tutelle de tel ou tel pays arabe.

Qu'importe pour qui travaillent ceux qui les ont tué... On sait maintenant qu'ils ne voulaient à aucun prix la création d'un état Palestinien. Que leurs assassins soient Israéliens ou Arabes, cela ne change rien. Même au fin fond de la nuit brille une lueur, cela s'appelle l'Espoir et celui-ci est indéracinable ...

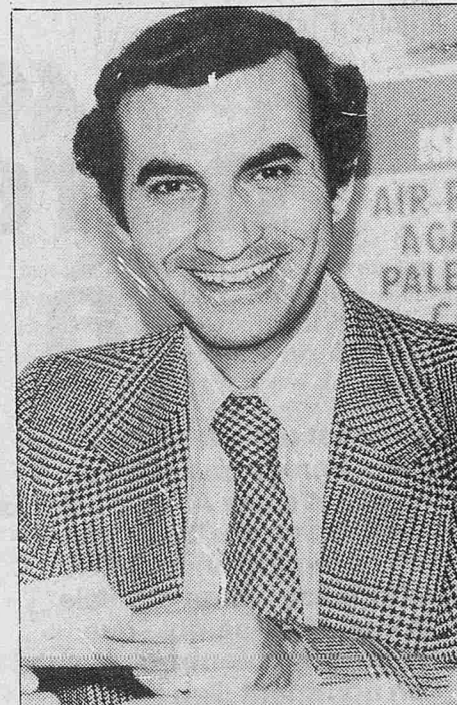
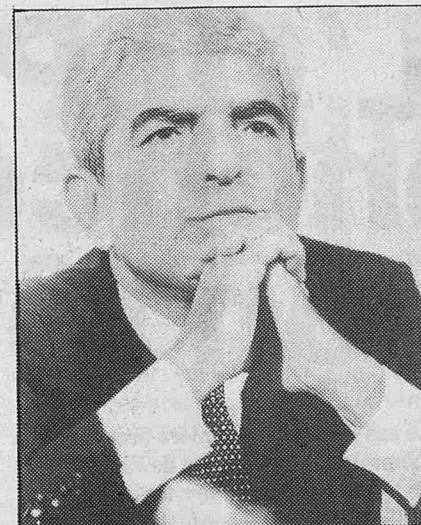
F.A.



Issam Sartoui

Mort, pour que vive la Palestine !

La mort d'un Palestinien, rien qu'un Palestinien...



Azzedine Kalak représentant de l'OLP à Paris fut assassiné. Ainsi que Adnan Hammad le 3 août 1978 à Paris par un commando du Abou Nidal.

Indignation, stupeur, émotion, les mots n'ont pas manqué pour qualifier l'assassinat du Dr Sartoui — conseiller politique de Yasser Arafat — dont on cesse de nous répéter à longueur de colonnes que c'était un « modéré » ! A croire que c'est devenu la « décoration » à titre posthume attribuée en Occident, pour tout Palestinien qui se fait tuer ! Mais cela change-t-il quelque chose ? Rien ou presque !

La minute de silence observée par tous les congressistes de l'Internationale Socialiste — Shimon Péres compris — et la présence de l'Ambassadeur de France à Amman aux obsèques de Sartoui — alors, que la France n'a pas encore reconnu officiellement l'OLP — n'y feront rien. Pas plus d'ailleurs que les mots du leader de l'opposition israélienne qui juste après le meurtre osa déclarer : « la cible de l'agresseur était la paix » ; alors qu'il s'était opposé à la présence même de Issam Sartoui au congrès de l'IS. Certes Sartoui était épris de paix, mais pas plus ni moins, que les enfants palestiniens des territoires occupés qui jettent des pierres contre l'occupant ; ou bien des quelques fedayins restés au Sud Liban, qui tendent des

embuscades aux soldats israéliens. Ceci dit, pour éviter le piège des mots, dans lequel on a trop tendance ici à nous enfermer.

Sartoui est mort d'avoir soutenu une politique courageuse mais non sans risques, qu'il n'a pu su ou voulu évaluer. Bénéficiant de la confiance totale de Yasser Arafat il fonçait tête baissée dans ce qu'il croyait juste de faire sans se soucier davantage si son action était bien comprise chez tous les Palestiniens.

Profitant du mouvement de sympathie né de la guerre du Liban à l'égard du peuple palestinien dans le monde entier, il monte en première ligne, persuadé que la surenchère démagogique ne sert pas la cause de son peuple, bien au contraire. C'est lui, qui organisa l'interview donnée par Arafat dans Beyrouth-Ouest assiégée, à Ouri Avnery, journaliste israélien rencontre dont le côté surréaliste ne manqua pas de frapper l'imagination de l'opinion publique internationale — et qui était l'aboutissement de six années de rencontres privées entre des représentants de l'OLP et une partie des forces de la gauche israélienne.

Par ailleurs, le Dr Sartoui devient l'interlocuteur privilégié de l'OLP

auprès de « l'Internationale Socialiste » et dit-on même de l'Elysée. Ami personnel du chancelier Autrichien Bruno Kriesky, il n'est pas non plus étranger à l'appel lancé par Mendès France, Nahum Goldman et Philippe Kluznick en faveur d'une reconnaissance mutuelle de l'OLP et d'Israël.

Mais c'est en janvier 83 à Tunis que Issam Sartoui voit ses efforts couronnés : lorsque Arafat reçoit officiellement une délégation israélienne du « comité pour la paix ». Une photo immortalisera l'événement. Pourtant, il faut bien admettre que ces rencontres certes spectaculaires, n'ont en rien transformé la réalité politique, ni rien donné de tangible. L'intransigeance de Bégin est restée de béton. Mais tant s'en faut, il continue à multiplier les contacts avec les Israéliens de « bonne volonté » — mais n'ayant aucun pouvoir politique — convaincu que le temps travaille pour Bégin ; et qu'il faut compter sur les « forces de paix en Israël » pour arriver à une solution juste du problème palestinien. Même s'il lui faut parfois afficher un réel mépris pour ceux — des Palestiniens — qui ne partagent pas ses vues, ce qui ne va pas lui attirer que des sympathies au

sein de l'OLP. Des Palestiniens non hostiles au rapprochement avec certains Israéliens le décrivent comme un homme « impétueux », et « narcissique », qui se souciait tout autant de son image de marque, que d'aboutir à sa mission jugée comme une véritable « gageure ».

Sartoui se savait menacé par le tristement célèbre Abou Nidal, dont il ne cessait de demander que l'OLP prenne des mesures contre « cet agent du Mossad » disait-il. Mais ce dernier aura eu raison de l'opiniâtre Dr Sartoui, profitant des contradictions débattues lors du conseil national palestinien à Alger. Sartoui fut interdit de parole par Arafat sous peine de voir l'éclatement de l'OLP et surtout de voir la Syrie mettre son plan de création d'une deuxième « OLP » à exécution ; ce qui n'aurait pas manqué de semer la confusion réduisant ainsi tous les efforts diplomatiques entrepris depuis l'évacuation de Beyrouth ; sans parler du risque d'une vague de terrorisme qui n'aurait pas manqué de déferler un peu partout dans le monde. De plus, l'incapacité de l'administration Reagan à obtenir la moindre concession de la part du gouvernement Bégin a conduit à l'échec des négociations jordan-

palestiniennes auxquelles Issam Sartoui était intimement associé.

Dès lors, il devenait l'homme à abattre... le sordide compte à rebours commençait... restait à trouver le lieu pour donner à l'acte toute sa signification politique, il fut vite trouvé : le congrès de l'Internationale socialiste symbole pour certains qui ont toujours considéré l'IS comme une officine du « sionisme international ».

Mais voilà, l'OLP n'a pas été seule à payer... Les Américains viennent de faire aussi les frais — par le terrible attentat contre leur ambassade à Beyrouth — de leur incapacité il faut le redire à sortir de l'impasse, les négociations israélo-libanaises et jordanopalestiniennes. « Qui s'y frotte s'y pique », Reagan aurait dû méditer ce dicton, cela lui eût peut-être mieux valu que de l'apprendre à ses dépens. Pour ce qui est de savoir qui sont les instigateurs d'une part de l'assassinat de Sartoui et d'autre part de l'attaque de l'ambassade US, bien malin qui pourrait le dire sans se perdre dans les méandres d'un échiquier politique qui apparaît de plus en plus comme un « merdier » inextricable... A moins que Mr Fransechi, aujourd'hui bien informé sache quelque chose... ?

Farid Afchoune

Illan Halevy :

«L'OLP ne renonce pas à son rêve»

C'est une véritable bombe que vient de lâcher Yasser Arafat — après l'assassinat du Dr Sartaoui — en nommant un Israélien auprès de l'Internationale socialiste. Il semble que Arafat ait sciemment voulu, en nommant Illan Halevy pour poursuivre les contacts avec l'I.S., signifier aux Arabes — tenants du jusqu'aboutisme —, qu'il ne se laisserait pas intimider ; et aux Israéliens qu'il leur ôtait la prétention de vouloir représenter toutes les communautés juives. En septembre 82, Illan Halévy s'installe au bureau de l'OLP à Paris où il est chargé de la publication « d'informations Palestiniennes » et devient membre de la commission des droits de l'Homme de l'ONU à Genève. Il répond ici aux questions de S.F.

SANS FRONTIERE : Vous avez déjà représenté l'OLP dans des organismes internationaux, alors pourquoi ce déchaînement contre vous dans la presse et les milieux israéliens qui sont pourtant favorables au dialogue avec l'OLP ?

ILLAN HALEVY : Il y a tout d'abord le fait que cette désignation est intervenue dans le contexte d'un assassinat, et lorsque qu'il y a du sang, les médias s'agitent. Il est probable que si j'avais été désigné pour représenter l'OLP à l'I.S. dans un contexte moins dramatique, la tendance des mêmes journaux et des mêmes milieux politiques aurait été d'ignorer ou de minimiser le sens d'une telle désignation, comme ce fut

le cas lors de la dernière session de la commission des Droits de l'Homme de l'ONU à Genève en février dernier.

Il y a aussi la confusion — que j'ai tenté de dissiper sans grand succès — entre la mission qui m'a été confiée, concernant l'I.S., et les efforts du Dr Sartaoui pour institutionaliser le dialogue palestino-israélien, et plus particulièrement palestino-sioniste. J'ai indiqué clairement qu'il n'était pas question pour moi de remplacer Issam Sartaoui dans ce domaine, et que personne ne me l'avait demandé.

Mais au delà de ces déformations d'optique expliquables, et à la limite légitime, il reste l'exaspération des milieux sionistes, justement « favorables au dialogue » devant une nomination qui symbolise tout à la fois l'existence de juifs, et plus particulièrement d'Israéliens, anti-sionistes, et la non-renonciation de l'OLP au « rêve » démocratique.

S.F. : Après l'assassinat de Sartaoui, comment voyez-vous l'avenir des relations Palestino-Israélienne ?

H.H. : Je ne pense pas que la disparition d'Issam Sartaoui — contrairement à ce qu'on affirme ici et là — doive modifier de façon fondamentale cet avenir. S'il s'agit des « conversations » avec les forces de paix en Israël, il ne fait pas de doute qu'elles se poursuivront, car elles correspondent à une décision politique Palestinienne, et pas seulement à la volonté personnelle de notre frère Sartaoui.

En ce qui concerne les relations entre les deux peuples, hélas, l'avenir semble toujours aussi sombre ; en dépit de l'existence de forces opposées à la guerre et à la politique agressive du gouvernement Israélien, la

majorité des Israéliens continue de soutenir la politique officielle, basée sur la négation de tout avenir commun. Ainsi l'avenir de ces relations comme l'ensemble du conflit reste conditionné par des facteurs « extérieurs », car tant que les USA soutiennent Begin dans ses rêves impérialistes, et tant que le monde arabe dans son ensemble sera incapable de créer un quelconque rapport de force avec l'état sioniste, il y a peu de chance pour que la masse des Juifs-Israéliens change de cap. Dans ces conditions, c'est la poursuite de la lutte Palestinienne à tous les niveaux qui reste le meilleur garant de cet avenir.

S.F. : Vous êtes Israélien, comment définissez-vous votre engagement aux côtés de la résistance palestinienne. Peut-on évoquer en ce qui vous concerne le rôle que jouèrent F Jeanson et Henri Curriel pendant la guerre d'Algérie ?

H.H. : Bien sûr, on peut faire ce type de comparaison, et aussi la comparaison avec les Allemands antifascistes pendant la deuxième guerre mondiale. Mais je pense qu'il y a une différence fondamentale, liée à la formation historique d'Israël en tant qu'état-colon. C'est qu'ici, l'engagement aux côtés de l'OLP n'a pas pour finalité l'indépendance de la colonie et la séparation de la « métropole », mais au contraire la création d'une société commune. En ce sens l'exemple des Blancs d'Afrique du Sud opposés à l'Apartheid et luttant au sein du mouvement de libération est peut-être plus pertinent.

Propos recueillis par
Fatima Belhadi

Le Jeanson Israélien ?

Association des Droits de l'Homme dans le Monde Arabe

Du pain sur la planche

L'Association de Défense des Droits de l'Homme et des libertés démocratiques dans le monde arabe est née.

Du Golfe à l'Océan, la violation des droits de l'homme, dans le monde arabe ne connaît pas de frontière. Liquidation d'opposants et interdiction de journaux, tortures et disparitions, massacres collectifs et procès iniques, la liste des violations des droits de l'homme est bien longue. Aucun pays n'y échappe et aucun régime n'en a l'exclusivité même si « le maquillage » idéologique de cette répression varie d'un gouvernement à l'autre... Plus grave encore, les déclarations de principe n'empêchent ces gouvernements de s'épauler dans la répression. Pour lutter contre ces atteintes aux droits de l'homme, il y avait bien évidemment les organisations internationales,

quelques comités de solidarité avec tel ou tel pays, et au sein même du monde arabe, des associations nationales de défenses des droits de l'homme, comme au Maroc ou en Tunisie. Ici et là et de manière plus informelle, les familles des prisonniers politiques tentaient elles aussi de lever une partie du voile de silence. La création de l'association de défense des droits de l'homme et des libertés démocratiques dans le monde arabe vient renforcer ce mouvement et lui apporter une dimension nouvelle.

« Indépendante de tous les régimes, de tous les partis au pouvoir ou dans l'opposition », cette association qui regroupe pratiquement des citoyens de tous les pays arabes a tenu sa première assemblée publique le 20 février pour présenter son projet et ses buts... L'association, dont les statuts ont été déposés à la Préfecture

de Paris, compte d'ores et déjà des dizaines d'adhérents répartis en six commissions de travail : une commission des libertés, chargée de recenser toutes les atteintes aux droits de l'homme, une commission des droits de la femme et pour l'égalité des sexes, une commission juridique qui se penche sur les législations des divers pays arabes et sur les déclarations internationales signées par ces pays, une commission d'organisation et enfin une commission de l'information, chargée plus particulièrement de la publication d'une feuille d'information (dont le premier numéro est déjà sorti) et une revue trimestrielle.

L'association s'est donné sept buts essentiels et compte organiser une soirée publique d'ici la fin juin.

Driss El Yazami Khammar

TRAVAILLEURS MAROCAINS POUR VOS VACANCES D'ÉTÉ AU MAROC



Réservez dès que possible votre place.



Évitez les périodes d'extrême pointe, les fins de semaine, les fins de mois.



Un seul bagage est accordé en cabine.



Veillez à ce que vos bagages de soute soient bien conditionnés.

AIR FRANCE MET A VOTRE DISPOSITION DE NOMBREUX VOLS

PARIS-CASABLANCA 2 vols quotidiens

PARIS-AGADIR mercredi, vendredi, dimanche

PARIS-MARRAKECH lundi, mardi, jeudi, samedi

PARIS-RABAT lundi, jeudi, samedi

PARIS-FEZ mardi

PARIS-TANGER vendredi

PARIS-OUJDA vendredi et dimanche

CASABLANCA au départ de Lyon, Nice, Marseille, Bordeaux, Toulouse.

MARRAKECH le dimanche au départ de Lyon, Marseille.

AGADIR le lundi au départ de Lyon, Marseille.

OUJDA le vendredi au départ de Marseille.

**N'oubliez pas qu'un billet aller-retour
facilite votre voyage.**



premiers succès d'une révolution scolaire

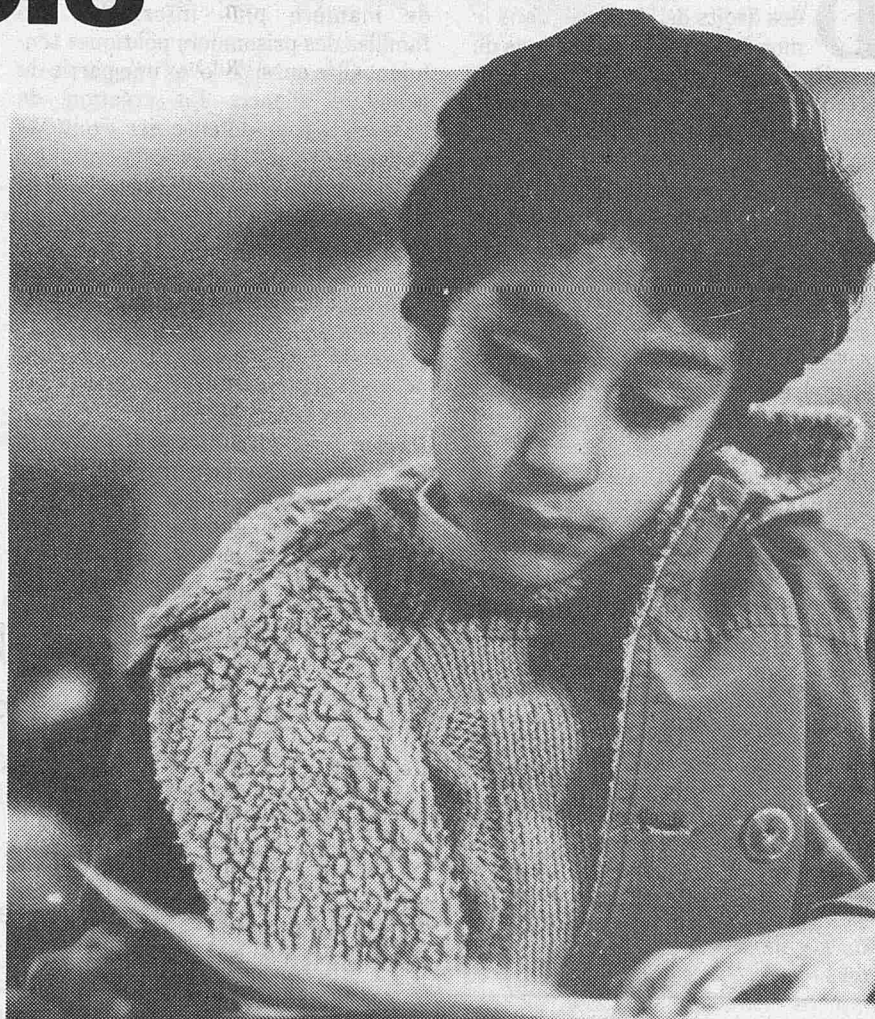
Lire et écrire le créole

Roi dans la rue et les cours de récréation, le créole est parlé par les 58.000 habitants de l'archipel des Seychelles. Et, depuis la rentrée scolaire 1982, cette langue, désormais reconnue comme nationale, s'affiche sans complexe sur les tableaux noirs des établissements de l'enseignement primaire.

L'entrée du créole à l'école a rapidement suivi la décision prise, en 1981, par le Front progressiste du peuple seychellois réuni à l'initiative du président France-Albert René.

Pour qu'il préside à l'enseignement des différentes disciplines, en remplacement de l'anglais ou du français utilisé jusqu'alors, un certain nombre de mesures concrètes devaient être prises. C'est ainsi qu'une soixantaine d'enseignants ont été formés par le ministère de l'Education et de l'Information tandis que des règles de transcription étaient établies en collaboration avec des linguistes pour l'introduction de mots nouveaux, scientifiques notamment. Le jour de la rentrée, les écoliers seychellois abordant le premier cycle du primaire ont pu découvrir dans leurs manuels flamboyant neufs les symboles graphiques affectés au créole qui chante dans leur bouche.

Au terme de cette première année d'expérience, une évaluation a été effectuée. Elle révèle que 76% des



élèves concernés comprennent, lisent et écrivent environ un millier de mots créoles alors que, les années précédentes, 15% d'entre eux seulement maîtrisent une trentaine de mots d'anglais ou de français. En outre, après neuf années de primaire, la moitié seulement des élèves était capable de s'exprimer correctement dans l'une ou l'autre de ces deux langues. Celles-ci seront désormais enseignées en tant que langues étrangères. C'est d'ailleurs ainsi que bon nombre de Seychellois les percevaient.

Déjà, après une année de scolarisation en créole, les élèves ont achevé le programme initialement prévu pour deux ans. Cette réussite,

d'autant plus importante que l'archipel compte encore 35% d'analphabètes, risque néanmoins d'être momentanément contrariée par le manque de manuels scolaires et d'ouvrages littéraires adaptés. Et la créolisation totale de l'enseignement exige le long terme. Hormis les enfants nouvellement scolarisés et les adultes en cours d'alphabétisation, la

majorité des Seychellois n'a jamais été confrontée à un texte en créole. Et pour cause...

LANGUE MATERNELLE

Les Seychelles ont choisi l'Anglais comme seconde langue. Il sera introduit au cours de la deuxième année du primaire, avant le français. Les bilingues créole-anglais sont trois fois plus nombreux que les bilingues créole-français. Pourtant, le créole seychellois s'est constitué à partir des parlers de l'île de France (Maurice) et de l'île Bourbon (la Réunion). Eux-mêmes largement inspirés du français.

Les Seychelles étaient inhabitées avant la colonisation française. Leur peuplement a commencé timidement en 1777 avec l'arrivée d'une quinzaine de blancs, d'une demi-douzaine d'esclaves et de quelques Malabars (Indiens). Il grossit de l'immigration de créoles (c'est-à-dire de natifs) des îles de France et Bourbon. Au XIX^{ème} siècle, l'abolition de l'esclavage et la crise du coton vide l'archipel d'une partie de sa population. Mais les départs sont rapidement compensés par le débarquement de 2.500 Africains (de l'Est) arrachés aux négriers par les Anglais.

L'influence des nouveaux venus sur la langue créole, déjà constituée, est faible. A la différence de l'aire américano-caribbe des créoles français, celle de l'océan Indien se caractérise, selon les spécialistes, par le peu de rémanence, voire l'absence, comme aux Seychelles, d'un substrat linguistique africain. D'ailleurs, entre les deux zones, il n'y a guère plus d'intercompréhension qu'entre un francophone et un créolophone. Le mot créole lui-même, s'appliquait, à l'origine, à une personne née dans l'une des îles colonisées, mais il désignait exclusivement les blancs aux Antilles, les métis et les noirs à Maurice, les natifs de l'île, toutes races confondues (à la Réunion).

L'usage du mot, appliqué non plus à des individus mais à des langages, est plus récent. L'adaptation à leur nouvel environnement de personnes d'origines ethniques diverses, arrivées dans les îles pour les besoins de la traite ou de la colonisation, a entraîné une acculturation plus ou moins importante selon leur statut social et leur propre niveau linguistique. Aux Antilles, par exemple, les esclaves utilisaient, avec les négriers, un pidgin

de traite réduit au vocabulaire strictement indispensable et des structures grammaticales rudimentaires. Cette langue de communication partielle, plus ou moins secrète, entre domestiques ou nègres marrons, s'avérait largement suffisante avec les blancs. Ce pidgin utilitaire, qui n'était propre à aucun des locuteurs, est devenu la langue maternelle des premiers enfants nés sur place. Les Seychellois ont, pour leur part, hérité du créole parlé dans les îles voisines où sont venus les premiers d'entre eux.

UNE CULTURE HOMOGENE

Aujourd'hui, la promotion du créole apparaît largement favorisée, aux Seychelles, par la genèse de cette langue et par l'histoire de l'archipel également caractérisée par l'absence de peuplement indien. Les Seychelles bénéficient, en effet, d'une unicité culturelle véritable. Le créole y a peu souffert de la concurrence des langues de domination, française et anglaise, et n'a jamais rencontré de rival parmi les peuples assujettis puisqu'aucune minorité ethnique suffisamment homogène n'a été introduite dans l'archipel. Les langues européennes y marquent désormais un net recul. Une étude récente notait que 69,5% des moins de quinze ans ne parlent que le créole. L'entrée du créole à l'école va contribuer à la valorisation de cette langue.

A cet égard, le choix d'un code graphique et l'élaboration de structures linguistiques adaptées est important. La transcription phonétique n'a guère de sens, mais la mise au point d'une graphie plus complexe est loin d'être aisée. Lire le créole dans le texte sans énoncer à haute voix pour en écouter le sens sera, sans doute, le passage obligé des nouveaux alphabètes. C'est le lot de tous les petits écoliers du monde. Encore faut-il pouvoir passer rapidement au stade suivant où les yeux n'ont plus besoin d'oreilles. Pour cela, il faut un système d'écriture cohérent, un apprentissage précoce et de bons pédagogues. Les Seychellois s'y emploient. S'ils ne sont pas les seuls dans la communauté des créoles-français à avoir fait des recherches en la matière, ils ont le mérite d'être les premiers à tenter cette révolution linguistique.

Monique Mas
M.F.I.

Commémoration des journées insurrectionnelles anti-esclavagistes

Après quelques hésitations et quelques maladroites, le gouvernement français reconnu les journées insurrectionnelles anti-esclavagistes du 22 mai pour la Martinique, du 27 mai pour la Guadeloupe et du 20 décembre pour la Réunion et en fit des jours chômés, mais point nationaux : statut oblige ! Il décida aussi de continuer à célébrer le 27 avril date du décret de l'abolition anti-esclavagiste.

En effet, pendant très longtemps, cette partie importante de la lutte de libération nationale a été dissimulée par le matraquage anti-culturel du colonialisme français et par l'acceptation soumise du colonisé.

Bien sûr, il ne s'agit pas d'occulter la date du 27 avril comme le furent pendant très longtemps celles du 22 mai ou 27 mai ou 20 décembre, selon les pays (la loi du Talion n'étant pas de mise) ni de minimiser le rôle de Schoelcher et celui des abolitionnistes français, ni de nier le contexte favorable de la révolution française de février 1848, ni la situation internationale, ni l'aspect économique, mais tout au contraire de restituer les équilibres, d'accorder à chaque partie sa valeur, toute sa valeur afin de connaître le patrimoine culturel respectif de chaque pays colonisé et colonisateur.

Le 22 mai 1971, A. Césaire inaugurait la première manifestation populaire au quartier Trénelle de Fort-de-France. Depuis lors, bien d'autres célébrations ont eu lieu.

Cependant, la commémoration de la révolution anti-esclavagiste des colonies françaises par le gouvernement français au mois de mai 1982, fut pour les DOM la grande première de cette année, même si elle se concrétisa par un simple bal donné par le GNOM sous la présidence du secrétaire d'Etat : M. Emmanuelli.

L'année 1983 connaîtra son cortège de manifestations au mois de mai prochain pour honorer la prise en main de leur destin par les esclaves en 1848, esclaves qui nous ont donné une belle leçon de courage et de responsabilité.

A. Bravo

Le thé au harem d'Archi Ahmed

de Mehdi Charef

A trente et un ans, Mehdi Charef est un produit authentique de l'immigration. Arrivé en France à l'âge de sept ans, il passe sans transition de la petite ville algérienne de Maghnia, à un bidonville de Nanterre où son père, terrassier, a pu trouver une baraque pour loger sa famille. Très vite, ce petit Algérien qui ressemble comme un frère aux enfants de la « zone » réalise que le monde ne s'est pas arrêté à la petite gare de Maghnia. Il connaît les cités de transit, les banlieues grises et sales, le travail en usine.

Mehdi Charef est un révolté. Grandi dans le ruisseau, il veut en sortir coûte que coûte comme un héros Madjid. Pour cela, un seul moyen : l'écriture. Dans cette voie, loin d'être évidente pour ce jeune on ne peut plus étranger au monde littéraire, il persévéra jusqu'au « *Thé au harem d'Archi Ahmed* », son premier roman publié par Mercure de France. Mehdi Charef refuse l'étiquette de témoignage ou de reportage que les médias ont tendance à coller aux romans autobiographiques à connotation sociale : « *Tout ce que j'ai écrit est malheureusement vrai. J'aurais préféré cent fois ne pas l'avoir vécu* ».

Dans une langue juste, argot des loubards de banlieue jamais vulgaire parce que vraie, ce jeune écrivain comble un vide. Jusqu'ici, la condition des « *enfants d'immigrés* », était le domaine réservé des sociologues. Grâce à Mehdi Charef, la gadoue des bidonvilles, le béton des HLM, le racisme, le chômage, la prison, la misère sexuelle, la misère tout court prennent forme et vie. Dans le « *Thé au harem* », les mots jaillissent des tripes et frappent comme des images dont la marque indélébile est imprimée dans la mémoire des êtres.

FARIDA AYARI : L'écriture, c'est un besoin vital ou un moyen ?

Medhi Charef : Un besoin vital. J'écris depuis que je suis enfant. A treize ou quatorze ans, j'écrivais des aventures. Une seule fois, j'ai eu le courage d'en faire lire une aux copains. Parce que, si, dans le Bronx, les gosses rêvent de devenir Cassius Clay, dans les bidonvilles, en France, ils rêvent de devenir footballeur. Alors, si tu dis aux copains : « *j'écris* », ils te mettent au rancard ! J'ai attendu d'avoir trente ans pour écrire vraiment ; je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas écrit parce que je me sentais bien. Au contraire, ça allait très mal. J'avais l'impression d'étouffer tellement j'avais envie de m'exprimer. Je ne pouvais pas me mettre à crier en haut d'un escalier, d'abord parce que les gens s'en foutent, ensuite, parce que je risquais de me faire embarquer. C'est très difficile de pénétrer le milieu littéraire quand on est immigré. Au départ, tu renonces presque en te disant : « *non, ce n'est pas possible que l'on me publie !* ».

F.A. : Tu as commencé par « Le Thé au harem » ?

M.C. : Non. J'ai d'abord écrit une histoire sur la solitude. C'était la rencontre entre un homosexuel de cinquante ans et une vieille grand-mère. Tous les deux étaient seuls dans une grande ville. « *Le Thé au harem* » était un scénario, à l'origine, que j'ai envoyé à Georges Conchon. Il m'a appelé deux jours plus tard en me disant : « *Si tu écris cette histoire, je te donnerai un coup de main pour la publier* ». Alors, je me suis mis à bosser. « *Le Thé au harem* » est un petit jeu avec le monde littéraire. J'ai voulu me présenter, faire une carte de visite.

F.A. : Comment est né ce goût pour l'écriture ?

M.C. : Quand tu veux survivre, il n'y a pas trente-six moyens pour le faire. Quand je parle d'étouffement, c'est au sens propre. Je veux respirer. Tu sais, ça te prend à la gorge et tu sens que tu vas mourir... Quitte à survivre, je ne veux pas crever. Alors, j'ai sorti mon stylo de ma poche-révolver ! J'espère que les autres immigrés vont suivre. De toute manière, ou on s'en sort, ou on disparaît. Les gens vont repartir chez eux et ceux qui ne veulent pas repartir, parce qu'ils ne savent pas où aller, ils crèveront.

F.A. : Où sont plantées tes racines ?

M.C. : Je suis un homme de nulle part. Je suis immigré. Je crois que je pourrais vivre n'importe où pourvu que ce ne soit pas un pays trop froid. Mes racines, je les ai laissées au bidonville de Nanterre. Quand Médjid, le héros du « *Thé au harem* » pense à ses racines, c'est la déprime. Les racines, elles poussent là où on a pris conscience de quelque chose. Dans mon village algérien, je ne me rendais compte de rien. Je pensais que le monde entier vivait comme moi. Dans le bidonville, j'ai appris les différences. Mon peuple, c'est le peuple immigré.

F.A. : Qu'est-ce que l'identité ?

M.C. : L'identité, c'est se sentir bien dans sa peau, d'abord. L'identité, c'est se rencontrer, se trouver. L'identité, c'est se connaître.

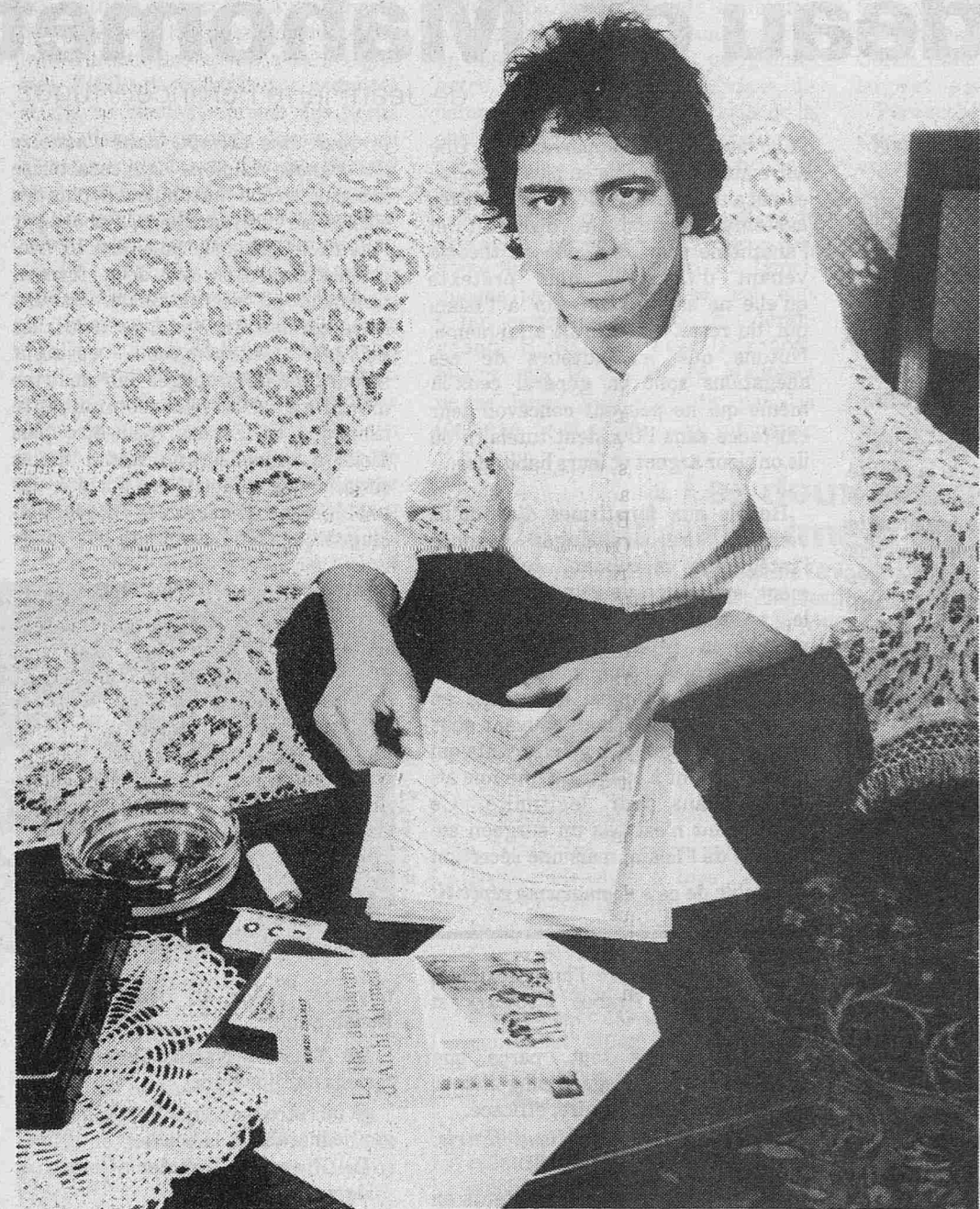
F.A. : Et le racisme ?

M.C. : Le racisme, c'est mon réveil. Le déclic. Quand tu es dans un rêve, ou un fantasme, tout d'un coup, paf ! On te fait une allusion raciste. C'est l'agression !

F.A. : Entre les premiers écrits et « Le Thé au Harem », que s'est-il passé ?

M.C. : C'était les galères... Je suis sorti de la zone à 22 ans, mais je bossais en usine. Je suis toujours mécano dans une petite usine de Paris. Et puis, pendant des années, j'ai fabriqué mon art dans ma tête. Avant d'écrire, on gamberge longtemps. J'ai traîné partout, parce que je voulais comprendre, connaître. C'est pour cela aussi que je suis devenu éducateur.

« *Mes racines, c'est la déprime, je les*



F.A. : Quel est le moyen de s'en sortir ?

M.C. : Les immigrés de la seconde génération ne savent pas ce qu'ils attendent. Ils ne peuvent s'en sortir que par l'art. En inventant leur propre culture, en la vivant. Comme l'ont fait les noirs américains. Il est temps qu'il y ait une culture immigrée, un folklore immigré. Le problème est que ces jeunes ont besoin d'éclaireurs. Il faut des mecs qui foncent.

F.A. : Tu connais l'Algérie ?

M.C. : Quand je suis parti, j'avais sept ans. Et je n'y suis retourné qu'une seule fois, quand j'avais treize ans. Tout me paraissait petit. Qu'est-ce que j'ai pleuré en arrivant à la gare de Maghnia ! J'embrassais tous mes cousins, il y en avait trente ou quarante, et je pleurais ! A l'époque, j'ai retrouvé ma place assez vite. Aujourd'hui, je ne sais pas si on m'acceptera, si je débarque.

F.A. : L'Algérie, c'est important pour toi ?

M.C. : C'est important. Quand tu rejettes quelqu'un, tu t'en vas parce que tu n'as plus rien à apprendre avec lui. Tu te dis : « *Je vais voir autre chose* ». Tu t'en vas seul, et tu est perdu. Mais tu sais qu'il y a toujours quelqu'un, quelque part, qui t'attend. Je n'ai pas rejeté l'Algérie. On m'en a extirpé. Et j'espère qu'elle m'attend ? Peut-être qu'un jour, je vais y aller. Des fois, j'ai envie d'y retourner pour y vivre...

F.A. : Quels sont les rapports des jeunes immigrés avec leurs parents ?

M.C. : J'ai de bons rapports avec les aînés parce que j'écoute tout le monde. Mais j'en ai voulu à mes parents de m'avoir emmené en France. Si j'étais resté en Algérie, j'aurais été peut-être bien, je n'aurais peut-être pas eu besoin de m'exprimer... Ce qui me dérange avec la génération des premiers immigrés, c'est que la majorité d'entre eux voudrait que leurs enfants soient ce qu'ils sont ou ce

qu'ils ont été. A la maison, c'est tout le temps : « *Attention, ne fais pas ci, parce que tu es un Arabe... Ne fais pas ça... N'oublie pas que tu es musulman !* » Dans la rue, le gosse se retrouve carrément dans un autre monde que les parents ignorent. Il est déchiré et c'est ce déchirement qui me dérange. C'est ce déchirement qui fait souffrir les jeunes.

Propos recueillis par Farida Ayari

ai laissées au bidonville de Nanterre ».

Le radeau de Mahomet

de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz,

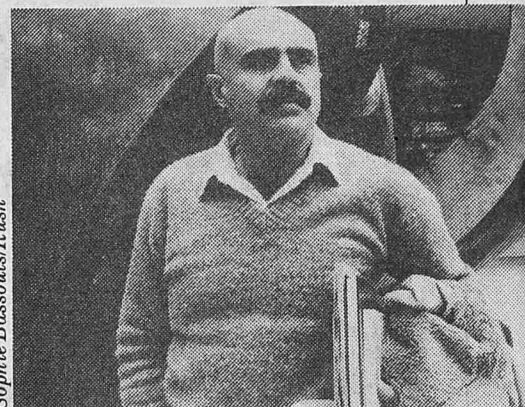
Sous ce titre, Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, correspondant au journal Le Monde, depuis longtemps familier du Maghreb et du Machrek, nous donne un ouvrage tonique qui présente toutes les garanties d'un travail mûrement réfléchi.

Elaboré à partir d'une connaissance approfondie de la réalité arabo-musulmane, de témoignages multiples et d'une importante documentation. Par sa démarche et sa lucidité, il se situe à l'opposé des thuriféraires occidentaux de l'Islam, ces « Turcs de profession » qui ont décrété une fois pour toute que l'Islam est irréprochable, qu'il ne saurait engendrer ni intolérance, ni injustice, ni racisme, ni exploitation économique... Il s'élève avec force contre ceux qui déniaient tout droit de regard critique sur l'Islam aux non-Musulmans. Il est du devoir de tout homme de progrès de dénoncer les atteintes à la liberté et les entraves à l'épanouissement de

l'homme là où elle apparaissent. Une autre attitude, de plus en plus répandue et tout autant irrecevable, consiste à jeter systématiquement le discrédit et l'anathème sur toute idée ou théorie venant d'Occident sous prétexte qu'elle ne saurait convenir à l'Islam qui, du reste, se suffirait à lui-même. Notons que les auteurs de ces allégations sont en général ceux-là même qui ne peuvent concevoir leur existence sans l'Occident tutélaire où ils ont leur argent et leurs habitudes.

Hostile aux fanatismes d'où qu'ils viennent, Péroncel-Hugoz dénonce l'intégrisme musulman, ce mouvement, synonyme de régression morale, né à Ismaïlia en 1928-29, qui, malgré la répression nassérienne, refait surface, plus menaçant que jamais, gagnant ainsi de proche en proche le Dar al-Islam, souvent sous l'oeil complaisant des gouvernants qui ne se décident à réagir qu'une fois attaqués dans leur légitimité. Ce mouvement n'est pas un surcroît accidentel de l'Islam, mais une sécrétion inévitable de ce « dogmatisme répétitif

presque sans exemple dans l'histoire des grandes religions » qui caractérise la société arabo-musulmane depuis des siècles, servi, à notre sens, d'abord par l'étouffoir colonial, puis par le néo-colonialisme sous ses deux formes, nationale et internationale. Suivant leurs coreligionnaires à la trace, les « Frères Musulmans » essaient aujourd'hui de propager leur doctrine mortifère dans la communauté islamique de France, peut-être plus facile à influencer en raison de sa situation de minorité en butte à des problèmes d'insertion. Péroncel-Hugoz qui voit l'avenir de la France



Sophie Bassouls/Rush

NOTES DE LECTURE

□ **Maupassant au Maghreb** : au soleil, la vie errante.

Présentation par Denise Brahimi. Ed. Le Sycomore.

Enfin réunies, voici les chroniques maghrébines de Guy de Maupassant, écrivain-journaliste.

Entre 1881 et 1890, Maupassant voyage en Algérie et en Tunisie, pour le journal Le Gaulois, à qui il envoie régulièrement le récit de ses voyages dans deux pays qu'il découvre à dos de cheval, sous la tente... comme un véritable reporter de guerre. Il veut, dit-il « comprendre l'âme arabe » et critiquer les erreurs et les exactions de la colonisation qui écrase, exproprie, méprise les populations autochtones. Malgré sa clairvoyance et sa perspicacité, Maupassant n'abandonne pas sur le terrain et dans ses analyses, les préjugés de son époque contre les

juifs usuriers, contre l'homosexualité et contre les Arabes « voleurs et paresseux... ».

A lire malgré tout, parce que Maupassant a un regard singulier et une écriture simple, claire, efficace.

□ **Asigner** : chez Publisud (Paris, 25 rue de l'Espérance, 75013).

• Une série de livres pour enfants en français et en arabe avec cassette en arabe, sur l'histoire de l'Islam, depuis Mohammed jusqu'à l'Emir Abdelkader en passant par l'Iman Ali et les grands Califes musulmans du monde Arabe de l'Egire à la fin des Califats. Une vingtaine de livres faciles à lire qui se présentent comme des entretiens suivis entre un père et son fils.

• Une série de contes populaires pour enfants :

De Rabah Belamri : Les graines de la douleur, La rose rouge,

des contes algériens où le chiffre 7, les ogres et les ogresses font des apparitions constantes et jamais en-

nuyeuses grâce au beau texte de Rabah Belmri.

De Youssef Nacib : Contes Algériens du Djurdjura, où on retrouve toujours le roi, le berger, le marabout, la veuve...

De Francine Douvrie : Contes et légendes d'Indonésie,

un continent oublié ici. 13.600 îles, 110 dialectes, 150 millions d'habitants, où se mêlent bouddhisme, hindouisme et Islam. Un voyage dans les contes pour mieux comprendre des traditions millénaires.

• Pour les poètes et les érudits :

De Jean Déjeux : La poésie Algérienne de 1830 à nos jours (1960)

le genre littéraire le plus vivace au Maghreb, la poésie, un genre moribond de ce côté-ci...

Une réédition augmentée d'une bibliographie importante et d'un index des noms propres par chapitre.

L.S.

dans le métissage et dans la rencontre des cultures nous convie à un surcroît de vigilance. Il ne fait pas de doute que les virulents prônes du cheikh égyptien Kichk -enregistrés sur cassettes et qui se vendent comme des petits pains dans le monde arabe et en Europe- sont plus de nature à dresser les hommes de confessions différentes les uns contre les autres qu'à favoriser entre eux une communion fraternelle.

« *Le Radeau de Mahomet* » démythifie toute une vision idéalisée de l'Islam, pernicieuse dans la mesure où elle occulte la réalité. L'histoire des Coptes et leur douloureuse situation présente, telles qu'elles sont exposées dans ce livre, avec impartialité, en disent long sur les vertus de tolérance des autorités musulmanes à l'égard des communautés minoritaires vivant sous leur coupe. L'auteur aurait dû ajouter que les minorités, que ce soit en Orient ou en Occident, ont toujours servi et servent encore de boucs émissaires aux pouvoirs en place dans les moments d'incertitude politique. Certains slogans de la dernière campagne municipale en France sonnent encore à nos oreilles d'une manière inquiétante.

Comme les autres sujets traités dans ce livre, la situation de la femme, autre plaie de la société arabo-musulmane, donne lieu à une étude serrée. Nous apprenons, par exemple, que l'excision touche environ 85% des Égyptiennes (sans distinction de confession) et que cette mutilation sexuelle qui n'est rien moins qu'une atteinte au droit au plaisir de la femme est souvent vécue dans la conscience égyptienne (sans distinction de sexe) comme le signe de la vraie féminité. Cependant, dès qu'il aborde le problème du voile et de la polygamie, J-P. Péroncel-Hugoz reprend à son compte certaines

images convenues du machisme. Le voile cerne les formes de la femme pour la rendre plus séduisante -est-elle un objet de vitrine- ?, et la polygamie, outre qu'elle évite aux infirmes de demeurer vieilles filles -quel sens de la charité !- est justifiée par l'argument spécieux que l'homme reste plus vert que la femme.

En conclusion, ce livre au style vif et agréable, fourmillant de textes rares, d'anecdotes significatives, de témoignages sans complaisance, est tout à fait enrichissant parce que dérangeant. Soutaitons avec Péroncel-Hugoz que le radeau de Mahomet ne se laisse pas engloutir par les ténèbres de la charia, « loi intangible

depuis 15 siècles », mais qu'il aborde très vite à une terre de vie et d'espérance conforme « à l'esprit du Coran dans ce qu'il a de simple, de large et de généreux ».

Péroncel-Hugoz nous annonce pour l'automne prochain un livre bien argumenté dans lequel il s'interroge sur la mort de son ami, le poète algérien Jean Sénar, mystérieusement assassiné à Alger dans l'été 1973, peut-être par les Frères Musulmans.

Rabah Belamri

Jean-Pierre Péroncel-Hugoz : « *Le radeau de Mahomet* », lieu commun, Paris, 1983, 243 pages, 69 F.

« Les deux mères de Guillaume Imaël Dzwatama »

Le père attribué à Guillaume Ismaël revient après quelques années (à la fois mystérieuses et clandestines) dans son pays. La femme qu'on lui avait donnée se prépare à le (re)trouver et à vivre enfin en sécurité. Toute la famille se réjouit de ces retrouvailles, jusqu'à l'instant où on comprend que Jean-François a épousé une femme blanche qui va vivre avec lui et leur enfant hors du village, hors du vaste champ familial.

La blonde Marie-Pierre a vécu aux côtés de Jean-François pendant ses années d'étude et de militantisme (de gauche évidemment). Elle représente un peu l'image de la femme émancipée et volontaire. Mais elle sera bien vite confrontée à la réalité de la société d'accueil.

L'inflation, l'incurie politique, la corruption et les pièges que tend la société africaine à tous ces cadres d'un état-nation. Les marges de manoeuvres se réduisent d'autant. On ne peut plus réagir comme du temps où le couple était à l'extérieur face aux contradictions et aux injustices. Car on devient rapidement agent et instrument.

La meilleure volonté de Marie-Pierre ne suffit pas. Sa brusquerie, son ignorance et sa suffisance sont parfois insupportables. Tout se retourne contre elle. Même par rapport à Jean-François tout se dédouble.

Mais chose curieuse. Marie-Pierre l'européenne, la blanche semble représenter la conscience de cette Afrique en déroute.

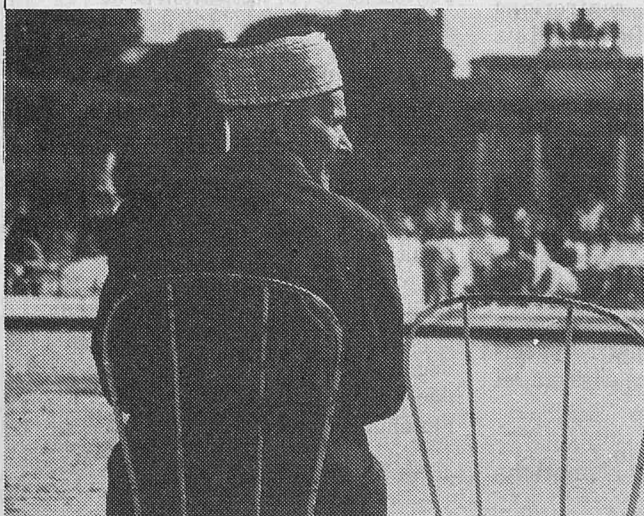
Mongo Bédi en a fait en tout cas ce personnage ambigu qui interpelle, même si elle porte en elle le modèle de cet occident, responsable de la colonisation et de ce qui suivra. Mais on arrive difficilement à résoudre la question de savoir pourquoi c'est la femme blanche qui en est la plus consciente ?

A moins de considérer les personnages féminins du roman comme autant de symboles futurs de la libération. Il n'est qu'à voir les personnages d'Agathe et de Marie-Pierre qui sont les plus authentiques et les plus sincères. La frontière n'étant plus alors africain et européen, mais bel et bien femme-homme.

La femme étant la conscience, la générosité et la simplicité. Et seuls Marie-Pierre et Agathe ont réussi à passer un message positif à travers un enfant ou un homme. On attend la suite...

L.M.

« *Les deux mères de Guillaume Ismaël Dzwatama* » de Mongo Bédi. Editions Buchet-Chastel.



Lettre ouverte à un looser

Les Sacrifiés
d'Okacha Touita

« **L**es Sacrifiés » d'Okacha Touita est pour ma génération née dans la tourmente de la guerre, comme une claquette dans la gueule. Touita nous dévoile une partie de l'histoire de nos parents. Cette histoire restée secrète pour je ne sais quelle raison. Pourquoi Père, ce silence sur ton passé. Je revais de héros et c'est dans les bandes dessinées que je les ai trouvés. Ce film, père, te réhabilite. Je t'avais rejeté, toi et tes sacrifices. Tu t'es battu pour ton pays, l'indépendance obtenue, tu es encore là au fin fond des mines du Nord. Tu as certes retrouvé ton Honneur, ta dignité mais tu as laissé ton âme de l'autre côté de la Méditerranée. Je t'ai rejeté parce que tu ne représentais plus rien pour moi... Tu t'es tu sur ta guerre, sur ta lutte au sein de la Fédération de France du FLN. C'est ce film qui m'a replongé très loin dans mon enfance. J'avais quatre ans alors et nous habitions à la lisière de la vie dans ces baraquements, au coeur même du ghetto. Nous y étions bien entre nous malgré les contrôles incessants des flics. Tu travaillais le jour dans le noir le plus complet et la nuit tu plongeais dans le monde de la mort.

Pourtant il a fallu

« Les Sacrifiés » pour que j e découvre ton passé. Tu t'es battu dans ce pays pour ta liberté, ce pays pour ta liberté, ce pays dont tu extrais maintenant la vie des veines de cette terre. Avec le tem-

ps vous êtes devenus toi et les autres frères de sang comme le dit David Rousset dans « l'Univers concentrationnaire » : « Des hommes sans conviction, hâves et violents ; des hommes porteurs de croyances détruites, de dignités défaits ; tout un peuple nu, intérieurement nu, dévêtu de toute culture, de toute civilisation, armé de pelle et de pioches, de pics et de marteaux, enchaîné aux lorens rouillés, perceur de sel, déblayeur de neige, faiseur de béton ; un peuple

mordu de coups, obsédé de paradis, de nourritures oubliées, morsure intime des déchéances tout ce peuple le long du temps ».

Qu'as tu gagné, certes l'Algérie libre et indépendante dont tu n'as pas profité mais 100% de silicose et des enfants nés dans les coronas du Nord. Des enfants qui ont grandi dans la langue de Molière et de Cafougnette. Nous sommes devenus chtimi. L'école nous a appris la négation de ta culture,



Ci-dessous, Miloud Khetib (Mahmoud) et Djamel Allam (Chapara)



être arabe était un honte, il fallait s'assimiler ou se marginaliser. Tu te disais en transit, tu disais que bientôt nous rentrerions au Pays. Mais l'Algérie terre promise, est devenue

un mythe. Nous avions grandi trop vite et nous ne connaissions toujours pas ton pays. Mais père, sache que ton sacrifice n'a pas été inutile. La dignité retrouvée, nous sommes algériens n'en déplaie aux marchands de la haine raciale ; nous sommes les algériens de France. Et comme le poète palestinien Mahmoud Daiwich, « J'inscris, je suis arabe ». Un arabe, dans ce pays qui est le notre.

M Nemmiche

« **L**es Sacrifiés », premier long métrage d'Okacha Touita, nouveau regard sur la lutte de l'indépendance algérienne. Une nouvelle lecture qui étonne quand on sait l'importance thématique de la guerre d'Algérie dans le cinéma algérien. Touita met pour la première fois, en scène la lutte fratricide FLN/MNA dans l'immigration. Une brèche dans un mur de silence qui dérange. Résultat : ce film « algérien » obtient le prix Georges Sadoul 1981 dans la catégorie film français...

« Mon film parle des gens qui n'ont pas eu la gloire d'être des héros. Des gens qui se sont fait avoir après l'indépendance : les oubliés de l'histoire.

Ce film est un assemblage d'anecdotes de vie d'ancien militant de la fédération de France du FLN. C'est aussi l'histoire réelle de mon

frère. J'étais fasciné par des histoires qu'on me racontait sur le bidonville de Nanterre en particulier de la rue Tartarin, des violences quotidiennes entre le FLN/MNA. J'étais aussi fasciné par l'organisation du FLN, la façon dont l'argent était cotisé. A cette époque il existait une entraide, une solidarité, ce qui explique l'efficacité de l'organisation de la fédération de France. J'ai eu envie de raconter tout cela et surtout la vie de mon frère. Mon personnage n'est pas unique, il en existe des milliers comme lui. Il passe dans l'histoire comme une espèce de fatalité (le mektoub). Ils sont pris dans un engrenage, dans une spirale de violence », nous dit Okacha Touita.

Ce film pudique ou se mêle tendresse et violence est un constat de la plus dure, la plus cruelle et la plus déchirante des guerres de décolonisation au sein de l'immigration algérienne.

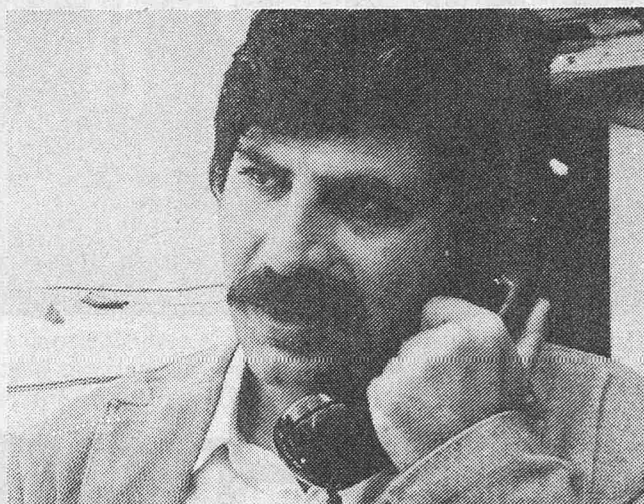
M.N.

« Beyrouth, la rencontre » de Borhane Alaouié

La mémoire meurtrie



Zeina : une amitié enlisée dans un non dit.



Haydar : un désir refoulé.

En 1977, Beyrouth est engluée dans la guerre civile depuis deux ans. La guerre a beau détruire et anéantir, la vie continue à suinter de tous les pores des immeubles et villas en ruine.

Les ordures jonchent les rues et semblent être devenues l'élément principal, la caractéristique de cette ville qui fut belle et gaie. « *Beyrouth, la rencontre* », troisième film de Borhane Alaouié, démarre au petit matin sur un ramassage de débris. Un symbole de l'obstination de la vie que cette collecte de déchets dans ce paysage désolé de murs éventrés et criblés de balles. La précarité de l'environnement, l'allure, et les vêtements des personnages le montrent : Haydar, le héros, son frère, sa femme et leur enfant ne sont pas de la ville. Ils viennent d'un village du Sud-Liban. Fuyant la guerre des montagnes, ils plongent dans la guérilla urbaine. Ce sont des immigrés forcés, des réfugiés de l'histoire.

Soudain, l'événement naît d'une information parue dans un quotidien du matin : « *Les relations téléphoniques entre Beyrouth-Est et Beyrouth-Ouest sont rétablies* ». Le premier geste de Haydar est de se précipiter sur un téléphone pour appeler Zeina.

Haydar a connu Zeina sur les bancs de l'université. Ils n'appartiennent pas au même monde. Mais leur jeunesse, leur fougue et leurs rêves font fi de ces

différences confessionnelles et sociales qui minent la vie libanaise. Le téléphone sonne dans une villa élégante et cossue, entourée de verdure, qui fait comme une carapace pour protéger ou amortir les agressions de la guerre. Zeina décroche. Le contact est mis. Zeina et Haydar vont-ils pouvoir se rencontrer, se revoir ? Vont-ils renouer cette amitié amoureuse où le désir refoulé, réprimé est enlisé dans le non-dit ?

Un premier rendez-vous est pris. Ils se ratent à cause d'un événement futile, un embouteillage. Mais, dans le contexte de Beyrouth en guerre, déchirée, divisée, cette futilité prend une dimension inhumaine. A cause de la guerre, un simple embouteillage, devient poison. Mais il faut bien que Haydar et Zeina se parlent, se racontent leur guerre, leurs angoisses et, s'ils en ont encore, leurs espoirs. Car, demain, Zeina sera loin. Elle s'envolera vers l'Amérique. Une fois de plus, la fuite dans l'exil est l'expression du refus de la guerre. Comme dans « *Les petites guerres* » de Maroun Baghdadi qui a été tourné après « *Beyrouth, la rencontre* ». Pour se parler, exorciser la tragédie qu'ils

subissent, ils vont chacun se confesser à une cassette qu'ils échangeront à l'aéroport. L'enregistrement va pallier l'absence de dialogue direct.

Le texte de « *Beyrouth, la rencontre* », écrit par Ahmed Beydour également auteur du scénario, est vibrant d'émotion et de poésie. Les deux personnages, murés dans leurs univers respectifs, vont se livrer pendant une nuit à un délire verbal. Zeina et Haydar se racontent et, par là, racontent deux facettes, deux aspects du Liban. Au fur et à mesure que leur mémoire s'imprime sur la bande magnétique, se forge dans l'esprit du spectateur une réflexion sur la guerre qui n'épargne rien et accentue les divisions. C'est probablement pour cela que Haydar, arrivé très tôt à l'aéroport, repartira vers Beyrouth meurtri et jettera sa cassette, sa mémoire par la fenêtre du taxi. A quoi bon parler à Zeina ? A quoi bon témoigner ? Chacun a vécu sa déchirure dans la solitude. La guerre n'épargne rien, et encore moins l'esprit de l'homme.

**Farida Ayari
(M.F.I.)**



La blackisation :

Allez-donc savoir pourquoi ?

J'ai toujours aimé ce côté belles de glace pour papier couché brillant et quadrichromé de ces créatures qui, pour certains sont de rêves, pour d'autres, d'évolutives formes charnelles à la plastique plus ou moins attractive. Quand elles sont suavement vêtues ou sensuellement dénudées en des tissus légers comme un air de beauté fugace. Ouais bon : tout ça pour vous dire que j'ai assisté au défilé automne-hiver 83/84 de Nino Cerruti. Style ça y est, j'suis chroniqueur mondain. Glissent dans ces ambiances feutrées de frustrations, de belles en falballas qui font « flasher » et qui « flashent ».

Hélène Champbell, styliste chez Cerruti et d'autres, fait partie de ces rares personnes, qui, dans ce milieu très fermé, ont beaucoup fait pour imposer les mannequins noirs(es). Sterling Saint-Jacques par exemple et d'autres mannequins noirs, qui allaient faire évoluer les défilés de mode avec plus de chaleur et de rythme. Mais depuis 2/3 ans (par effets pervers de la crise ?) on a vu progressivement disparaître ces

déhanchements noirs. Allez donc savoir pourquoi ?

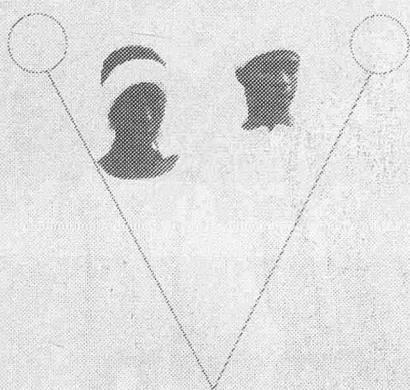
Qui dit haute couture et mannequins noires, dit Paco Rabanne, qui inaugure ce mois ci, le 22, le Centre 57. Quoiqu'on puisse dire sur les mobiles de sa blackisation, son action dure depuis quand même plus de 20 ans. Car, commencer par imposer des modèles noires, et se faire interdire de défilé sur les plus grandes places, pour aboutir 20 ans après -tel Alexandre Dumas fils- à un espace culturel pour la diaspora noire, et ben, reste plus qu'à exploiter ce haut lieu le mieux possible, chères soeurs et chers frères. Que maintenant cela soit un Blanc qui fasse cela, et que cela hérisse certains, faut quand même pas trop rêver ! Imaginer un peu un Nègre derrière ce centre, ici à Paris en France !

Bernard-Marie Koltès, parlant de sa pièce « *Combat de Nègre et de Chiens* », disait -en substance- ne pas avoir voulu faire une pièce sur les Africains, un Africain l'aurait mieux fait dit-il, mais plutôt sur les Occidentaux, entre eux, en Afrique. Ou si vous voulez les revers des effets pervers de la (dé)colonisation : c'est-à-dire, si la

(dé)colonisation a influencé dans un sens Nord-Sud sur le colonisé, et ben la réciproque est véritable à tout moment. Outre la distribution digne d'une super production, avec l'Oscar Phil Léotard -voix rauque et torturée, look à la Bogart hyper speed, admirable !-, Michel Piccoli -plus pro que jamais et géant-, Myriam Boyer -en adorable parisienne moyenne naïve et idiote, un jeu d'une vérité et une présence remarquable au milieu de tous ces hommes-, les prouesses techniques des voitures évoluant sur la scène qui n'est plus scène classique surélevée -c'est le public qui est en surélévation, sans pour autant planer-, il y a : la performance époustouflante de maîtrise technique et émotionnelle de Sidiki Bakaba qui porte le poids de toute la pièce, et l'omniprésence souple et silencieuse de Cheikh Doukouré (Bronson peut aller se payer d'autres moustaches). Bon la pièce, c'est l'histoire du flip des Blancs dominants chez les Nègres dominés. Ce flip est doublé par la réclamation -fil conducteur-révélateur de la pièce- du corps d'un ouvrier noir mort sur le chantier, par son frère (s.Bakaba),

ouvrier tué par un jeune ingénieur (Ph. Léotard), et de l'arrivée de la femme par correspondance (M. Boyer qui prend pour la première fois de sa vie l'avion pour ces contrées sauvages en plus) du chef du chantier (M. Piccoli).

Tout le monde flippe, sauf les Nègres qui jouent un rôle supplémentaire en thérapie pathologique et catharsique pour les flippés dominants. Le constat est dur et sans concession. Une mise en scène au poil, un jeu d'acteur rare, et vous restez là,



LE VENT

FINYÉ

assis deux heures sans vous en rendre compte. Deux choses ressortent : pour une fois, un auteur français donne un rôle à un acteur africain dans une pièce blanche (passez-moi l'expression, c'est de l'émotion compacte), à l'instar de comédiens français plus confirmés. Chapeau ! Deuzio : n'y a-t-il pas dans la salle d'auteurs africains capables d'écrire des pièces africaines contemporaines ou autres, pour des acteurs africains ? ! Car quand on voit la performance de S. Bakaba, et celle plus discrète de Ch. Doukouré, quand même ! Allez donc savoir pourquoi ?

Vinette Carroll fait partie de cette génération noire américaine qui dans les années 20/30 allait vivre le mouvement de la Renaissance Noire (Black Consciencism), avec les Langston Hughes Garvey, J.J. Johnson, Leroi Jones, Satchmo, Lays be good, Harlem Swing, etc. Elle avait déjà mis en scène « *Black Nativity* » de L. Jones, et elle récidive avec cette comédie musicale. Dans cette pièce, « *Tu as les bras trop court pour boxer avec Jésus-Christ* », J.C. est noir. Et pour cause, si Dieu le Père le fils et le Saint-Esprit est universel, et ben, il ne peut pas être tout le temps blanc

comme neige. On peut trouver le thème de la foi ringard et juger qu'il y a mieux. C'est oublier la longue tradition du Negro-Spirituals et l'amour du culte de la Foi chez l'Ame noire. Surtout qu'actuellement la Foi bat de l'aile malgré la prolifération des sectes et les voyages de Jean-Paul II. Chorégraphies, costumes, décors, chants, musique sont irréprochables. Si vous aimez le genre, ça baigne. « *Tu as les bras trop courts...* », c'est l'équivalent américain du « Faut voir à ne pas péter plus haut que son c... » français. Alors si J.C. noircit, faudrait voir à colorier ses pets. Allez donc savoir pourquoi.

« *Finyé* », « *Le Vent* » est le dernier film de Souleymane Cissé. C'est une histoire d'amour entre deux jeunes lycéens de classe sociale différente, symbole d'une union à faire entre deux conceptions de la société africaine pas forcément conflictuelles. Enfin mieux vaudrait qu'elles ne le soient pas, si il est vrai que le but recherché est pour une meilleure société africaine. Lui (Fousseyni Sissoko) petit-fils d'un cheftrado (Ismaila Sarr) digne et intègre, elle (Goundo Guissé) gracieuse fille du gouverneur local dur et sans pitié (Balla Moussa Keita) assoiffé et aveuglé de pouvoir. Comme le méchant gouverneur ne peut atteindre dans sa dignité l'intègre grand-père, il cherchera à l'atteindre en son point le plus sensible, son petit-fils chéri. En plus sa propre fille est fan du rejeton

en question. Alors ? Il n'aura pas son bac et ira se rafraîchir à l'ombre des géoles locales. Dans cette belle histoire d'amour bien interprétée et filmée (exemple, la scène de la raffle au lycée par les militaires), on ne peut qu'être satisfait de la place donnée à la jeunesse, ses problèmes et ses aspirations, rarement abordés et exposés. Alors que les 0 à 30 ans représentant environ 50% de la population de nombreux pays. Allez donc savoir pourquoi. Sortie le 20 avril.

Manu sera avec Don Cherry au Casino de Paris le 21. Et c'est un mélange explosif : y'a qu'à demander aux spectateurs présents en décembre dernier à la Maison des Arts de Créteil. En rupture de contrat avec son ancien producteur qui a fait sortir une version de « *Soul Makossa* » juste avant la rupture -quelle délicate attention !-, il sort sa version. Bon, pas de quoi biffer les baffles de vos chaînes, mais mais, il est actuellement en procès avec Michaël Jackson qui a repris « *S.M.* » en « *Wanna be started something* », en omettant -quel lunatique !- le nom de qui de droit ! C'est du joli.

Et si ça ne vas toujours pas, et ben faites la grève de la faim, vous serez reçu à l'Elysée et à Matignon. Ce qui ne pourra qu'apaiser vos angoisses. Allez donc savoir pourquoi.

Henri Kala-Lobé

Publicité

négrissima

POUR CEUX QUI AIMENT LES CHEVEUX CREPUS ET FRISES

NEGRISSIMA PRODUIT DE COIFFURE DE QUALITE

SALON DE COIFFURE
INSTITUT DE BEAUTE

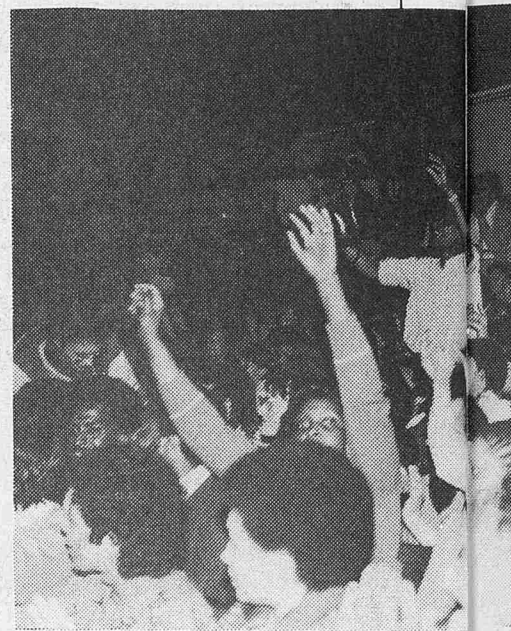
Joseph
ouffret

62 rue Claude Bernard 75005 Paris
Tél. : 535.44.88 M° Censier-Daubenton



Quatre jours à Paris, une nuit au Printemps de Bourges : c'était le premier contact du groupe martiniquais Malavoi avec la France.

Un public tantôt hypnotisé, tantôt survolté est venu entendre et voir ce groupe qui fait fureur aux Antilles.



Malavoi

Musiciens de demain

SANS FRONTIERE : Pouvez-vous nous faire un historique du groupe ?

MALAVOI : L'orchestre existe en tant que tel depuis 1968. Avant nous n'étions qu'un groupe de copains. C'est en 1968 que nous avons décidé d'enregistrer notre premier disque. Nous avons fait une dizaine de 45 tours et cinq 33 tours. Nous avons ensuite animé des bals et donc été contraints d'ajouter des cuivres pour augmenter le volume sonore de notre musique. Car le public de bal est un public qui a besoin de plus de sons. Il est plus consommateur qu'amateur de nuances. Mais peu à peu nous avons dévié de la ligne que nous nous étions assignée au départ. La musique que nous faisions et les conditions dans lesquelles nous la faisions ne nous plaisaient plus. Alors nous avons décidé d'arrêter en 1977, sans espoir d'ailleurs de recommencer un jour. Cinq ans ont passé. Chacun de son côté a eu d'autres expériences musicales, nous avons mûri. Et l'année dernière, nous avons décidé de reprendre sur des bases plus solides et avec plus de détermination.

S.F. : Lors des concerts, lorsqu'on regardait le public on le voyait satisfait et on avait l'impression

qu'il connaissait la musique que vous faites. Que pensez-vous alors de l'idée reçue selon laquelle il suffit de donner aux Antillais de la musique qui swingue pour qu'ils soient contents ?

M. : Ce n'est pas un problème antillais. Partout dans le monde, il y a ceux qui ont une formation musicale et il y a ceux qui n'ont aucune éducation musicale et qui fréquentent les bals par exemple, et sont habitués à la musique de danse. C'est cette différenciation qu'il faut établir que ce soit aux Antilles ou ailleurs. Aux Antilles, cela existe étant entendu que d'une manière générale la musique de bal n'est pas nécessairement différenciée, nuancée pour faire « chauffer » un public.

S.F. : Par rapport à votre choix de faire la musique recherchée que vous faites, quelles sont vos relations avec ce public populaire de bal qui est majoritaire ?

M. : Notre choix est de réconcilier ces deux publics, de donner dans la même musique ce qui convient à chacun. Notre idéal est de jouer aussi bien pour ceux qui ont une oreille musicale formée que pour ceux qui au contraire ne sont sensibles qu'au rythme. C'est ainsi que nous voulons que notre message soit perçu.

S.F. : Que dit le public populaire de bal ?

M. : Il nous semble que notre message est bien reçu. Toutes les fois que nous avons joué, les deux publics trouvaient leur compte et nous sentions que nous arrivions à réconcilier la musique d'écoute et la musique de danse. Jusqu'ici c'était une antinomie et c'était absurde.

S.F. : Je vois ce que vous voulez dire, mais lorsque par exemple, je vous entends jouer *La Filo* qui est une musique de danse et que je vois le public apprécier très chaleureusement des solos de piano ou de basse, je me dis que ce public aime le jazz et qu'il connaît cette musique.

M. : Les gens aiment les chœurs jazzy et tous les publics aiment les performances et les solos.

S.F. : Certes. Cela semble évident lorsqu'il s'agit d'un solo de percussions, mais lorsqu'on voit le public antillais très réceptif au funk, comme au boléro de Ravel que doit-on en déduire ?

M. : C'est ainsi que nous voulons que notre musique soit reçue et nous y mettons le maximum de soins. Mais le solo est quelque chose de démonstratif et le public aime que l'attention soit attirée sur un seul musicien.

te musique ?

M. : En Martinique, nous sommes touchés par toutes les musiques aussi bien caribéenne, que le jazz des Etats-Unis, le classique européen. Et nous tenons à maîtriser toutes ces formes musicales. C'est pour nous quelque chose de normal que de jouer Hampton, Ravel, Boilaville pour peu que cela s'entende bien.

S.F. : *Mais cela semble être une synthèse originale et nos différentes formes de musique côte à côte ?*

A gauche, une foule qui vibre ; violoncelle : J. Lagier ; violons : J.P. Soïme, C. De Négri, E. Césaire, P. Borry ; batterie : Denis Dantin ..

M. : Notre idéal est de les réconcilier toutes sur notre musique. Nous voulons que notre biguine soit aussi bien une musique d'écoute qu'une musique de danse. Notre matériau, notre métier à tisser c'est la musique locale. Par contre lors des concerts nous jouons pour un public qui a toujours été traversé à la fois par le jazz, la salsa, le charleston et la culture française. Par conséquent dès le départ, nous sommes appelés à être

M. : Le problème est universel. Actuellement toutes les cultures sont appelées à se pénétrer. Avec le développement des communications, la télé, les échanges culturels, les festivals, les cultures se mélangent. Et nous, nous ne faisons pas de nombrilisme. Nous sommes partisans de ce mélange. Sans perdre ce qu'on a de propre, sa spécificité, il faut être partisan de l'ouverture, de l'échange. Nous étions en Colombie il y a peu de temps et nous y avons porté la biguine.

S.F. : *Comment cela s'est-il passé ?*

M. : Au départ, nous étions défavorisés. Les Colombiens ne savaient pas qu'il y avait un pays qui s'appelait la Martinique. Ensuite, il y avait à ce festival sur quinze pays invités deux grandes familles : la famille hispanophone et la famille anglophone. Personne ne parlait français, voire créole. Pèson' pa konet' nou. C'était un handicap énorme. Mais lorsque nous avons joué, il y avait 7.000 personnes. C'était le délire, la presse colombienne a été très élogieuse. Et à cette occasion nous avons fait connaître la Martinique et sa musique. Nous avons rencontré des

Cubains, des Portoricens. Nous avons découvert qu'il existait par exemple à Aruba une mazurka comme la nôtre. Ainsi nous sommes partisans de cette ouverture sur le monde tout en gardant certaines valeurs culturelles spécifiques.

Interview par

Aline N'Goale

S.F. : *Et vos relations avec l'émigration antillaise en France : sont-elles le fruit du hasard d'une tournée ou est-ce un contact voulu avec les Antillais d'ici ?*

M. : Il y a deux choses en fait. Il y a un commerçant qui nous demande de venir afin d'en tirer un profit. C'est évident et normal. Ensuite, il y a notre désir de porter à nos frères un peu de chaleur de la Martinique. Nous sommes très contents de les retrouver. Chacun de nous a ici un parent, un ami, un frère dans cette émigration.

Ce sont des retrouvailles à n'en plus finir et il n'y a aucune différence entre ceux d'ici et ceux de là-bas.

S.F. : *Comment arrivez-vous à marier Lionel Hampton, Ravel, Lopez, Boilaville, le jazz, le boléro, la biguine, le quadrille ? Et que voulez vous dire en jouant cet-*

...Leader-piano : Paul Rosine ; basse : J.M. Albicy ; percussions : Nicol Bernard ; chanteur : Ralph Thamar.

une synthèse de toutes ces influences. Ce n'est donc pas étonnant que nous envisagions de jouer de la musique

latino-américaine avec une note jazzy et que le public la reçoive exactement de la même façon que nous la sentons et que nous l'exprimons. Sans perte.

S.F. : *Que pensez-vous de l'avenir de votre musique ? L'avenir est-il à la synthèse ?*

Publicité

Stages en Informatique

I.F.A. Forme à Paris

OPERATRICE I.B.M.

OPERATEUR

PROGRAMMEUR

Ouvert toute l'année

Cours IFA : 770.01.11

63, rue du Faubourg Saint-Denis

Trio « Madjesi »

L'été des retrouvailles



Matadidi

**Matadidi Mabele Buana
Kitoko Mario, Bonghat
Tshekabu alias Sinatra, Loko
Massengo Djeskain.
Trois noms. Trois étoiles.
Un trio. Un orchestre.**

On ne dira jamais assez du célèbre trio de l'Afrique Centrale qui a embrasé l'Afrique, entre 71-76. Avant de disparaître tel un météore, de la scène. Au moment même où la musique africaine qu'elle a enrichie de l'expérience originale de ses ténors, attendait encore beaucoup de ces derniers.

En 68, ils avaient aidé Kimuangana Verkys à monter l'orchestre Vévé qui, on s'en souviendra, doit son triomphe au talent de ces trois jeunes artistes-musiciens, frais émoulus de trois de ces jeunes formations musicales qui foisonnent alors dans la capitale zaïroise.

1971. Conscients de leur valeur, ils réalisent qu'ils n'avaient que trop servi autrui et que le moment était venu, de tenter leur propre aventure. Après tout n'ont-ils pas les atouts nécessaires pour se débrouiller seuls ? La jeunesse, le talent, la voix, le dynamisme. Bref, tout ce qu'il faut pour réussir, quoi !

Dès lors, tout était arrêté. Ils décident donc de quitter le Vévé en bloc. Ce départ inattendu déclenche un tollé qui est vraiment à la mesure de l'admiration que les mélomanes vouent déjà à ces trois « feux-folets » qui font déjà l'unanimité. Des chansons fétiches comme « Fifi Solange » de Saak Saakul et « Sosoliso » de Mario sont, à coup sûr, les prémisses d'une carrière prometteuse.

Les « enfants terribles » de l'Afrique Centrale seront à Paris en septembre.

Mario, Saak Saakul et Djeskain se mettent donc au vert. De leur « maquis », ils rapporteront une surprise de taille : un orchestre qui est baptisé du nom de « Sosoliso », en souvenir du célèbre tube de Mario qui est resté longtemps en lice au hit parade de la chanson zaïroise. Ainsi, comme cette envoûtante chanson, l'orchestre Sosoliso sera un véritable foudre de guerre qui n'aura aucun mal à se tailler une place de choix parmi les grands orchestres qui se disputent le leadership à Kinshasa et à Brazzaville.

On a vu le Sosoliso et son trio enflammer les foules partout en Afrique. On a vu aussi des milliers de jeunes gens s'arracher les cheveux et verser, attendris, de chaudes larmes au cours des spectacles émouvants offerts partout en Afrique, par cet ensemble. Les communautés africaines des capitales européennes comme Paris et Bruxelles n'ont pas échappé à la vague Madjesi. Il est vrai que même l'oreille la moins sensible ne pouvait rester indifférente à la magie ensorcelante des chefs-d'œuvre comme « Madjesi », « Photo ya Madjesi », « Obosani bay voyages », « Buteur », « Moseka », « Bilingages », etc...

Pareil succès ne pouvait qu'inquiéter et faire des envieux alentour. Le trio avait signé son arrêt de mort et ne pourra pas braver la machine infernale qui s'était levée contre lui pour l'écraser. Les jeux



Bonghat Tshekabu

étaient faits. Essoufflés, Matadidi et Loki feront leurs valises. Ils s'en iront rejoindre, l'un, son Angola natal et l'autre le Congo où avec Michel Boyibanda, et Youlou Mabiala (tous deux transfuges de l'OK Jazz), il formera l'international Rumbaya.

Le trio Madjesi et le Sosoliso avaient donc vécu. Au grand dam de leurs nombreux fans qui ne s'en consolent guère. Et depuis, rien ne pouvait présager une éventuelle reprise de cet ensemble et de son trio. Mais depuis peu, le bruit circule dans les milieux parisiens, et même africains, au sujet d'une résurrection du fameux trio. La rumeur a même fait du chemin. Car, récemment encore, le « DJE » l'a confirmée sur les antennes de Radio 3. Loko Massengo qui séjournait à Paris où il vient de réaliser un nouveau 33T (qui sortira aux éditions Afro Music), assurait aux fans que leur trio chéri ressurgira de son profond sommeil cet été. Mario, Saak Saakul et lui-même de vont se rencontrer en septembre prochain dans la capitale française. Ils y réaliseront un album percutant qui consacrera ces retrouvailles. Après quoi, ils s'en iront faire un tour d'honneur à travers l'Afrique où de nombreux fans attendent le jour « J ». Djeskain discutera des préparatifs de cette rencontre historique avec ses deux compagnons au cours d'un voyage qui le conduira sous peu à Luanda et à Kinshasa. Viendra ou viendra pas ? Les mélomanes se laisseront-ils, une fois de plus abuser par quelque campagne de mauvais aloi ? En tout cas n'anticipons rien.

B.B.



Loko Massengo

Sud-Liban

La guerre au quotidien

Voulez-vous savoir ce que vivent les populations du Sud-Liban ? De passage à Paris, le Théâtre Libanais du Conteur vient nous rendre compte de leur quotidien. Courez vite au Théâtre de l'Alliance, car il ne vous reste plus que quelques jours.

On est entré dans la salle, au son d'un chant traditionnel, rythmé par les tambourins et les claquements de mains. Faisant cercle au pied de la scène, une dizaine de comédiens accueille le public comme on accueille des hôtes dans sa maison, avec des danses et des rires. Et l'on devine que l'on va être convié à un spectacle pas comme les autres. Trois mauvaises planches forment un abri précaire sur la scène du théâtre. Ce décor, c'est celui des « Jours de Khiyam », c'est celui des réfugiés qui s'entassent dans les camps autour de Beyrouth. Les comédiens du théâtre Libanais du Conteur retracent les événements et la vie au Sud-Liban, à travers l'histoire du village de Khiyam, l'exode de sa population et le massacre de ses habitants en mars 78. La première partie du spectacle raconte comme la vie s'est organisée, malgré tout, dans des campements de fortune à Hay es Selloum. Au fil des menus événements quotidiens la quête de l'eau, l'installation des maisons..., les personnages évoquent dans leur langue, leur vie passée, les bouleversements, les parents disparus. Le passé enfui et à

jamais révolu. Ces récits dessinent avec force ce quotidien perdu, les histoires d'amour, les querelles qui forment la vie d'une communauté villageoise. Et, curieusement, pour le spectateur non-arabophone, grâce à la puissance de l'évocation, le langage ne semble pas une véritable barrière, les quelques phrases d'explication que donnent de temps à autres les comédiens suffisent à rendre le récit intelligible.

Et puis, après l'évocation d'une vie colorée et joyeuse, la deuxième partie du spectacle nous fait basculer dans les événements qui les ont conduits à cet exil. Les premiers bombardements israéliens en mars 78 qui entraînent la destruction du village et l'anéantissement de presque tous ses habitants. Tous les récits qui forment la trame de cette pièce ont été recueillis de la bouche des survivants. Les comédiens du Théâtre du Conteur ont écouté et enregistré la parole des gens de Khiyam. Ce merveilleux travail préserve ainsi une part de l'unique chose qui appartienne encore à ces réfugiés : la mémoire vivante et collective.

Le théâtre retrouve ici une véritable fonction de récit, de conte. La parole est littéralement « mise en espace », grâce à la précision du travail des comédiens. Pas de machinerie écrasante ou de décor étouffant. Pas d'objets « symboliques ». Des

accessoires simples qui se transforment au gré du jeu, comme les enfants savent le faire, quand une canne devient fusil ou micro...

Le mélange du jeu, de la musique, de la danse restitue une impression de fête, de vie, et sans doute est-ce pour cela qu'à la fin du spectacle quelques spectateurs se sont joints à la troupe pour danser un peu sur scène. Tout ici avait la saveur d'un récit simple mais fort parce qu'essentiel.

Anne Vallet



Internationaux de France de karaté

Le triomphe de la modestie

En invitant les meilleurs combattants mondiaux dans chaque catégorie pour ces premiers internationaux de France de Karaté, la fédération a recueilli un net succès avec un nombreux public présent pendant ces deux journées des 15 et 16 avril.

Introduit en France dans les années cinquante, réputé comme sport de voyou d'abord, le karaté a pris son véritable essor dans les années soixante-dix avec notamment l'arrivée des films de Bruce Lee, et la consécration mondiale de l'équipe de France en 1972 avec les célèbres Valéra, Didier, Petitdemange, Gruss, Sétruk et Pashcy.

Mohamed Khatiri né à Argenteuil, dans la zone, dans une banlieue chaude s'est senti attiré par cette forme d'expression asiatique. Sérieux aux entraînements, les résultats ne se sont pas fait attendre. Après les titres nationaux chez les juniors, Mohamed se lance chez les grands sans complexes. Champion de France de la catégorie des super-légers en 1982, il devient membre à part entière de l'équipe de France. Il termine la même année 3^e aux championnats d'Europe, quart de finaliste aux championnats du monde de Taiwan, il ne tombe que devant le futur champion du monde. Cette année, il a réédité son exploit pour le titre national devant son ami et rival de toujours, Vallé.

Sélectionné pour ces premiers internationaux de France, « Momo » a donné le ton dès vendredi soir en s'adjudgeant le titre en finale face à... Vallé qu'il battit de justesse 6-5. C'était la fête dans les tribunes pour tous les jeunes « Beurs » venus de Nanterre, là

où s'entraîne « Momo ». Véritable figure de proue, Khatiri n'aura pas vaincu sans mal, puisqu'il dut laisser sur les « tatamis » deux incisives pendant son combat contre le japonais Naito.

En finale, qualifiée par les médias de cent pour cent...française, « Momo » grâce à ses feintes, ses déplacements, ses mouvements de jambes déconcertants, a prouvé une fois de plus qu'il était quasiment intouchable dans sa catégorie.

Un champion modeste Khatiri ? Oui parce qu'aucune gazette spécialisée ne lui a consacré un article (sauf *Sans Frontière*), alors que Vallé a eu droit à un reportage de plusieurs pages dans la revue *Karaté*. Ruggiero porte drapeau de l'équipe de France a droit à ses interviews à la télévision, alors que « Momo » se contente d'une ligne dans l'Equipe pour sa remarquable performance. « Momo » n'a que vingt deux ans, et sa carrière devant lui, me direz-vous. Gageons que s'il continue à obtenir de si bons résultats, il deviendra (je le lui souhaite) capitaine de l'équipe tricolore. Et pourquoi pas ?

Cette compétition présentait l'avantage d'offrir à « Momo » un test sérieux à moins d'un mois des championnats d'Europe qui se disputeront à Madrid du 12 au 15 mai prochain. Si l'on en juge par sa forme et sa valeur actuelle, une place sur le podium (la

plus haute certainement) devrait lui revenir.

En découvrant Khatiri après les combats, on comprend mieux l'évolution de cet art martial ces dernières années. Il respire une telle santé et un tel calme que le fait d'avoir qualifié les pratiquants de karaté de « voyous » et de « fauteurs de troubles » semble complètement enfoui, enterré, erroné.

Khatiri, modeste jusqu'au bout des ongles, a du mal à énumérer son palmarès. Pour lui, c'est simple. Il combat, il gagne et c'est tant mieux. Pas du tout la grosse tête. Ses pensées vont plutôt vers ses études qu'il essaie de concilier avec ses entraînements, les stages, les compétitions, et les cours qu'il donne aux jeunes qui l'admirent.

« Tu sais, une phrase m'a mis du baume au cœur ces derniers temps, et j'y pense beaucoup. C'était après ma victoire aux derniers championnats de France, un jeune Beur est venu vers moi, m'a remercié d'avoir gagné et d'avoir prouvé que nous étions capables de nous exprimer autrement que le laissent paraître certains journaux en nous traitant tous comme des délinquants en puissance ».

Allez « Momo » continues tu as toute notre estime, et le titre mondial n'est plus très loin. Fais-nous ce plaisir.

Lucky Luke en kimono est vraiment Beur !

Said Hocine



Assane N'Doye

Un peintre poète

Paris découvre Assane — Ici des admirateurs, des artistes africains et européens présents lors de son dernier vernissage à l'UNESCO.

Du 24 mars au 3 avril derniers, s'est tenue à l'UNESCO l'exposition du peintre Sénégalais Assane N'Doye.

Comment décrire ce coin d'Afrique pétillant de couleurs fantasques où brûlent l'arc-en-ciel et le magma fluorescent où se croisent et s'entrelacent sans cesse des lignes géométriques et des courbes chaudes faites de hauteurs marines et de silex brisé ?

Sans doute le poids de la terre, ses ombres et ses joies sont pour quelque chose dans cette quête du destin et ce goût d'éternité qui traversent comme un souffle sidéral les toiles fraîches et mystérieuses du jeune peintre Sénégalais Assane N'Doye.

Itinéraire classique et bien difficile que celui de cet artiste d'origine Léboue né à Dakar il y a 31 ans. La proximité de la mer omniprésente et qui vit s'écouler ses rêves d'enfance, a contribué à conférer à ses toiles cette grâce aérienne et ce regard lointain d'outre mémoire.

Après l'école Nationale des Arts de Dakar, il se frotte pour un temps aux aînés qui depuis quelques vingt ans sont en train de façonner le nouveau visage de la peinture africaine. Il faut dire avec justice que Dakar fut un creuset d'artistes peintres et de sculpteurs qui ont nom Cheikh Diop, Pape Ibra Tall, Iba N'Diaye, Ibou Diouf, Seydou Barry, M'Baye Diop. Mais le lamenteur a bu à la source et notre jeune peintre a besoin d'espace. Paris qui vit s'épanouir tant de génies venus de tous les horizons est le lieu indiqué pour Assane qui y débarque un beau jour de 1974.

Malgré les aléas qui jalonnent la vie parisienne, et de nombreux soucis matériels, Assane continue de s'atteler à sa passion. Au fur et à mesure des années, sa peinture témoigne de plus de maturité et de plus de maîtrise au contact de la création contemporaine.

Assimiler sans être assimilé toute l'œuvre de l'Artiste témoigne de cette volonté sans cesse renouvelée d'être à l'écoute des grandes turbulences qui secouent notre époque. Messager d'une Afrique pauvre et généreuse dont il connaît les moindres coins de souffrance pour employer le mot d'un grand poète, le problème de la faim dans le monde a capté sa sensibilité de même que celui de l'écriture source du génie humain depuis l'Egypte Ptolémaïque et la lointaine Phénicie.

Assane voue une grande admiration à Van Gogh, Modigliani, au dessinateur belge Hergé qu'il salue comme des grands qui préfigurèrent l'esthétique contemporaine. Mais dans le devenir de l'art qui doit réserver une part du ciel pour chacun, l'Afrique ferment de sagesse et de spiritualité a son mot à dire dans « *lepos* » ce rapport du divin et de l'humain qui ne doit pas seulement s'arrêter « *en soi* » mais dans ce mouvement perpétuel de l'universel et du singulier, qu'est la Représentation, fondement de toute éthique.

Macodou N'Diaye



Photo Amadou Gaye



Photo Amadou Gaye

Je tenais mon verre

Il est des êtres qui, paradoxalement, nous deviennent très proches alors que nous n'en connaissons que le nom. Simple patronyme rencontré à l'angle d'une page nonchalamment tournée. C'est ainsi que j'ai découvert Dia Qasbaji (le prénom signifiant clarté et lumière), femme-écrivain syrienne. Je feuilletais la revue tunisienne El Fikr, n°6 - Mars 1982, j'en soupesais les pages plus par ennui que par intérêt lorsque mes yeux furent accrochés par un titre bizarre et que j'ai traduit littéralement afin d'en souligner l'étrange aspect : « Je tenais mon verre et il tenait son verre ». Cette histoire de verre, prémonitoirement inscrite dans un titre, ne pouvait que fouetter mon imagination alors languissante-d'ailleurs, une petite dose d'ivresse eût été la bienvenue... Toujours est-il que l'histoire de ces deux verres tenus par des mains inconnues et sans doute réunies par la grâce de l'amour, cette histoire, dis-je, arrivait vraiment à point. Je l'ai lue, puis relue, à plusieurs reprises. Et je l'aurais lue davantage si l'idée de la traduire ne m'avait subitement traversé l'esprit.

Traduire. Mot terrible. Dissimulant de redoutables pièges. Mais mot superbement séduisant en ce qu'il désigne un beau dialogue entre deux langues l'une pour l'autres différentes. Arrêtons-là le discours et commençons.

Je me levais, mon verre à la main. Il faisait de même en tenant son verre à la main. Nous nous sommes retrouvés face à face. Chacun de nous tenant son verre à la main. Nos regards se sont rencontrés et nous avons ri. Puis nous nous sommes assis, l'un en face de l'autre. Son verre à la main... Mon verre à la main... Je lui ai demandé :

- C'est ton verre ?
- Oui, pourquoi, qu'est-ce qu'il a mon verre ?
- Il ressemble au mien.

Et nous avons ri jusqu'aux larmes. J'ai dit :

- Mon verre est vide.
- Le mien aussi.
- Remplissons-les avec nos larmes.

Nous avons ri pendant que le ciel pleurait généreusement. Ce temps pluvieux me donnait l'impression d'un bien-être exaltant... Le désir de dévoiler les secrets, d'allumer le feu... De fermer les portes et les fenêtres en même temps que d'échanger regards et clins d'oeil.

Il nous semble à tous les deux que nous nous aimons. Et il me semble à moi qu'il s'agit là d'une idée que nous partageons équitablement. Je lui ai dit :

- Une larme... Deux larmes... Trois... Et mon verre se remplit.
- Moi, je ne pleure pas... Allons, remplis mon verre aussi.
- Les larmes affermissent la nature de l'homme.

Nous avons ri pendant que la voix d'une chanteuse célèbre répandait un chant ancien :

- Les a-t-il remplis de larmes ?
- Non. Avec de l'eau, à ce que je crois.
- Pourquoi ne boivent-ils pas les larmes ?

Un peu plus de joie. Un peu plus de tristesse. Un peu plus d'amour. Un peu plus d'aversion... Je lui ai demandé :

- M'aimes-tu vraiment ?
- En ce moment, je t'aime, sans doute. Autrement qu'est-ce qui me pousserait à te tenir compagnie sachant ton inclination présente pour la philosophie ?
- Moi, je ne t'aime que dans le passé. Et le fait d'être avec toi maintenant n'est qu'un retour vers les souvenirs d'un passé heureux.

C'est alors que m'est parvenu le bruit de la pluie qui tombait avec force. Le magnétophone s'est tu. Le silence s'est disséminé comme de la neige. Il est tombé sur nous. Sur les sièges. Sur

le poêle. Et sur les murs. Il s'est posé sur la pièce tel un vautour sur un petit arbre.

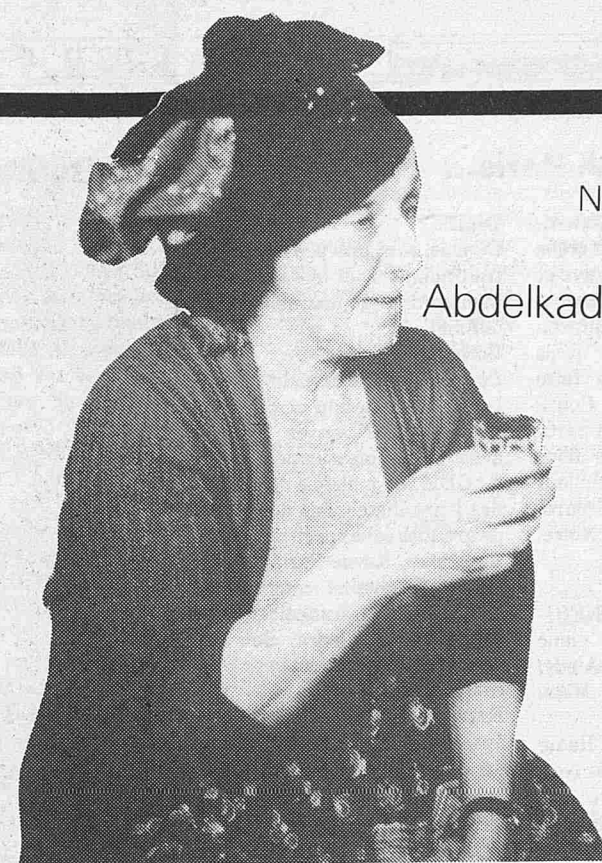
- C'est toujours moi qui commence à te parler.
- Qu'est-ce qui te pousse à parler ? Le silence est plus beau.
- Ce qui me pousse à parler c'est ton silence profond.

Supplément de silence. Supplément d'obscurité. J'ai écarté les rideaux. Devant moi s'est imposé le paysage avec sa magie prenante. La couleur du ciel évoquait le vide... Les gens croient que ce temps est triste mais moi je crois qu'il est beau. Tout temps clair (1) est beau. En effet, si le temps est à la pluie, je préfère qu'il le soit violemment ; s'il est à la neige, qu'il le soit jusqu'à ce que la terre entière soit submergée de blancheur ; et s'il est au tonnerre, que ça tonne de façon terrifiante... Je n'aime pas le juste

milieu quand il s'agit de la nature... L'homme aussi doit être clair. Gai pour toujours ou indéfiniment malheureux. Ou bien alors qu'il embrasse jusqu'au bout des pensées solitaires ! Il faut que l'homme ait une identité propre, non pas inscrite sur une carte plastifiée et sur laquelle figurent l'âge et les signes particuliers, mais une identité claire... Pour que l'on sache qui il est, de quoi il est fait... J'ai horreur de l'indécision, dans quelque domaine que ce soit.

- Je vois que tu as rempli ton verre avec les larmes de la souffrance.
- Et moi qui disais : je ne pleurerai jamais.
- Quant à mon verre, il est toujours vide.

J'ai trouvé qu'il était inutile de garder mon verre vide. Aussi l'ai-je jeté et regardé partir en éclats. Puis je me suis attristée. Tout à l'heure, j'étais



Nouvelle traduite
de l'arabe par
Abdelkader Zibouche

encore en mesure de le garder fermé dans ma main mais maintenant j'ai peur d'en saisir un des morceaux ; peur que l'éclat blesse ma main et que mon sang coule (mon sang brûlant, si précieux pour moi). Et je me suis rappelé du premier être que j'ai aimé dans

minutes que suivraient des heures entières, dans ce climat de silence, de bruit, de vacarme... J'ai quitté la pièce, puis je suis revenue avec de bons plats chauds accompagnés de verres de thé. Il a dit :

- Tu aurais pu utiliser maintenant le verre que tu as cassé.

- Je n'aime pas qu'on insiste. Même mon seul verre plein, je suis tout à fait prête à le casser également.

- Tu veux dire : moi ?

- ...

Je me suis mise à manger avec appétit, sans faire attention à lui ; puis je me suis emparé du verre à thé, transparent et animé d'une belle couleur de rubis, et, toujours avec entrain, j'ai commencé à en siroter de chaudes gorgées.

- Le verre que tu as cassé... il est exactement pareil à celui-ci.

- La vérité est que je l'ai détesté, alors je l'ai cassé... Je ne peux pas garder les choses que je n'aime pas.

- Tu resteras donc sans verres. A jamais.

Et il est parti. Et je me suis réjouie de son départ. Je me suis jetée avec glotonnerie sur la nourriture. Je me suis remise à verser le maximum de verres à thé. A écouter davantage la pluie violente. A chercher le plus possible en toute chose. □

(1) Wadhihan : clair, dans le sens de « évident », « sans ambiguïté ».

et il tenait son verre



ma vie... Comment il m'appartenait et comme je l'ai perdu, lorsque je l'ai laissé tomber et partir en éclats. Eclats qui m'ont blessée par la suite... A ce moment-là, il a vu ce que j'avais fait de ses paroles « et pour la première fois il a engagé avec moi le dialogue ».

- C'aurait été préférable que tu gardes ton verre, même s'il était vide. Je le dis parce que tu ne sais pas en quoi il peut être utile.
- J'en ai assez des verres vides !
- Je suis le seul verre plein qui te reste.

J'ai réalisé qu'il était idiot que les minutes continuent de passer,

Back to roots A Paris...

« **Dialogues Racines Africaines** », association qui s'est créée à l'initiative de Karim Bekaye et Marie Lansade, deux baroudeurs du dialogue interculturel. C'est un long marathon qu'ils ont mené ensemble pour faire connaître la culture du Continent africain en Europe et particulièrement à Paris. Ils nous proposent du 4 mai au 4 juin leur premier festival extra-européen : Maghreb, Afrique Noire, Antilles et Moyen-Orient.

Concerts

Le 4 mai, ouverture à l'UNESCO : Chyco Jehelmann, piano solo/Antilles, Fawzi Al Aiedy/Irak, Lemachaeb/Maroc, Manu Dibango/Cameroun.

Le 5 mai, Mutualité : M'Bamina/Congo-Zaïre, Apartheid Not/Afro-reggae.

Le 6 mai, Mutualité : Lemachaeb/Maroc, Nass el Ghiwane/Maroc.

Du 24 mai au 4 juin, Théâtre du Forum des Halles : Sharif Alaoui/Tunisie, Souad Mahassen/

Tunisie.

De plus, sont prévues une soirée traditionnelles et une soirée iraniennne (date et lieu non encore définis).

Colloques

Le 9 mai, salle d'actualité, Beaubourg : Production et diffusion du disque africain en France ; avec des professionnels de la SACEM, de maisons de disque, des journalistes, des directeurs de grandes salles parisiennes.

Le 16 mai, Revue Parlée, Beaubourg : Ecrivains maghrébins d'expressions française ; avec MM Tlili, Boudjedra, Ben Jeloun, etc... débat animé par Blaise Gauthier.

Expositions

Du 9 au 16 mai, à la discothèque de Beaubourg, instruments de musique traditionnels africains et expo photos « Musiciens africains ».

Billets : 50 frs en vente 3 FNAC, Mutualité, Anvers Musique, 35 Bd de Rochechouart, Hilali disques, 8 rue Caplat.

Pawòl Bò Kaye

Pawòl Bò Kaye avec Joby Bernabé, conteur-poète. Joby Bernabé sera le 29 avril à 21h au *Domaine Universitaire Amphi 8*, 400 *bordeaux III* et à *Marseille* les 27 et 30 mai 1983.

Jeudi 5 mai à 20h30 à Massy, Centre Culturel P. Baillard, 6 allée du Québec. **Dimanche 8 mai** à 20h30 à Paris, Salle Olmer, 20 RUE Marsoulan, 75012. **Mercredi 11 mai** à 20h30 à Neuilly/Marne, Salle des Fêtes, angle rue du

Berry-avec J.P. Thonoux. **Vendredi 13** à 20h30 à *Athis/Mons*, Salle des Fêtes rue Samuel Desbordes, **Samedi 14** à 20h30 à *Epinay/Seine*, MJC d'Orgemont rue de la tête St médard. **Dimanche 15 mai** à 18h à *Sarcelles*, au grenier de Sarcelles, 9A° Paul Herbe. **Vendredi 20** à 20h30 à *Melun*, à la Maison de la Culture, rue du Gal de Gaulle. **Samedi 21** à 21h à *Paris*, au centre Culturel de la Rose Croix, 99 bis, rue St martin 75003.

VILLETTE EN FÊTE

**Dimanche 8 mai à
16 heures, musique et
chant du Maghreb avec Aït
Menguelet Azenzar,
Nass El Ghiwane et Akka.**

Prix 50 F. Porte de la Villette.
M° Porte de Pantin.

Les Beurs

L'A.N.G.I. Association de la Nouvelle Génération Immigrée (projet F.I.C.) organise un festival jeunesse « Nous, ladite seconde génération », le dimanche 15 mai, de 13h30 à 21h, à la « *Grange aux belles* » 33 rue de la Grange aux Belles 75010 Paris. (M° Colonel-Fabien) avec Cartes de Séjour, Les Stars du Bled, Hamou Cheheb, Rock'in Babouches... et bien d'autres. Prix de soutien : 35 frs. Pour tous renseignements, téléphonez au 352.49.91.

cussions d'Aujourd'hui à Strasbourg (88)32.74.04.

Brenda Wooton, chanteuse de Cornouailles le mardi 26 avril à 20h45 et Wolf Bierman chanteur allemand le 27 avril à 19h30 au *Théâtre Charles Dullin de Chambéry*.

La Péniche Atmosphère, canal St Martin Paris : un nouveau lieu à ne pas rater... *Michel Bulher*, l'immigré suisse le 3,4,5 juin ; *François Bebey*, l'Africa Sanza le 20, 21,22 juin ; *Mariana y su Cuarteto* le 27,28,29 juin, *Kawen* le 1,2,8,9 juillet.



Théâtre 12 avenue Maurice Ravel 12° : 20/27 avril, les Amazones de Guinée.

A toute berzingue

28 avril/28 mai : Le 10° anniversaire du Festival des arts traditionnels de Rennes se déroule à la Maison des cultures du Monde de Paris, avec du 28 au 30 avril : Musique de l'Océan Indien (Réunion, Madagascar, Maldives, Seychelles, Comores), du 5 au 19 mai : chants et danses du monde (Maroc, Ghana, Egypte, Togo, Cameroun, Etats-Unis, Pakistan, Irak, Inde), du 24 au 28 mai : marionnettes du Japon. Pour tous rens : tél 544.72.30.

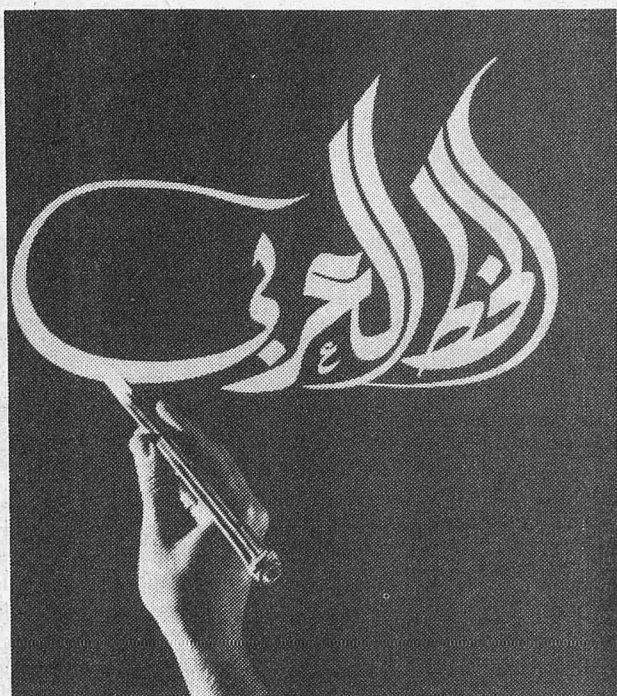
Martin St Pierre : La musique du percussionniste Martin St Pierre qui pose en soliste avec trois tambours bongo latino américain Sabar sénégalais, et Pendir marocain est une musique du « back to roots ». Un back to roots vers l'origine du tambour de l'Amérique latine vers l'Afrique. C'est un plaisir de l'écouter, il nous entraîne à remonter ce fleuve sonore de nos racines. **Du 26 au 30 avril au 1er festival de la musique de per-**

Massy-Centre culturel Paul Baillard, tél 957.20.04. 29 avril **Elsa Wolliaaston**, danseuse africaine vous tient en haleine jusqu'au bout.

Du 13-20 juin à la cité Internationale Universitaire 21 Bd Jourdan 14° : Gwo Ka musique, poèmes, chants et danses des Antilles avec **Adelaide Daro** et le groupe « *Madingue Ka* ».

23/30 avril, la Maison de la culture du Havre : Cinquième rendez-vous avec les musiques traditionnelles de Madagascar, des Maldives, de la Réunion, des Seychelles, parallèlement exposition d'instruments et oeuvres représentant la musique dans la tradition malgache *Rens : () 21.21.10.*

Apartheid Not. 1er mai à Paris, *Place de la Bastille* vers 16h. 5 mai à Paris, *Salle de la Mutualité* à 21h, 23 rue St Victor avec **M'Bamina**. 14 mai à *Aulnoye-Aimeries (près Maubeuge)* *Salle des Fêtes* à 21h. 28 mai à *Migennes (89)* *Salle Polyvalente J.Brel* à 21h.



Miloud la photo arabe

Fasciné par la photo depuis son enfance, Miloud, autodidacte décide d'en faire sa vie. Il émigre en France avec comme bagage un paquet de photos, et plein d'imagination. C'est un long marathon d'agence en agence, galère et déception, « J'ai deviné dans leur regard que la photo n'était pas faite pour les immigrés » nous-dit-il.

Miloud ne se décourage pas, il fait son chemin solitaire. Parallèlement à son job et avec les moyens du bord, il se livre à sa pratique favorite. La photo. Le résultat, une exposition intitulée « Mouvement », fruit de longues années de pratique et de réflexion.

Un des aspects originaux de la photographie de Miloud est celui de la photo de studio contrairement à la photo directe : le reportage, le portrait, le paysage...

Sa photo est expressive, autonome, elle est surtout exploration de l'imaginaire. Certes le résultat est ces images lyriques, mouvementées et poétiques. L'acte photographique est une pratique rituelle chez Miloud. Tout d'abord le choix de la couleur, il est déterminé d'avance en tant que dominante en se référant à un ensemble de couleurs dont la sacralisation est connue chez les confrères

mystiques maghrébines (le bleu, le rouge, le jaune et le vert). Chaque prise de vue sera donc baignée dans une de ces couleurs. La séance débute par une musique de perception. Face à face le photographe et son modèle : « le corps féminin ». La percussion monte en hauteur, les corps bougent, l'espace s'organise suivant le rythme, l'acte photographique se déroule dans cette fusion parfaite entre la musique, le corps dansant et l'opérateur.

Il en découle des images où l'espace est mouvant, changent constamment selon les gestes et leurs durée, selon les rythmes qui s'y déroulent ou le sujet « Le corps féminin » cède la place au concept « mouvement ». C'est enfin l'apparition de l'arabesque qui parcourt la surface et la tâche gestuelle qui dominent plus picturalement.

Disons simplement que la force de Miloud J. réside dans son langage original pénétré de lointains souvenirs et traditions d'une part, d'autre part sa volonté déterminante de s'exprimer.

Et que le « mouvement » continue.

A.Brahim

Galerie Point Image, 132 rue du Fg Poissonnière Paris 10^e.

Hugues Pagesy : Né à la Guadeloupe, il s'agit de sa quatrième exposition. Le but de cette exposition de 50 photos est de mieux faire connaître l'Outre-Mer au grand public. Outre l'expo, des films (courts et longs métrages) servant de support à cette semaine consacrée à l'Outre-Mer.

(François Reichembach, Euzan Balcy, etc...). Le Samedi 14 mai un grand gala avec la participation de nombreuses vedettes antillaises clôturera cette manifestation.

Projet futur : Une exposition sur St Pierre de la Martinique.

La Maison des Artistes 11 rue Berryer 75008 Paris, du 12 avril au 8 mai, exposition de **Mohand Amarra** de ses dessins et de ses sculptures.

Galerie Faris 50 rue de l'Université 7^e tél. 544.29.48. Artistes du monde Arabe.

Musée des Arts Décoratifs 107 rue de Rivoli 1^{er} tél. 280.32.14. Pionniers de la photo russe soviétique 1917-1940. Jusqu'au 31 avril.

Jacques Damase 61 rue de Varenne 6^e (705.55.04) : Calligraphie contemporaine.



Henri Guedon Artiste complet

Henri Guedon : Véritable homme de spectacle, percussionniste, compositeur, Henri Guédon a donné de nombreux concerts en France et à l'étranger avec son Quarter de percussions. Pédagogue, auteur de méthodes d'enseignement de la percussion, il est également connu pour la recherche de nouveaux matériaux sonores. En mars 1983, il reçoit le Grand Prix de l'Académie Charles Cros pour une création musicale autour des « Légendes et Contes des Antilles ». Le 28 avril : Concert en Grande Formation (Grand T.E.P.). Le 4 et 5 mai : « Promenade Percussivea » (Concert de percussions

solo) Atelier Faublée, 20 rue de Lappes 75011 Paris.

Le 7 mai : Concert Sextet Champcueil.

Le 8 mai au 4 Juin : Exposition des dessins d'Henri Guedon sur l'esclavage dans les Antilles (tiré du film « De Gorée en Enfer ») dans le cadre de la lutte anti-apartheid organisée par le MRAP, exposition à la Galerie Art et Paix, 35 rue de Clichy 75009 Paris.

Le 15 mai : Festival de Jazz de Couttance (Grande Formation).

Le 19 mai : Concert Maison de la Culture de Laon (Grande Formation). Le 21 et 22 mai : Stage de percussions Amiens.

Against Racism

Union des Association de la M.R.I., Maison des Relations Internationales 19 rue Sébastopol tél.(98)41.90.12.

tél.(98)41.90.12 organise le Festival international de Brest.

Vendredi 22 avril, Rock Against racism. Carte de Séjour - groupe Rock - arabe - Rachid au chant, Mohamed et Eric à la guitare, Moktar à la basse, Djamel à la batterie. Ils éclatent sur la scène du rock au printemps 81.

Samedi 23 avril avec en 1ère partie Gwalarn et Kevrenn St-Marc. Ballet-Théâtre Lemba. **Poésie espagnole.** Textes de Federico Garcia Lorca, Pablo Neruda, Rafael Alberti, José Manuel Abreu, Musique de Paco Ibanez.

Semaine du 25 avril au 1er mai. **Exposition** sur la littérature africaine. **Exposition** « Santé et Environnement », réalisée par le Docteur Schmidt dans le cadre des assises de l'agro-alimentaire de Lorient. **Exposition de photos**, fresques murales dessinées par des enfants Sahraouis. **Animation**, tournée de Henri Samba, percussionniste africain, à l'initiative de l'Office Brestois du Tourisme.

Mercredi 27 avril, Débats, « Contre les dictatures » « Quelles solidarités ? ». Intervenants : Claude Larzul, avocat, membre de l'Association internationale des juristes démocrates, des membres d'Amnesty International. **Animation et spectacles** de Issam El Jammal, chanteur et joueur maghrébin de Luth.

Culture au CLAP

Festival des cultures en Juin à Paris : Le CLAP Ile de France organise le 8 juin et le 11/12 juin 83, un festival des cultures destiné à favoriser l'expression des cultures immigrées et française. Les associations et groupes culturels qui désirent participer à cette manifestation peuvent s'adresser au CLAP Ile de France à Rahim, tél.585.67.21.

JOC and JOB

Festival des jeunes pour l'emploi. S.O.C. J.O.C.F. le 21/22 MAI AU Parc de la Courneuve. Pendant les 21 et 22 mai, se produiront : Francis Lalanne, samedi à partir de 20h. Bill Derain dimanche à partir de 17h30. Des groupes rock : Epsilon (Hard Rock) Jazzmen D'antilla

(Jazz Rock) Karaco (Rocabilly) Ro:co et ses frères (Hard Rock) Un groupe folk : Pigtown Fling (groupe irlandais) Danielle Kelder (chanteuse contemporaine).

Une place très importante sera laissée aux « Espaces Régions ». La région de Lyon prépare actuellement avec un professionnel, une création théâtrale qui aura pour thème : « L'emploi des jeunes ».

Les différentes régions de France auront un stand où elles présenteront leur histoire, leur culture, leurs chansons et leur folklore.

Le Festival débutera à 16h. le samedi 21 par l'intervention d'un groupe de saltimbanques qui entraîneront tous les jeunes vers la scène centrale pour l'ouverture du 1er Festival des Jeunes pour l'Emploi.

Concours

Concours Radio France International : Art pictural... Si vous êtes graphistes, peintre, dessinateur, amateur ou professionnel, vous pouvez poser votre candidature et envoyer votre projet à RFI, le concours sera clos, le 16 mai 83, 116 Avenue Président Kennedy 75016 Paris.



Stage de percussion africaines le 30 avril et 1er mai avec Lazare Kenmegne et Hamed Bouzine. 150 frs pour les deux jours à la M.J.C. Chilly Mazarin 18 RUE DE Savigny tél.909.01.87.

Ricardo and Co

Théâtre des initiés : percussions des savanes et des forêts. Tout un programme d'action inter-culturelle avec Ricardo d'Afrique, tous les mercredis et samedis de 14h à 18h au 91 rue de la Gare 75013 esc.13, 2^e étage, font de couloir.



Pur les jeunes de 12 à 15 ans... **Danse jazz et percussions brésiliennes.** Mettez vous au rythme ! en dansant et en jouant les instruments à percussion du carnaval. Le mercredi de 16h à 18h au Petit Théâtre de la Maison Internationale 21 Bd Jourdan 75014 Paris.

Renseignements : de 18h à 21h au 589.67.57 p.314 Association free DANSE SONG. Agrée Jeunesse et sports 37 rue des Abesses 75018 Paris.

Vivre vite

Marseille : Maison de l'Etranger : **Vivre tous à Marseille.** Samedi 23 avril de 16h à 18h. **Scolarisation des enfants de migrants, bilan et perspectives**, débat avec l'Association des Parents d'Elèves Espagnols, l'Amicale des Tunisiens de Provence, l'Association Portugaise d'Education populaire, des enseignants du CEFISEM.

A 20h : **Enquête au pays**, d'après le roman de Driss Chraïbi par le Théâtre de la Mer.

Dimanche 24 avril à 17h : cinéma du dimanche, **courts métrages sur l'immigration** : « Paris c'est joli » du Niger, « Bouba » du Niger, « La Tunisie » film tunisien, « Le retour » film algérien, « L'Emigrant » avec Charlie Chaplin.

Samedi 30 avril à 16h : **Information et débat sur les droits de l'homme**, avec la participation de l'Union des étudiants marocains. A 19h : Veillée, chanteuse bretonne accompagnée d'instruments traditionnels marocain, musique turque, chœur catalan...

Dimanche 1er mai à 14h30 **Los Caimanes**, musique traditionnelle et populaire d'Amérique Latine. **M'Tawa**, musique nouvelle du Maghreb.

Toutazimut

Attention... Initiatives... très bientôt à votre disposition, une nouvelle association d'initiatives pour vos galas et manifestations culturelles. Elle se donne les moyens pour objectif de promouvoir la culture sous toutes ses formes, celle du Tiers-Monde. Elle s'efforcera de mettre en place un carrefour où tous les artistes du Tiers-Monde pourraient se rencontrer, confronter leurs idées, créer ensemble, produire enfin... Artistes de toutes disciplines, faites vous connaître, envoyez vos fiches techniques et contrats à MOA « Initiatives » 30 rue Ste Croix de la Bretonnerie tél. 272.57.57... 833. 26.98 Paris.

Rencontre

La PENA propose deux nouveaux cours d'espagnol depuis le début mars auxquels vous pouvez vous joindre : La PENA des quatre quartier, 12 rue Dr La-croix Lyon, tél. 860.41.44.

Tout de suite

Dactylo, 120 mots minutes (qui dit mieux...) cherche travaux de secrétariat, classement, gestion commerciale, représentation, contacter Hocine au 278.44.78. qui transmettra.

ATTENTION

Pour parution sur cet agenda, envoyez-nous, avant la fin de chaque mois l'information sur vos activités (manifestations, conférences, rencontres, théâtres, films, tables rondes, expositions, débats...) du mois suivant.



Yero Dia : Je suis bien arrivé en France, il pleu beaucoup. Tous les parents qui se trouvent à Paris vont bien. Je me repose un peu avant de reprendre mon boulot. C'est dur la vie.



Issa Diallo : Depuis que je suis rentré à Paris, je ne suis pas encore aller à Bruxelles. Il y a beaucoup plus d'expulsions je demande à mes copains de m'écrire à Paris.



Maodo Boudy à sa famille, je vous avais dit que je viendrais au pays mais je cours toujours après mes papiers de séjour que je n'arrive pas à avoir je ne sais toujours pas pourquoi.



Hamady Diallo à mon petit frère qui m'écrit fréquemment pour que je lui envoie un billet pour qu'il puisse venir en France, je lui demande bien de s'accrocher à son travail là-bas au Paus, il est difficile de travailler en France sans avoir ses papiers et il est impossible d'en obtenir actuellement...

Correspondantes et correspondants : je voudrais des adresses parlant le Français ou l'Anglais pour pouvoir correspondre et échanger divers points de vue.

Je suis algérien, pharmacien au Service de la Sécurité Sociale en Algérie.

Chabane Alouane
Taguemout-Azzouz
Béni-Douala
Tizi-Ouzou
Algérie
ou 14 rue de la République
Alger- Algérie

J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance de bien vouloir m'offrir quelques adresses de jeunes filles âgées entre 16 et 18 ans de nationalité française. Je suis née le 4 mai 1963 à Tzi-Ouzou (grande-Kabylie).

Loisirs : j'aime la musique et le foot-ball.

Dans l'attente d'une réponse

Belaid Zouaoui
Igounane Ameur Djebel
Aïssa minour cre Ouaguenoun
Tizi-Ouzou
Grande Kybylie
Algérie

Je suis tunisienne. Je veux correspondre à un garçon du monde entier. Son âge entre le 18-20 ans. J'écris le Français et l'Arabe. j'attends une montagne de lettres. Je veut casser ma solitude.

Shaouti Lilia
Chue-Pérou-Lafayette
Tunis (Tunisie)

J'ai l'honneur de solliciter votre bienveillance de bien vouloir m'inscrire sur la liste de ceux qui désirent correspondre.

Je suis un jeune algérien, j'ai 19 ans et je fréquente actuellement la classe de 3A5.

Madjid Hesas
Ait Bouyahia
Beni Douala
Tizi-Ouzou (G.K)
Algérie

I beg to ask you for a girl of 15 or 16 years old.

My hobbies are traveling, music, reading. In waiting for your favorable answer please accept my greetings for you.

Abderhmane Youkal
Village Igounane Ameur
Cne de Ouaguenoun
G-K) Algérie

C'est avec une grande joie que je me présente à la maison de correspondance et qu'aide beaucoup de jeunes à s'améliorer dans des tas de choses par les aides que vous fournissez à l'égard de la jeunesse mondiale.

Je suis lycéen, nationalité algérienne (Kabyle) âgé de 18 ans aimant correspondre avec une jeune fille française âgée de 16 à 18 ans aimant voyage, moto et changements d'aides.

Amara Kader
village Azonza
Cre de Fort-National (G-K)
Algérie

Je suis un jeune algérien en classe terminale âgée de 18 ans. Je voudrais correspondre avec une jeune française qui soit âgée de (16-17-18)ans.

Je serais vraiment comblé de joie si vous consentiez à exaucer mon vœux.

Brahim Nemchi
Cité des 200 logements
BTG n°67
Draa-Ben-Dhedda
Tizi-Ouzou (G-K)
Algérie

des hommes et des cultures

Rencontres des hommes et des cultures, exposition calligraphies ville de Gennevilliers.

Le G.R.F.F. Groupe de Réflexion et d'Information Frantz Fanon né à la suite du Mémorial Fanon organisé à Paris en 1982 continue à se réunir et propose aux lecteurs de S.F. son programme d'activité pour 1983.

- Préparer la publication des interventions de la journée organisée à la mémoire de Frantz Fanon, le 9 mai 1982, et d'une synthèse commentée des débats qui les ont suivies ;

- Organiser, pour le 14 mai à l'AGECA 177 rue de Charone, un spectacle poétique (exposition de photos, lecture de textes, chant et musique) sur le thème « racines et voyages » ;

- Organiser pour le mois d'octobre, une journée de réflexion sur

le thème « le retour au pays : rêves et réalités ». Le griff organisera, à l'avenir, deux journées de réflexion par an. Les thèmes retenus des prochaines journées sur lesquels le groupe commencera de travailler dès cette année sont les suivants : « Antillais et Africains », « le nationalisme : nation et Etat », « Psychiatrie de l'émigré » ;

- Publier un bulletin semestriel dont les interventions et les débats des journées de réflexion fourniront l'essentiel du contenu ;

- Animer une émission sur une radio-libre de l'émigration.

Tous les mercredis de 21h à 23h sur Tropic F.M. 96,5Mh. A partir du mercredi 4 mai : Indien : des Antilles en 1983 : quelle indigénité ? Et de nombreuses autres émissions.

Au-delà de l'insulte

Nous tenons à attirer votre attention sur la teneur d'un tract distribué récemment à Nice à l'occasion de la campagne pour les municipales.

Nous sentant particulièrement visés par son contenu qui est un véritable appel au racisme, nous comptons sur vous pour assurer toute la publicité qu'il convient à cette attaque.

Nous sommes une association loi 1901. Nous diffusons tous les dimanches sur les ondes d'une radio libre RADIO NEMO qui a déjà eu maille à partir avec la presse locale (Nice Matin) pour des émissions auxquelles participent les familles de prisonniers.

Nous émettons depuis trois mois en toute indépendance sur cette radio sous le nom de Fréquence Atlas.

Notre association regroupe des maghrébins mais aussi des Français qui se retrouvent dans le but de développer la complémentarité des cultures en présence à Nice.

Nous nous adressons à toute la population d'immigrés dans son ensemble fortement représentée par la communauté maghrébine qui sur Nice vit dans de véritables quartiers ghettos de la périphérie urbaine (La Trinité, l'Ariane, St Augustin...)

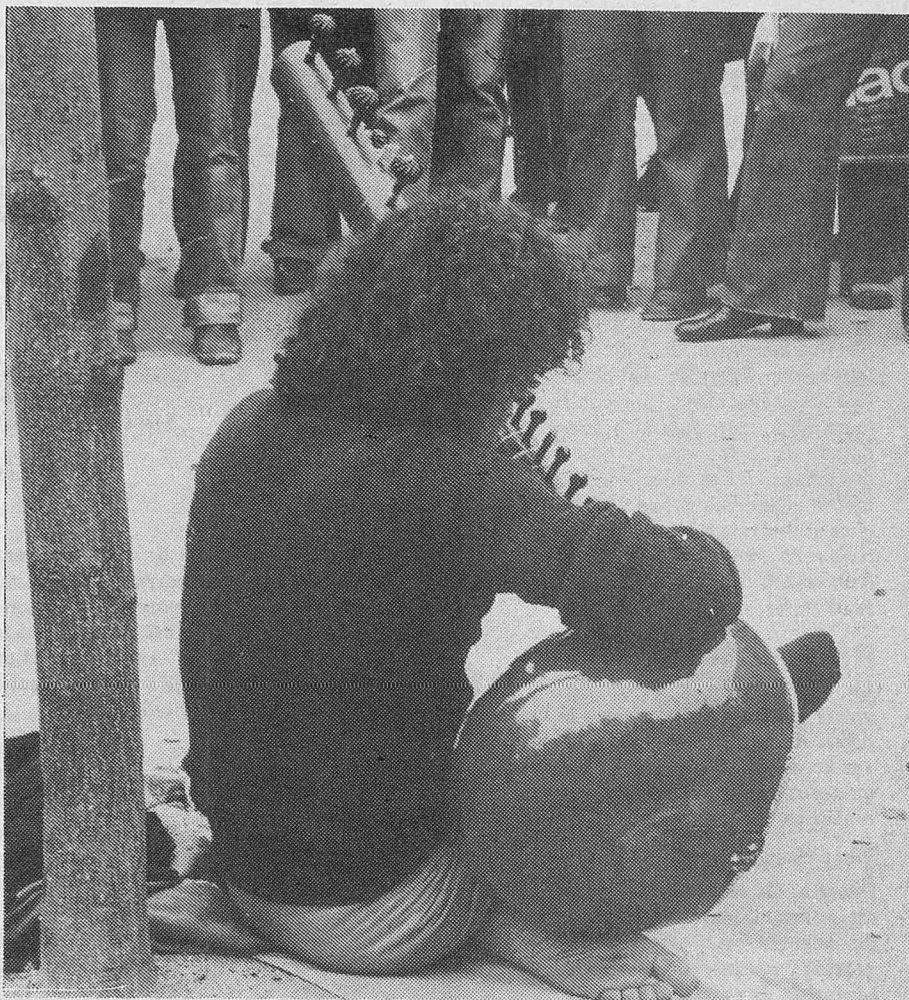
La teneur des accusations qui nous sont portées dépasse le cadre d'une simple campagne électorale.

Nous accuser de « comploter » revient à nous considérer comme des traîtres anti-Français.

Malgré le caractère primaire de cette accusation qui nous dénie jusqu'au droit à une langue maternelle et nous gratifie simplement d'une « langue natale » nous ne pouvons passer sur cet événement sans réagir.

Nous faire insulter, nous en avons l'habitude. Entendre dire que nous menaçons, nous sommes nés avec cette étiquette. Mais nous accuser de « comploter » va plus loin et n'est pas sans rappeler l'origine de certaines affaires racistes qui se sont développées en France par le biais de cette accusation.

Fréquence Atlas Nice

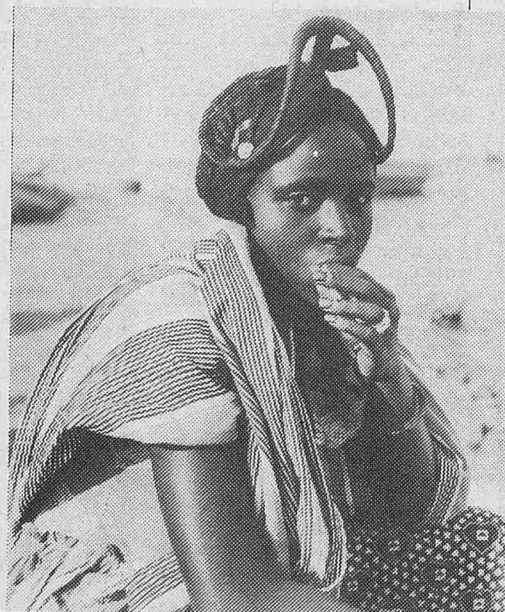


AUTRE VISAGE

Je me permets de vous écrire car je suis fidèle lectrice et je suis une poète guyanaise. Bien que vous ne fassiez pas une rubrique poésie dans votre magazine. Je dédie à tous les lecteurs ce poème et à vous. Si vous le trouvez beau, intéressant, mettez-le dans votre magazine. J'ai déjà publié un recueil et suis un poète réaliste.

Ces jours de cris
Ces jours de désirs ;
Ces jours de bonheur futur...
Autre visage
Autre miroir
Dans l'éclair de l'espérance.
Regard mélancolique
aux yeux de coquillages.
Enfermés dans cette voûte
Piège quotidien.
Il faut s'en passer
Pour ne plus y passer
Ces jours de cris,
Ces jours de désirs,
Ces jours égaux !
Qui font pleurer
Qui font gémir
Et craindre la vie !
N'est-ce pas visage ?
Dans ce miroir de clarté vitale...

M.F. Duparl



Bourrage de crâne

Bonjour !

Exceptionnellement, ce soir je décide de regarder la télé pour y suivre un reportage sur Citroën.

Hélas ! J'attendais de l'information - comme le titre prometteur de l'émission permettait de l'espérer - une fois de plus l'ORTF ne me propose que du triste bourrage de crâne, de la propagande xénophobe et raciste. Jugez-en plutôt, si vous n'avez pas eu la mauvaise idée comme moi de regarder la télé ce soir.

Le présentateur de l'émission - un certain Alain Deuvero, à qui j'écris dans cinq minutes - annonce : « *L'usine de Rennes, usine sans problème : ni*

grève, ni immigrés. Par contre à Aulnay où ont lieu des grèves on compte 90% d'immigrés ».

Le salopard se permet la répétition pour que l'équation entre bien dans toutes les têtes. Selon lui donc :

Grève ÷ problème
(mais pour qui, au fait ?)

or grève ÷ présence d'immigrés
donc immigrés ÷ problèmes
(et pour qui, alors ?)

Tout cela est faux, raciste et dégueulasse. Et on en a assez des ministres et autres journalistes incapables qui font ainsi de l'amalgame et feignent de tout mélanger pour dérouter les spectateurs.

Non, ce n'est pas ça l'information. Plus que jamais courage à Sans Frontière dans le rétablissement de la vérité. Salut !



Malsain et démagogique

Ce qui s'est passé au Nigéria avec l'expulsion de près de deux millions de travailleurs africains est très révélateur de la capacité des dirigeants africains à importer dans leur pays les habitudes de pays étrangers, même mauvaises.

Souvenons-nous des moments où la communauté juive a été chassée de Russie et les protestants de France, sans parler du massacre qui a été infligé aux gitans par le pouvoir nazi.

Plus près de nous, les immigrés vivent actuellement en France ont été à la merci de l'arrivée de la gauche au pouvoir (voir le bilan du dernier septennat). Depuis quelques temps, cette habitude démagogique qui consiste à faire des travailleurs étrangers des boucs émissaires chaque fois qu'il y a un problème local ou à les rejeter

après s'en être servi tend à se développer sur le continent africain : les Béninois ont été expulsés de Côte d'Ivoire, les Camerounais du Gabon et les Nigériens du Ghana, etc...

Des raisons évoquées par les autorités nigériennes : « les étrangers clandestins sont responsables du chômage et de la délinquance ».

Rien, absolument rien ne tient.

1- D'abord, parce que dans un pays de 80 ou 90 millions (on ne le sait pas exactement) d'habitants, comme le Nigéria, où même les autochtones ne disposent pas d'une pièce d'identité permettant de faire un recensement exact, on ne saurait parler de travailleurs clandestins, et puis, à part le Gabon depuis quelque temps, chacun sait que le régime des travailleurs étrangers n'a jamais été codifié comme cela est le cas dans les pays européens.

2- Il me paraît malsain d'incomber le

Hommage à Slimane Azem

J'ai toujours lu « Sans Frontière » autant que je pouvais me le procurer. Je vous écris pour deux choses : la première est une critique ou simplement une suggestion sur le contenu où, à mon avis, le sport mérite beaucoup plus de place, la deuxième est un hommage à Slimane Azem, chanteur et poète kabyle, mort au mois de janvier en France. Je dis en France, car Azem n'a jamais voulu mourir en exil, loin de son village, loin des siens, mais malheureusement d'autres décidèrent autrement. Bref, après El Hasnaoui, Slimane Azem nous quitte non sans avoir laissé un répertoire de chansons et de poèmes qui resteront un enrichissement et un acquis précieux pour la culture berbère et en particulier kabyle.

Voici un de ses poèmes sur l'Algérie, notre pays :

L'Algérie, mon beau pays
Je t'aimerai jusqu'à la mort
Loin de toi, moi, je vieilli
Rien m'empêche que je t'adore
Avec tes sites ensoleillés
Tes montages et tes décors
Jamais, je ne t'oublierai
Quel que soit mon triste sort.

Bon courage et longue vie à « S.F. ».

**Saïd Ounnas
Gennevilliers**

chômage aux étrangers alors que nous savons que la baisse du prix du pétrole, la crise mondiale qui n'épargne aucun pays (même quand il s'appelle Nigéria) et l'échec de la politique dite « Révolution Verte » mise en place par le gouvernement de M. Shagari sont essentiellement les causes du malaise que connaît le Nigéria.

En expulsant deux millions de travailleurs africains du Nigéria, l'administration actuellement en place à Lagos a pris une lourde responsabilité qui terni l'image de marque du Nigéria à l'extérieur et qui ne manquera pas de se retourner contre elle dès que le peuple nigérian se rendra compte que son problème quotidien demeure malgré le départ des « étrangers ».

**Par John Alaby
Président de L'USACIF
Union des Socialistes d'Afrique et
des Caraïbes en France**

Caraïbes

Centre d'Etudes Caraïbéennes pour un **Espace Culturel Caraïbéen**. Le monde Caraïbe constitue une aire d'identités culturelles en pleine maturation et sédimentation.

L'élucidation de la personnalité caraïbéenne passe par plusieurs échanges : interculturel entre les pays de la Caraïbe, transculturel entre la Caraïbe et l'Amérique d'une part, l'Europe et l'Afrique de l'autre.

Objecter l'identité caraïbéenne, amener à la re-connaissance par les antillais eux-mêmes et par le reste du monde de cette aire de civilisation, est une entreprise de longue haleine et une démarche concrète non négligeable et nécessaire.

Espace Culturel Caraïbéen. Littérature Antillaise : colloque/séminaires. Ecole polytechnique amphithéâtre A. Pavillon Joffre 5 rue Descartes Paris 5^e. **Samedi 30 avril, 14h30 Jean-Pierre Fa-**ye, « La Relation à l'Autre, l'Elargissement ». **Samedi 14 MAI 9 14h30, Rex Nettleford**, « Littérature et Politique ». Le Cas des Antilles Anglophones ». **Samedi 4 juin à 14h30, Claude Couffon**, « L'Archipel, Traduire, Mettre en Relation ».

Thé aux amandes

Dans le hall de Nanterre Amandiers, vous êtes conviés à une rencontre avec Mehdi Charef à propos de son livre « *thé au harem d'Archi Ahmed* », le 7 mai à 14h30 au théâtre des Amandiers, 7 avenue Picasso 9200 Nanterre tél. 721.22.28.

Ciné-Blanche

Fort Blanche : Centre Méditerranéen de création cinématographique, 4^e rencontre « *expression cinématographique et culture* » du 21 au 23 avril.

Cinipon

Gaijin « *Les chemins de la liberté* », film de Tizuka Yamasaki (Brésil 1979). L'exil des migrants japonais au Brésil au début du siècle. Diffusion-la médiathèque des trois mondes-63 rue Cardinal Lemoine 75005 Paris, Tél. 354.33.38.

Le terriil

Un film vidéo sur les jeunes immigrés d'une cité houillère en Lorraine. « *Si tu pars, laisse*

une adresse », film de Brabant et Sirey, sur la vie des jeunes de Barhein, cité des immigrés de diverses nationalités qui travaillent aux houillères de Lorraine. Réalisé à l'initiative de l'action culturelle du bassin houiller Lorrain- 21 rue de la Croix, 57800 Freyming Merlebach.

Cours

Université de quartier du quartierzième, 28 rue Olivier Noyer. Crée fin 1981 l'université de quartier n'est pas une école de formation ou de perfectionnement qui vous préparera à des examens et vous prendra en charge comme 6^e. Ses objectifs le programme : des cycles de dactylo, arts plastiques, anglais, allemand, breton. Ces cycles ont lieu en soirée.

Stages

Le CEMEA organise un stage de formation d'animateurs sur le thème « *L'enfant maghrébin dans la cité* ». Ce stage se déroule dans la région parisienne et permet de rencontrer des jeunes ou des groupes d'immigrés et d'échanger des contacts avec des jeunes maghrébins. **Rens cemea**, 13 rue Eric de Martinprey. 93500 Pontoise. Tél.031.24.18.

Le Greta de l'Ain organise deux stages : relations humaines, photo du 21 avril au 26 mai. **Greta Lycée JM V Carrat**, rue de Crouy 01011 Bourg en Bresse Cedex. Tél.(74)21.84.68.

Culture et liberté, cet organisme propose trois stages sur Grenoble bricolage-dépannage ; l'économie à travers sa région, animation et conduite de réunion. **Culture et Liberté**, 8 rue Servan 38000 Grenoble, Tél.(76)42.24.24.

Le CFIBA organise un stage intitulé « *L'informatique et comptes de l'entreprise* » du 25 au 29 avril à Grenoble. **CFIBA**, 15 rue Bayard Grenoble tél.(76)42.61.00

Le CLAP propose aux formateurs assurant des actions de « *pré-formation* » sous diverses formes, plusieurs semaines de formation, l'un des stages audiovisuel se déroulera à Lyon du 13 au 17 juin et du 12 au 16 décembre. **CLAP : délégation Régional Rhône-Alpes** 2 place Jean-Jaurès 42000 St Etienne.

Le CRDP vient de publier en collaboration avec la DAFCO de Reims le premier dossier de la série de diapositives « *donner à voir, donner à dire* », le début de cette série est de fournir aux formatrices un matériel audiovisuel adapté aux femmes migrants ou réfugiés du Sud-Est asiatique. **RENS : M. le Recteur Services documentaires**, 21 rue Navier 51084 Reims.

Calcul

Bureau de documentation Migrants, 91 rue Gabriel Péri 92120 Montrouge. Dossier d'initiation au calcul pour les femmes analphabètes, publié par le ministère de l'Education Nationale, à l'usage des formatrices ce dossier devait rendre de réels services dans les cours ou l'on veut initier les élèves autant à la pratique du calcul qu'à celle de la lecture.

Brasil

L'ADEPBA : l'association pour le développement des Etudes Portugaises Bresiliennes de l'Afrique Noire et de l'Asie Lusophone publie un bulletin d'information qui fait le tour de la vie culturelle dans ce pays d'expression portugaise. **ADEPBA** 80 rue de Varenne 75007 Paris.

On n'y cause

La Maison Bleue, 9 rue des Couronnes, tél.636.27.40 est un centre de consultation polyvalente, une maison de quartier, et un lieu de formation ?...Pour démêler de vos difficultés sociales, psychologiques, juridiques et rédactionnelles, la maison bleue vous propose une équipe de spécialistes... On n'y parle et on y écrit français, portugais, arabe, anglais, espagnol, kabyle, yiddish et d'autres langues...

Petite enfance

Petite Enfance nouveau dossier pédagogique d'éducation pour la Santé. Ce dossier n'est pas une triste liste d'erreurs à éviter ni un catalogue de recettes. Il est un instrument de réflexion, de confrontations d'expériences, d'assimilation, de connaissances de base destiné à la formation d'un large public.

Il est un outil de travail pédagogique à l'usage des personnels médico-sociaux, des animateurs socio-culturels et des formateurs. A commander à **Migration Santé : comité médico-social pour la santé des migrants** 23 rue du Louvre 75001 Paris tél. 233.24.74.

Colloque sur Frantz Fanon

Colloque International franz fanon, Brazzaville 12-18 Décembre 1983.

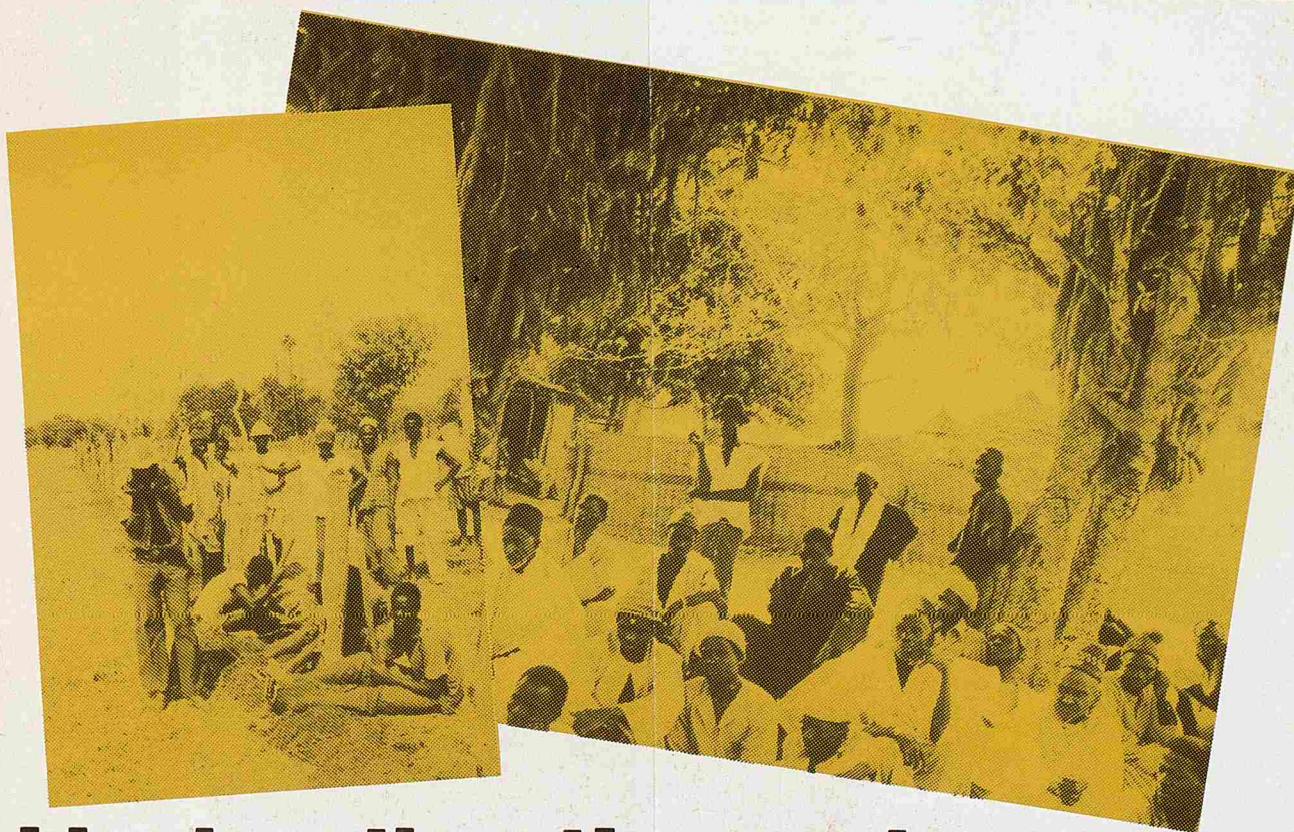
L'oeuvre de Frantz Fanon : « *Peau noire masques blancs* », « *Les damnés de la terre* », « *Pour la révolution africaine* », « *L'An V de la révolution algérienne*... » n'est plus à présenter.

La dimension politique, culturelle, scientifique et humaine de la réflexion de Fanon sur le Tiers-Monde, l'Afrique, les Noirs constitue un des apports majeurs à la révolution de la pensée moderne. Hommes de culture, politologues, spécialistes en sciences sociales, économistes, médecins, philosophes...l'éventail est immense de tous ceux qui, venus d'horizons divers, mais soucieux de comprendre en profondeur le mouvement des forces qui forgent le destin des peuples du Tiers-Monde, se réfèrent à sa méthode, à ses analyses, à sa rigueur, à sa droiture.

Tel est l'homme que nous entendons honorer collectivement. L'Association Internationale pour la Recherche en Civilisations et Littératures Africaines (AIRCLA) avec l'appui du Gouvernement de la République du Congo et la participation du monde universitaire international, dans le sillage du premier colloque consacré à Paul Hazoumé tenu à Cotonou en avril 1982, organise à Brazzaville du 12 au 18 décembre 1983 un colloque pluridisciplinaire sur le thème : **Franz Fanon** : analyste et militant de la libération du Monde Noir.

Les propositions de communications (20 lignes environ) devront être adressées au secrétariat de l'AIRCLA au plus tard le 30 mai 1983 ; le texte définitif des communications retenues devant parvenir avant le 1er novembre.

Adresse : **Professeur Robert Mane**, 97 rue de la Tombe Issoire 75014 Paris.



Un jardin d'espoir

Mars 82. K. village de Haute Casamence (Sénégal), 1500 habitants loin du goudron et de l'électricité. Partie pour une semaine, j'y suis restée trois mois. Grâce à la persévérance d'un jeune de K., un projet de jardin collectif est en train de se réaliser, rassemblant les habitants d'un quartier (environ 300 personnes).

Rencontre avec les membres de l'association ;

« ...Ici, on pêchait il y a 10 ans ; (il montre la terre sèche), on se baignait dans le marigot en sortant de l'école, et aujourd'hui plus une goutte d'eau... Pas un puits, pas un légume, les petits jardins attenants aux concessions sont difficiles à entretenir car les puits tarissent en mai... Pourtant la terre est boueuses et en creusant des puits suffisamment profonds, l'eau n'est pas loin... ». Ici le champ collectif est une tradition, on a compris que c'était notre seule chance... Le chef du village nous a donné un terrain, on a défriché, clôturé pour les bêtes, creusé deux puits, planté des tomates, des oranges... Après on voudrait créer aussi une pharmacie villageoise ; pas de médicaments au dispensaire et en mauvaise saison, souvent pas de quoi payer la visite 50 frs CFA (1fr. fr).

Il n'y a pas d'argent ; 150.000 frs. CFA (3.000 FF) par an pour un chef de famille de 12 personnes ; avec la vente de l'arachide et du coton... Ce projet est un espoir pour tout le village, on se réunit avec les associations de jeunes de villages voisins... On s'encourage.

Mars 83. Le projet avance à pas de fourmis, pour des sommes dérisoires impossibles à trouver sur place (300.000 frs CFA sont nécessaires).

Il faut recreuser les puits pour qu'ils ne tarissent pas avec la saison particulièrement sèche qui s'annonce.

COKER
présente

**FONT et VAL
LEO FERRÉ**

**CHARLELIE COUTURE
DOLLAR BRANDT**

**AÏT MENGUELET
NASS EL GHIWAN**

**MOVING HEARTS
RORY GALLAGHER**

**BERNARD LAVILLIERS
« BRESIL »**

6 - 10 mai 1983



VILLETTE EN FÊTE

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Direction de la Musique